



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

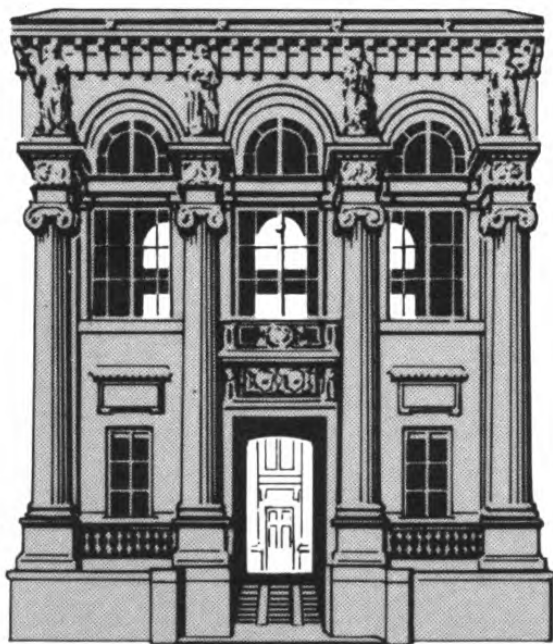
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



TAYLOR  
INSTITUTION  
LIBRARY

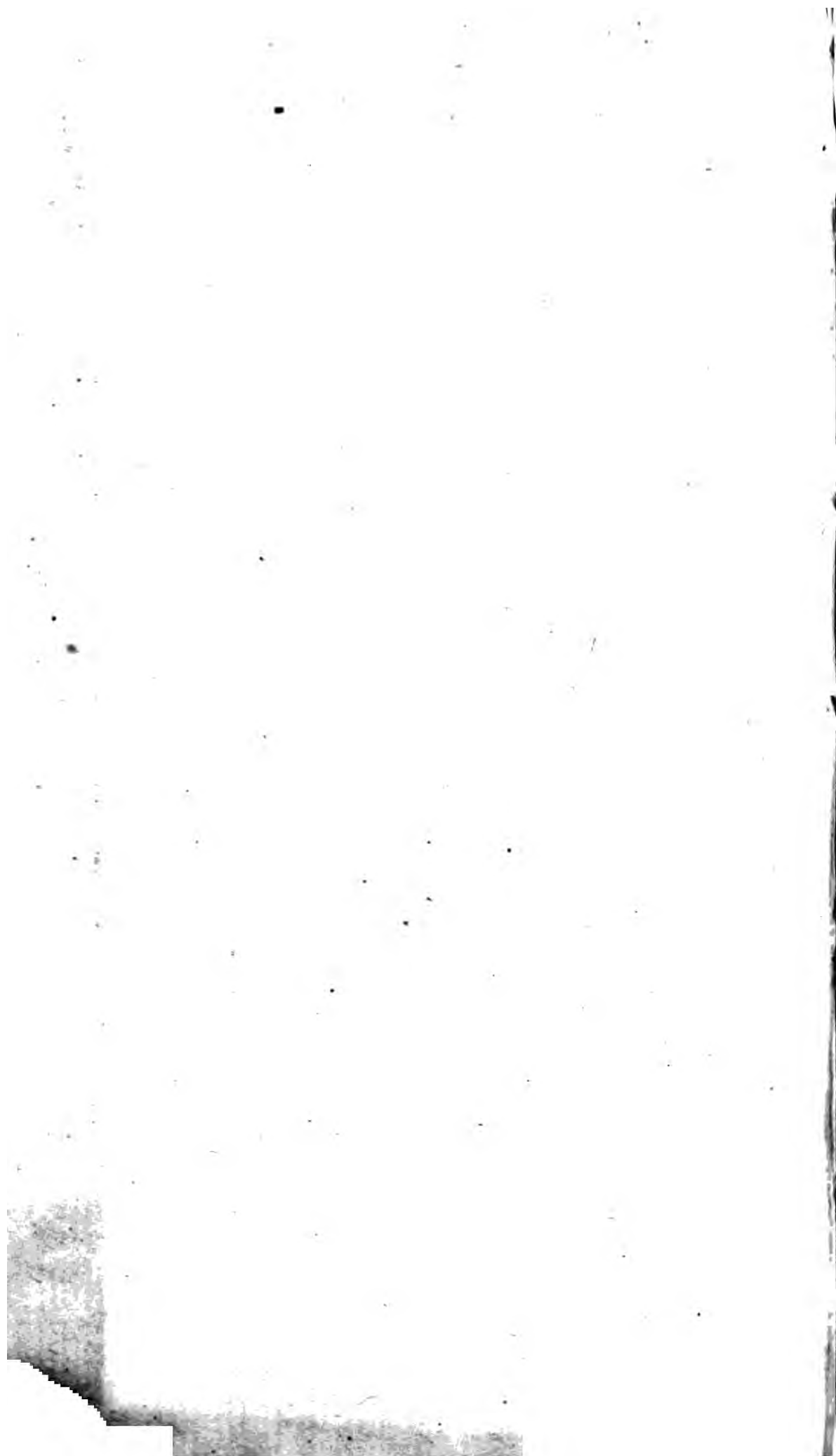


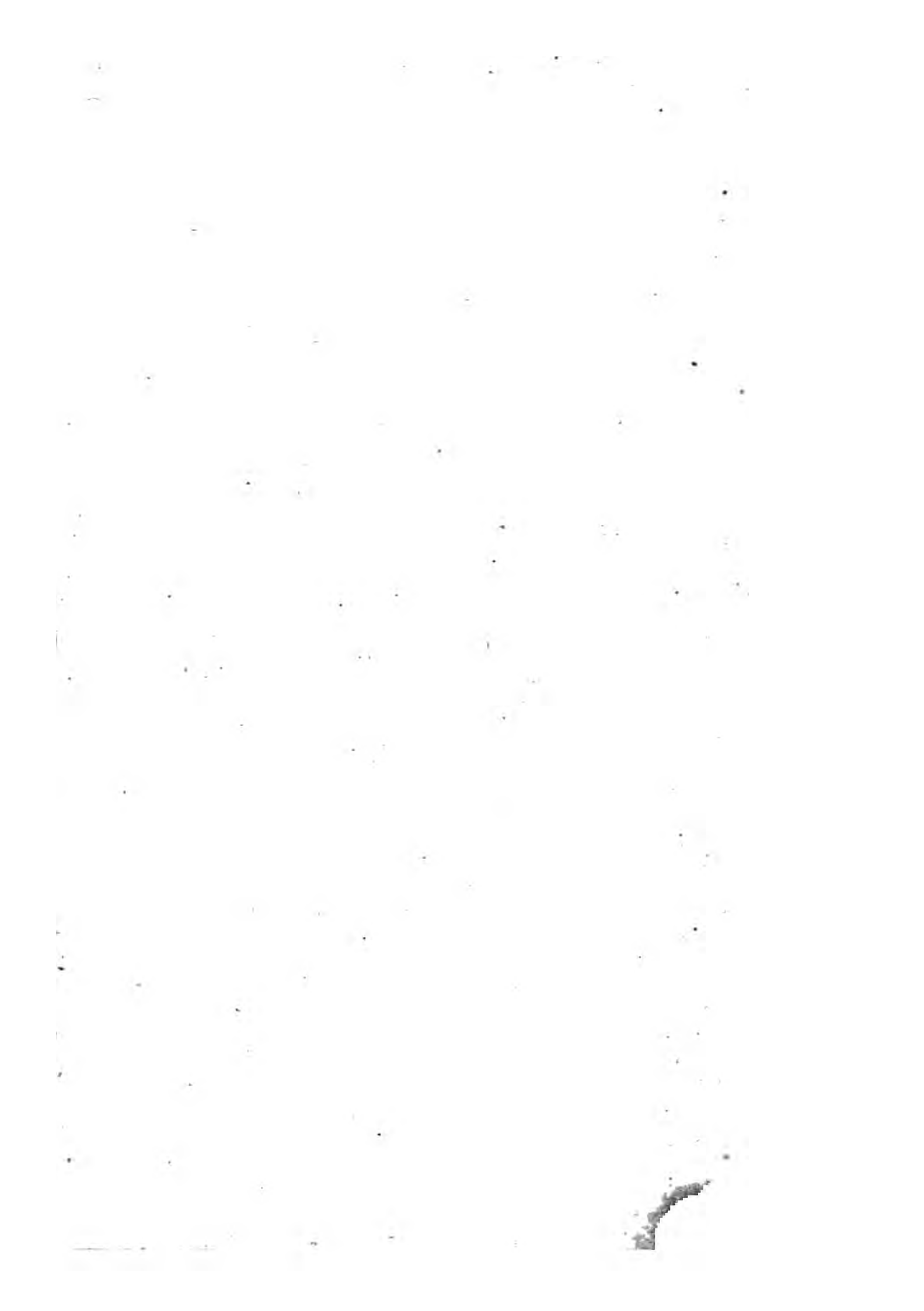
ST. GILES · OXFORD

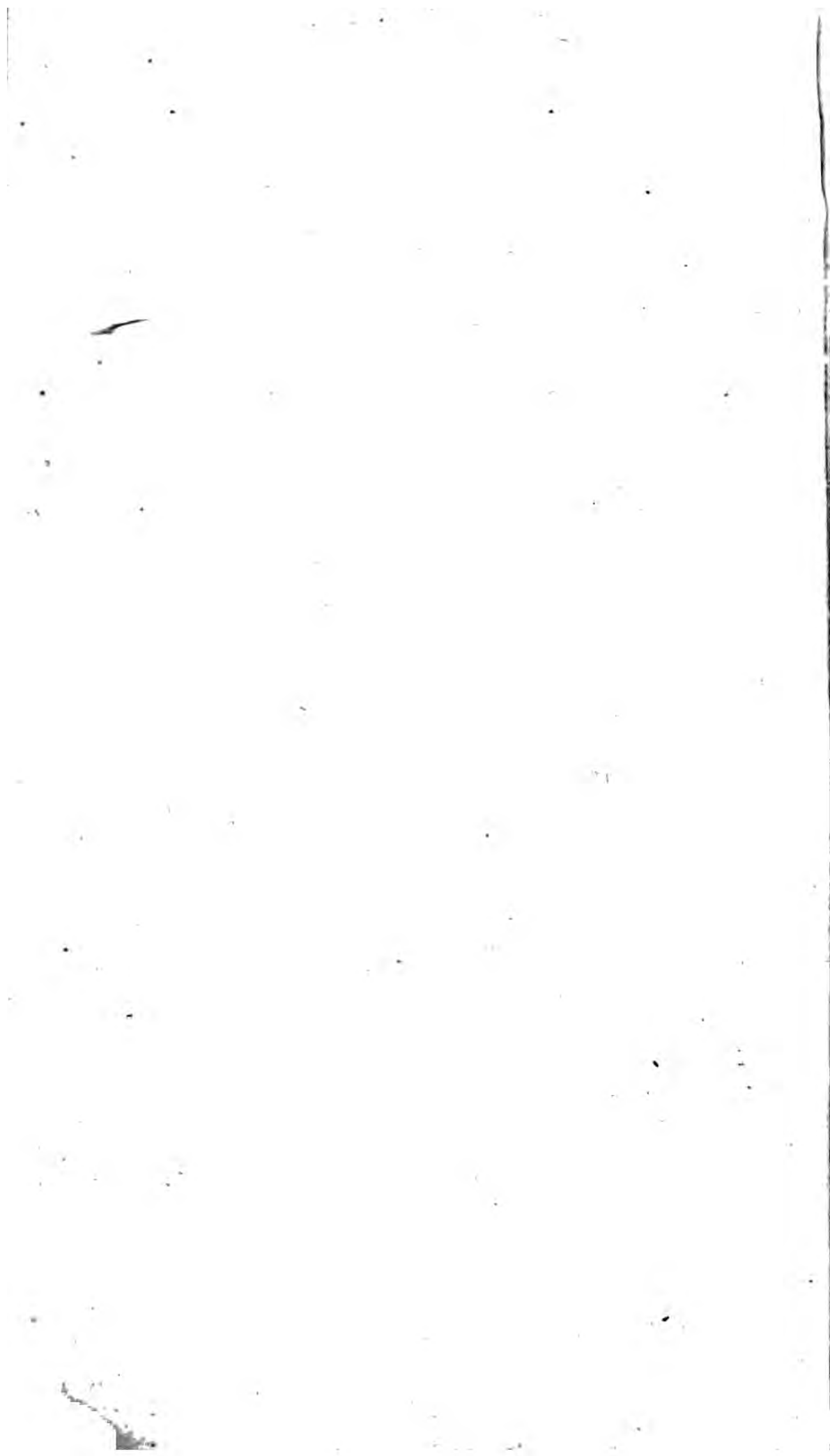
VOLTA

FUND

Vet. Fr. II A. 1547







PARALLELE  
DES  
ROMAINS  
ET DES  
FRANCOIS,

Par rapport au Gouvernement.

*SECONDE PARTIE.*



A PARIS,

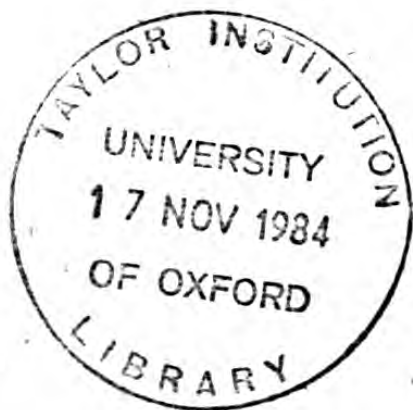
Chez DIDOT, Quay des Augustins près le  
Pont S. Michel, à la Bible d'Or.

---

M. DCC. XL.

*Avec Approbation & Privilège du Roy.*





TAYLOR INSTITUTION

UNIVERSITY

17 NOV 1984

OF OXFORD

LIBRARY



# PARALLELE

DES ROMAINS

ET

DES FRANÇOIS.

Par rapport au Gouvernement.

---

## LIVRE QUATRIÈME.



Il seroit négliger une partie essentielle du Gouvernement politique des Sociétés, ou vouloir ne connoître que bien imparfaitement deux Nations établies par la force des Armes, & accruës par de Guerres continuelles, que de s'arrêter à ce que j'ai dit dans la première partie de cet Ouvrage. Il est indispensable que les Loix lient les Citoyens à l'ordre général, & les mettent en

I.  
Dessein général de cette seconde Partie.

*Tome II.*

A

2 PARALLELE DES ROMAINS  
sûreté contre les violences mutuelles  
qu'ils peuvent se faire , mais il n'est  
pas moins nécessaire qu'un Peuple  
soit à l'abri des insultes des Etran-  
gers.

Je tâcherai de pénétrer dans le  
reste de cet Ouvrage les ressorts de  
la Politique des Romains & des Fran-  
çois , & de faire connoître le génie  
de leurs Ennemis. Comment ces  
deux Peuples n'ont-ils point succom-  
bé sous les Armes des Puissances  
qui se sont soulevées contre eux ?  
Comment les Romains , malgré de  
foibles commencemens , sont-ils de-  
venus les maîtres des Nations ? Pour-  
quoi les François plus puissans dans  
leur naissance , n'ont-ils pas fait les  
mêmes progrès ?

Ce n'est point dans les caprices  
d'une fortune aveugle qu'il faut en  
chercher l'explication ; la Providen-  
ce a établi un ordre immuable qui  
rendra toujours la force & la sagesse  
supérieures à la foiblesse & à l'impru-  
dence. En supposant autant de cou-  
rage & de sagesse dans les Carthagi-  
nois , que les Romains en avoient ,  
& dans tous les deux les mêmes for-  
ces & les mêmes ressources , la For-

tune n'auroit penché d'aucun côté; l'Univers eût été partagé entre ces deux Républiques, jusques à ce qu'il se fût élevé dans l'une ou dans l'autre un Annibal ou un Scipion dont le mérite rare rompit l'équilibre dans lequel on les suppose.

Les Romains dûrent vaincre les Peuples auxquels ils firent la Guerre; on verra ressortir des principes de leur Gouvernement & de celui de leurs Ennemis, comme de leurs causes, la bonne ou la mauvaise fortune, comme leurs effets. Si le hazard eut quelque part aux succès des Romains, & leur fut plus favorable qu'aux François, ce n'est que par rapport aux circonstances où il plaça ces deux Nations. Ces conjonctures furent en effet si différentes, que les Romains ne seroient jamais sortis de leur première médiocrité, s'ils avoient rencontré les mêmes obstacles que les François. Un Peuple aura quelquefois, selon les regles de la Politique, tout ce qui peut le rendre redoutable au-dehors, sans qu'il devienne plus puissant, les Spartiates en font une preuve certaine; il faut encore qu'il trouve des Ennemis qui

4 PARALLELE DES ROMAINS  
lui soient inférieurs ou par leurs forces ou par leur politique.

I. I.  
Les François  
& les Romains de-  
voient former une So-  
ciété Militaire.

Il suffisoit que les François eussent pris les premiers principes de leur Police dans la Germanie , dont les Peuples , dès le tems même de Tacite (a) , avoient déjà fait plus de mal à l'Empire que les Samnites , les Carthaginois , les Espagnols , les Gaulois , & les Parthes mêmes , pour qu'ils dussent être guerriers. Aux Armes que porte un Peuple , on peut quelquefois connoître son génie. Les François n'étoient d'abord armés ni de casque ni de cuirasse , la pesanteur de ces Armes défensives n'eût été qu'un poids gênant pour leur activité ; toujours prêts à en venir aux mains , ils ne portoient qu'un bouclier au bras gauche , & à la main droite une Francisque , c'est-à-dire , une hache à deux tranchans , qu'ils jettoient avec une adresse merveilleuse sur le bouclier de leurs Enne-

(a) *Non Samnis , non Pœni , non Hispania , Galliae : ne Parthi quidem sapius admonuere... nec imp. nè C. Marius in Italia , divus Julius in Gallia , Drusus ac Nero & Germanicus in suis eos sedibus perculerunt Tac. in L. de Ger.*

mis pour le fondre & le briser, & volant ensuite avec une rapidité égale à celle de la hache qu'ils avoient lancée, ils tomboient l'épée à la main sur des bataillons entiers, que tous les autres Peuples avoient la prudence d'ébranler & de rompre de loin par des Armes de jet.

Sous un ciel rigoureux, & sur une terre sauvage qu'ils ne sçavoient pas cultiver, les Peuples du Nord sans attachement pour leur Patrie, étoient accoutumés depuis longtems à aller chercher une meilleure destinée sur des terres étrangères. La nécessité qui leur avoit mis les Armes à la main, les forçoit à vaincre ou à périr. Braves par ce tempérament féroce que donnent la grossiereté des mœurs, l'âpreté des climats, & des fatigues continuelles; leurs Loix, leurs coutumes, leur Politique, ne se proposoient d'autre but que de faire des Soldats; & l'on découvre même parmi eux plus de marques de ce caractère qui forme une Nation guerrière que chez les Romains.

Les François, pour m'exprimer avec plus d'exactitude, avoient un plus grand nombre de ces établisse-

## 6 PARALLELE DES ROMAINS

mens qui provoquent le courage sans le régler, & qui sont plus capables d'inspirer aux Soldats une témérité aveugle qu'une sage valeur. Les Romains au contraire furent gouvernés presque dès leur naissance par une Police qui tendoit à régler le courage, & selon les circonstances à le retenir, à l'accroître, à le modérer entre les bornes d'une sçavante discipline.

Tout Romain & tout François fut Soldat, & l'honneur de répandre son sang pour la Patrie ne fut refusé qu'aux seuls esclaves. Quand nos Ancêtres s'établirent dans les Gaules, leurs femmes mêmes au milieu des Camps & dans la compagnie d'un Epoux toujours armé, avoient domté la timidité naturelle de leur sexe. Elles se mêloient quelquefois parmi les combattans, ou voloient au secours de ceux que leurs blessures empêchoient de prodiguer un reste de vie.

Un caractère si violent ne se perdit point au milieu de ces délices Romaines, qui avoient autant contribué que la pesanteur même du joug de l'Empire, à émousser le courage des Gaulois. Les François après s'être em-

parés des Gaules, autant par leur politique (a) que par la force, ne se reposèrent point en Conquérans lassés de leur gloire. Sans connoissance d'aucun art qui pût les occuper au dedans de leurs familles, & consumer cette activité qui leur rendoit le repos insupportable, entourés de Barbares comme eux, & entre lesquels il ne pouvoit y avoir encore aucun lien que la politique ou la morale rendissent solide, ils se livrerent toujours à l'impétuosité de ce génie qui, jusques alors, avoit, pour ainsi dire, été leur seul Législateur.

Les François étoient ensevelis dans une ignorance trop profonde des principes politiques du Gouvernement, pour ne pas former une Société

(a) Il s'en faut bien que les François, comme le prétend M. le Comte de Boulainvilliers, ayent réduit les Gaulois en servitude. Voyez la sçavante Histoire critique de M. l'Abbé du Bos. Grégoire de Tours donne en effet une idée bien différente de la politique de Clovis. *Burgondionibus mitiores leges instituit ne Romanos opprimerent.* L. 1. De là l'empressement des Gaulois à trahir leurs Maîtres pour passer sous l'obéissance des François. L'on a déjà vû L. 2. p. 174. en quoi consistoit cet Esclavage.



Militaire. Leur grossiereté ne leur laissoit aimer que les Armes, ils furent agités par des Guerres continuelles; la défaite des Visigots, des Bourguignons, des Turingiens, &c. les livra à eux-mêmes, & ils tournerent alors leurs Armes les uns contre les autres. Il étoit difficile que le repos pût adoucir peu à peu leur caractère, la Loi de succession qui partageoit, comme je l'ai déjà dit, le Trône entre tous les Princes, tenoit leur esprit toujours préparé à la Guerre Civile; toutes les inimitiés particulieres & tous les différens domestiques devoient par ce partage des affaires d'Etat, & une source intarissable de divisions. Dans la suite le Gouvernement fondé sur les Loix des Fiefs, produisit le même effet, & nourrit de plus en plus les préjugés que les François avoient apportés dans les Gaules.

Romulus avoit toutes les qualités qui caractérisent un Conquérant, & ses Sujets n'étoient que trop portés à adopter ses passions. Les premiers avantages que les Romains remportèrent de leurs courses, furent le pillage de la récolte que leurs Voisins

avoient semée , ils moissonnerent leurs champs avec l'épée , & enlevèrent leurs troupeaux. Quel fut , & dut être le premier sentiment de ces Peuples , quand d'une Ville qui étoit devenuë , si l'on peut parler ainsi , l'égoût de toute l'Italie , ils virent sortir une foule de Vagabonds , qui prétendoient exercer une tyrannie publique , tandis qu'ils ne devoient songer à se servir des murailles de Rome que pour se dérober ou aux Loix ou aux fers de leurs anciens Maîtres ? La nécessité ne les justifia point , & ils devinrent si odieux qu'un Peuple auroit cru se deshonorier en s'alliant avec eux par le mariage.

Les Romains se virent dans cette extrémité , ou de voir périr avec eux leur nouvel établissement , ou de violer à fois tous les droits des Gens en conquérant des femmes par la trahison & par la force. Personne n'ignore l'histoire de l'enlèvement des Sabines , & cette nouvelle perfidie les rendit l'horreur de l'Italie. La haine de leurs Voisins leur fut utile , elle les fit Soldats malgré eux , & entretint ce génie guerrier que le

regne long & pacifique de Numa auroit pû faire disparoître , mais qu'il rendit seulement capable d'être discipliné par Tullus Hostilius.

Les Romains étoient encore trop foibles , pour subsister sans faire la Guerre. Ils étoient haïs de tous leurs Voisins , la Religion leur promettoit une Monarchie universelle , presque tous leurs Rois aimèrent la guerre , & ceux d'entre eux qui avoient plus de penchant pour la paix , n'amortissoient point un courage que la rusticité des mœurs nourrissoit pendant le repos.

Ils s'accoutumèrent dès leur naissance à confondre le nom d'ennemi avec celui de voisin , & parce que l'un & l'autre réveilloient en eux la même idée , ils n'eurent d'abord qu'un seul mot pour exprimer ces deux choses dans la suite si différentes. Rome par sa situation n'étoit point propre à donner à ses Habitans du goût pour le commerce , le génie de Romulus & des Sujets qu'il rassembla n'y étoit point tourné ; il auroit d'abord fallu qu'ils se rendissent les maîtres du cours du Tibre , & qu'ils conquissent les premiers fonds de leur commerce ;

ainsi ils devoient toujours commencer par faire la Guerre.

Après leurs premiers progrès , la fortune les confirma dans la même conduite. L'exil des Tarquins , & l'habileté de ces Princes à leur susciter des Ennemis , rendirent la République de Brutus absolument guerrière. Les récompenses , les honneurs ne furent accordés qu'au courage & à la prudence militaire , & parce que dans le danger dont Rome étoit menacée , on n'avoit besoin que de ces vertus , tout le reste devint , pour ainsi dire , méprisable , & l'on n'honora que les qualités qui concouroient à la conservation & au lustre de la Patrie par la voye des Armes.

Le Collège des Prêtres Fécialiens que Numa avoit établi pour juger de la justice des Guerres , n'étoit point un frein capable d'arrêter les fougues de la bravoure Romaine. Ancus Marcius fit aussi sans succès les plus sages réglemens pour tout ce qui regardoit la déclaration de la Guerre. Les Romains ambitieux , aguerris , & à qui la Guerre devoit tenir lieu du commerce & des Arts par lesquels les autres Peuples s'enrichissent , au-

## 12 PARALLELE DES ROMAINS

soient dès-lors , comme ils le firent dans la suite , plié les Loix , la Morale , & la Politique à leurs passions , si l'inimitié de leurs Voisins ne leur en eût épargné le soin.

- Une ambition excessive accompagne toujours un Gouvernement où le Citoyen est soldat , & le Magistrat Capitaine ; la vertu tant louée des premiers Romains n'étouffa point cette ambition. Ils respectèrent dans leur foiblesse la foi des Traités & des Alliances , mais leur ambition rendit cette bonne foi fiere , impérieuse , & même insolente. Ce mélange de sentimens , que les circonstances avoient fait naître , & qui n'étoit encore combattu par aucun grand intérêt , leur tint lieu pendant longtems de la plus haute politique : dans la situation où étoit la République , une conduite juste , mais inflexible , lui donnoit à la fois des Alliés fideles qui la soutenoient , & des Ennemis toujours nouveaux qu'elle devoit vaincre.

Des succès continuels exciterent bientôt une jalousie qui fut d'autant plus utile aux Romains , qu'elle étoit fortifiée par l'espérance que leurs divisions donnerent à leurs Ennemis.

Les querelles de la Noblesse & du Peuple devinrent comme un signal de ralliement pour les Peuples voisins. Ils se hâtoient d'attaquer les Alliés de la République, ou de faire des courses sur ses terres, & croyoient toujours rencontrer le moment favorable ; mais les Romains conservoient précieusement l'usage de ne souffrir aucune injure sans s'en venger. Ils se trouvoient dans une de ces circonstances si rares, où un Peuple pour faire son devoir, n'a besoin ni d'y réfléchir, ni de faire un effort sur lui-même.

La Noblesse, ainsi que je l'ai déjà fait observer, ne pouvoit point ne pas regarder les Guerres étrangères comme le seul & le plus sûr rempart de ses privilèges que l'oïveté de la paix ruinoit. Elle excitoit aisément à la vengeance un Peuple de Soldats, qui regardant déjà la Guerre comme un métier, ne disputoit que sur quelques droits dont il ne connoissoit pas souvent tout le prix, tandis que des Ennemis ravageoient ses moissons, & lui présentoient une occasion de s'enrichir de leurs dépouilles. Il se forma une habitude d'abandonner

#### 14 PARALLELE DES ROMAINS

les disputes de la Place pour repousser l'ennemi & le vaincre. La Noblesse & le Peuple le firent d'abord par un intérêt personnel, & leurs descendans par la même vûë, ou seulement parce que leurs Peres l'avoient fait.

III.  
De la Police  
Militaire.

La partie politique qui regarde la Milice, est sans doute dans un Etat ce qu'il y a de plus important. La nature des Hommes est si dépravée que la Paix qui est leur plus grand bien, ne peut être que l'ouvrage de la Guerre; il faut la conquérir les armes à la main, & ce n'est qu'à l'abri du respect qu'une Nation imprime par sa force à ses Voisins, qu'elle maintient sa réputation & sa grandeur, & que le Citoyen jouit paisiblement du privilege des Loix, cultive avec sécurité les Arts, & goûte un bonheur constant.

Plus les Hommes ont étendu & multiplié leurs connoissances, enrichi & perfectionné la Société, plus, en un mot, leur industrie leur a ouvert de voyes pour être heureux, plus il semble aussi au premier coup d'œil, qu'ayant aujourd'hui une meilleure fortune à deffendre que

leurs Ancêtres, ils devroient cultiver avec plus de soin cette partie de l'Etat. L'Histoire cependant en est un sûr garant, il n'y a que fort peu de Peuples dans l'Antiquité qui n'ayent pas eû une Police absolument militaire, & sur quelque Empire au contraire que nous jettions aujourd'hui les yeux, nous voyons que la politique sépare avec adresse le Soldat Citoyen, & que l'un & l'autre servent la Patrie dans une classe différente.

Une différence si considérable naît elle-même de la différence qu'il y a entre la situation présente des Peuples & celles des anciennes Républiques. Les premiers Romains, par exemple, à qui il n'étoit pas encore permis d'aspirer à une certaine perfection (a), & qui auroient succombé sous une Police aussi sage que la nôtre, furent heureux que les circonstances dont je viens de parler, les eussent entièrement tournés du côté de la Guerre. Un Etat aussi foible

(a) L'on a vû l'explication de cela dans le Livre précédent, Art. X. *Parallele de l'âge & du Gouvernement des premiers Romains avec notre âge & le Gouvernement présent de la Monarchie Française.*



## 16 PARALLELE DES ROMAINS

que leur République eut besoin pendant longtems de tous ses Citoyens pour se deffendre. Sans cette politique qui ruineroit aujourd'hui la France, comment les Romains auroient-ils pû, je ne dis pas rompre l'équilibre dans lequel ils étoient avec leurs Voisins, & parvenir ensuite avec leur secours à la conquête du monde entier, mais même éviter d'être détruits par leurs Ennemis ?

Il faut distribuer les Citoyens en différentes classes.

Depuis que les grands Etats ont succédé à ces petites Républiques de l'Antiquité, la politique a dû pourvoir à de nouveaux besoins, & par conséquent y consacrer une partie des Citoyens ; elle a pû réunir dans une même Société tous les avantages de Rome & de Carthage, & elle a compris qu'il seroit dangéereux de ne nourrir que des Soldats. Quand un Peuple comme les premiers Romains, sortoit de sa Ville, combattoit, & y rentroit le même jour victorieux ou défait, c'est-à-dire, quand la Société étoit encore dans son enfance, des Soldats pouvoient se suffire à eux-mêmes. La Guerre, pour me servir de l'expression de Caton, nourrissoit alors aisément la Guerre, il ne falloit

encore que du courage pour vaincre, & un Etat qui n'étoit point obligé de dédommager par une paye des Citoyens que la Guerre n'enlevoit presque pas à la culture de leurs terres, pouvoit subsister dans sa pauvreté.

Il n'en fut pas de même dans la suite lorsque les Etats s'étendirent, que les Guerres devinrent plus considérables, & que l'Art militaire commença à se perfectionner. La Guerre, selon la remarque d'un des plus grands Capitaines du dernier siècle, devint un monstre insatiable qui épuisa ceux-même qu'il favorisoit. La Police purement militaire fut alors d'autant plus dangereuse qu'elle ne ruinoit pas seulement les principes du Gouvernement, mais qu'entretenant aussi une Nation dans sa pauvreté, elle la rendoit par conséquent incapable de fournir aux dépenses de la Guerre.

Un Peuple doit avoir des Armées s'il veut jouir avec sûreté de sa Fortune, mais il doit être riche s'il veut faire la Guerre avec succès, & il ne peut l'être que par une sage distribution de ses Citoyens en différentes classes, Magistrats, Soldats, Com-

## 18 PARALLELE DES ROMAINS

merçans , Laboueurs , Artisans , toutes ces conditions sont liées entre elles par une chaîne qu'on ne peut briser sans exposer une Société à de grands dangers. Il résulte au contraire de leur union une force générale qui les affermit toutes. L'une jouit du superflu de l'autre , & de même que dans un jour de combat un Général tire sa principale force de la disposition par laquelle il appuye mutuellement les différens corps de son Armée les uns par les autres , ainsi le Prince augmente la force réelle de ses Etats par l'art avec lequel il distribuë ses Sujets en des classes différentes.

Vices de la  
Police Militaire  
chez les  
Romains.

Le défaut de cet ordre merveilleux , mais impraticable avec la foiblesse des Romains , les mit à des épreuves bien rigoureuses. Si leur pauvreté qui étoit un obstacle à ce qu'ils pussent exécuter de grands projets , n'eût en même tems réparé ce mal par la vigueur qu'elle entretenoit dans la discipline Militaire , & par l'attachement qu'elle donnoit pour la République ; si ; dis-je , un bon Gouvernement n'eût forcé , pour ainsi dire , les Romains à faire des

choses que leur pauvreté leur rendoit comme impossibles, & ne leur eût donné, malgré ce défaut, une grande supériorité sur des Ennemis qui n'avoient ni le même amour de la Patrie ni la même expérience dans les Armes, ils auroient eux-mêmes subi le sort des premiers Peuples qu'ils soumirent.

Rome à force de se roidir contre tous ces obstacles, & de réparer par ses vertus les vices de sa situation, trouva dans les vaincus ce qui lui manquoit par la forme de sa Police. Il arriva que les Carthaginois n'avoient fait le commerce le plus florissant du monde que pour l'enrichir. La République Romaine recueillit par la victoire le fruit de leurs travaux, sans leurs richesses elle n'eût jamais pû vaincre la Macédoine, avec les trésors de Philippe elle assujettit la Grèce & Antiochus, & les dépouilles de celui-ci subjuguèrent enfin le reste des Nations.

Le Gouvernement des Romains ne perdit alors un défaut qui leur avoit fait faire lentement leurs premiers progrès, & qui les avoit exposés à des dangers dans lesquels tout autre

Peuple auroit peut-être succombé, que pour les précipiter dans plusieurs vices qui hâterent la ruine de la République. La Guerre leur avoit été trop favorable pour ne les pas confirmer dans leurs préjugés. Les Romains s'attachèrent davantage à leur Police Militaire, & tandis qu'elle devenoit moins nécessaire à proportion qu'ils devenoient plus puissans, tandis qu'elle étoit même prête à aigrir la source des maux qui les menaçoient, ils lui attribuerent faussement & sans restriction tous leurs succès. En effet Rome remplie de Soldats corrompus par le luxe, les richesses & l'avarice, se porta d'abord aux dernières violences; la corruption ne connut plus de frein; il fut impossible de concilier les Loix & les mœurs, & les Guerres Civiles firent de plus grands ravages.

Vices de la  
même Police  
parmi les  
François.

Les François qui conquièrent les Gaules étoient tous Soldats par la même raison que les premiers Romains; mais à peine eurent-ils retiré quelque avantage de cette Police pour s'établir, qu'elle devint aussi vicieuse parmi eux, qu'elle le fut dans la République Romaine après ses grandes

Conquêtes. Les François ne pouvant couvrir les frontieres de l'Etat qu'ils avoient conquis , associerent les vaincus à leur victoire , & sous les Petits-fils de Clovis tous les Gaulois indistinctement eurent l'honneur de porter les Armes.

Cette Police utile dans ces circonstances , du moins en ce sens , que les François lui dûrent vraisemblablement les avantages qu'ils remportèrent sur leurs Ennemis , étoit pernicieuse par mille autres raisons. Elle les soutenoit , comme les premiers Romains , contre la multitude d'Ennemis qui les entouroient , mais elle donnoit une nouvelle force à leurs préjugés. Elle retardoit le progrès des mœurs & des Arts , les terres restoient en friche , la France ne pouvoit ensuite suffire à nourrir ses Habitans , & de même qu'on doit attribuer en partie la décadence de la République Romaine à ce Gouvernement Militaire , il faut aussi l'accuser d'avoir été la cause d'une partie des desordres des François , & de la lenteur avec laquelle ils sortirent de leur barbarie.

Quelque orageuse que soit par sa

## 22 PARALLELE DES ROMAINS

nature une Police qui rend chaque Citoyen Soldat , il étoit plus difficile qu'elle eût des suites pernicieuses dans la République des Romains ; leurs mœurs , leurs Loix , & leur domination resserrée lui servirent pendant longtems de correctif. Il n'en étoit pas de même parmi les François ; l'étendue de leur Empire , le défaut de subordination , les mœurs qu'ils avoient apportées de Germanie , & les vices qu'ils rencontrèrent dans les Gaules , laisserent à cette Police tous ses défauts , & la France ne fut , pour ainsi dire , qu'un grand Camp sans discipline.

Une longue expérience prouve assez combien il est facile aux abus de se glisser dans les Armées. Les mêmes qualités qui rendent un Soldat estimable , seroient souvent dignes de punition dans un Citoyen. La Milice exige une discipline exacte & vigilante , il faut y prévenir les desordres , parce qu'en naissant ils ont déjà acquis des forces , & la politique jusques à présent n'a pû y remédier , que par le poids d'une autorité absolüe que la République Romaine perdit en étendant sa domina-

tion, & que nos Rois n'avoient point encore lorsqu'ils s'établirent dans les Gaules.

Quand la Milice fit un corps séparé parmi les François, il fut aisé d'établir la vigueur de la discipline. Tout le Royaume changea de face, & s'il eût été possible à la République Romaine de suivre la même politique, elle auroit peut-être prévenu la plus grande partie de ses malheurs. Dès que le Tiers-Etat quitta l'épée pour se livrer aux Arts, la France devint riche, l'abondance domta des esprits que la misère de leur condition avoit toujours aigris, le Citoyen heureux songea aux besoins de la Patrie, il paya sans chagrin les impôts; & sous le regne de Louïs XII. le Royaume fut en état de fournir aux frais des Guerres les plus considérables. Le commerce, dit un Historien (a), de ce Prince, étoit borné avant son regne entre les différentes Provinces qui échangeoient grossièrement leurs denrées & leurs marchandises; alors le François indus-

(a) Voyez l'Histoire de Louïs XII. par Seyssel.



trieux passa les Mers, il attira chez lui l'or de l'Etranger, & la France qui n'eut qu'autant de Soldats qu'il lui en falloit pour conserver sa liberté & sa réputation, exécuta de plus grandes choses que quand chaque Citoyen portoit les Armes.

La Police Militaire est devenuë non-seulement inutile à tous les Peuples d'Europe, mais elle leur seroit même pernicieuse. Les petits Etats n'en peuvent plus tirer aujourd'hui les mêmes avantages que ceux de l'Antiquité, parce que la Société générale a pris une telle forme qu'ils ne s'armeroient pour sortir de leur obscurité, que pour se faire écraser; aussi ont-ils pris sagement le parti de se mettre sous la protection des grands Empires auxquels ils ont abandonné le soin des Armes. Il suffit à ceux-ci d'armer une petite partie de leurs Citoyens pour défendre & pour accroître leur Fortune. Outre les dangers que courroient leur Gouvernement Civil & la Discipline Militaire elle-même en suivant une méthode contraire, elle les jetteroit, comme on l'a vû, dans l'impuissance de faire la Guerre.

C'est

C'est par une discipline exacte & raisonnée que les Peuples doivent aujourd'hui entretenir dans la partie des Citoyens que leur état ou leur naissance destine à la Guerre, le courage & les talens qui y sont nécessaires. En même tems que la Politique protege les autres ordres des Citoyens, & les anime à faire fleurir l'Etat, elle rend la Milice elle-même plus considérable. La Politique a besoin de toutes ses lumieres pour entretenir ces différentes conditions dans un certain équilibre, empêcher que l'une ne fasse des progrès (a) aux dépens des autres, & surtout pour faire enforte que malgré cette distribution des Citoyens en différentes classes, l'esprit dominant de la Nation la tourne toûjours du côté de la Guerre.

IV.  
De la nécessité du génie militaire dans une Nation.

Ce ménagement est absolument indispensable, car la partie militaire d'un Etat doit être la protectrice (b)

(a) C'est à quoi n'ont presque jamais fait attention les Auteurs qui ont écrit des Mémoires particuliers sur une branche de la Société.

(b) Il n'y a peut-être aujourd'hui qu'une seule Nation considérable dans l'Europe qui soit devenuë pour son bonheur plus commerçante que Guerrière : je parle de l'Angleterre.

de toutes les autres. La Guerre a quelquefois tenu lieu de (a) commerce , mais les autres parties ne peuvent jamais suppléer à la partie Militaire d'où elles tirent leur force. L'Or est le nerf de la Guerre, mais pour la faire avec succès il ne suffit pas d'être riche. Au contraire plus un Peuple aura acquis de richesses par les Arts & par le commerce, plus il fera prêt à avancer sa ruine par des Paix hon-

Il est heureux que le commerce aît adouci ses mœurs , & en lui ôtant ce génie particulier que donnent les Armes , & qui rendoit son Gouvernement encore plus vicieux , ait rendu plus rares les désordres domestiques que l'autorité partagée sans proportion entre le Prince & ses Sujets , entretenoit continuellement dans ce Royaume. D'un autre côté l'Angleterre peut se passer plus aisément que toute autre Puissance de la partie Militaire , parce qu'elle est placée moins avantageusement pour faire des conquêtes , & que depuis la réunion des trois Royaumes elle est aussi plus à l'abri des insultes de ses Voisins.

(a) L'Histoire Romaine en est une preuve bien évidente. Dans la Guerre de 1688. nos Armateurs ruinerent le commerce des Anglois. Selon un état dressé par ordre de leur Parlement , ils avoient perdu quatre mille deux cens Vaisseaux Marchands, dont la perte fut évaluée par eux-mêmes à trente millions sterlins.

teuses, si un génie Militaire ne domte son avarice, & ne le porte à sacrifier une partie de ses richesses à une gloire dont il ne connoît pas assés tout l'avantage.

Soit qu'il faille l'attribuer aux qualités du climat, ou aux grandes Guerres que la France a toujours soutenues ; soit parce que le Gouvernement ne s'est perfectionné que par la Guerre, que les Armes font la principale occupation de la Noblesse (a), & que toutes les autres parties de l'Etat tiennent cependant à celle de la Milice ; soit enfin que toutes ces choses y aient concouru à la fois, la France, malgré les différentes classes de ses Citoyens, a conservé autant de génie militaire qu'il en faut non seulement pour se défendre avec succès, mais même pour acquérir cette gloire que donnent les grandes conquêtes.

(a) On a condamné sans raison l'usage qui fait déroger la Noblesse, quand elle quitte les Armes pour le commerce. On blâmeroit peut-être avec plus de fondement cette foule de voyes qui multiplient la Noblesse sans en enrichir beaucoup le Corps, & qui enlèvent cependant au Tiers-Etat des Sujets dont la capacité & la Fortune seroient plus utiles dans l'ordre qu'ils abandonnent.

Qu'un Auteur eût avancé que les Modernes sont moins aguerris que les Anciens, en ce sens que chaque Citoyen n'est pas Soldat, c'est une vérité qu'on eût avouée, qui fait honneur aux premiers, & qui donne à notre âge & à notre Gouvernement une juste préférence sur ceux des Anciens. Mais Machiavel ne faisant peut-être attention qu'à ces Italiens qui trouvoient fort étrange que les François se servissent de leurs Armes en faisant la Guerre, a cru que les Hommes n'avoient plus aujourd'hui autant de valeur qu'autrefois; cette opinion est assés démentie par toutes les Histoires de l'Europe, & je ne dois pas m'arrêter à la réfuter.

V.  
Des premières  
Guerres  
des Romains  
& des François.

Personne aussi n'est assés peu instruit des commencemens de la Monarchie Françoisé & de ceux de Rome, pour comparer les premières Guerres de celle-ci, avec celles qui établirent la domination des François dans les Gaules. Il ne faut pas confondre les Romains qui obéirent à des Rois, ou qui sous la conduite de leurs premiers Consuls, domterent l'inquiétude indocile des Vols-

ques, des Eques, des Fidenates, & des Falisques, avec ces Capitaines qui triompherent de l'orgueil des Carthaginois, & qui subjuguèrent la Grece si sçavante dans l'Art Militaire.

Jusques au siège de Veye qui fut une Troye pour les Romains, & dont la longueur est une preuve de leur ignorance, leurs Guerres ne furent que des courses sans art, où, si l'on en excepte quelques traits de génie, capables de faire honneur aux plus grands Généraux, un courage opiniâtre & grossier décidoit de tout. Il auroit fallu peu de science aux Ennemis des Romains pour les vaincre, mais aussi ignorans qu'eux, ils ne leur opposoient ni ruses, ni manœuvre habile.

Soit que l'on considère nos Guerres par rapport à la grandeur de leur objet, ou du côté de l'art dont les François avoient appris les principes des Romains, elles offrent un tout autre spectacle. Les batailles de Soissons, de Tolbiac, & de Poitiers les établirent dans les Gaules. Les Bourguignons, les Visigots, les Thuringiens, les autres Barbares, & les derniers Romains que les François vain-

quirent, ne peuvent être comparés aux Sabins, aux Céniniens, aux Antemnates que par la crainte que ceux-ci pouvoient inspirer aux Romains. Leur Fortune étoit à peu près égale, & quoique ce ne fût de part & d'autre qu'une troupe de Laboureurs ignorans, les Romains, toute proportion gardée, n'avoient pas des Ennemis moins dangereux que les premiers François.

C'est peut-être même dans leurs premières Guerres que les Romains paroissent le plus admirables à certains yeux. Dans la suite on découvre aisément la cause de leur supériorité sur leurs Ennemis. Mais à la naissance Rome étoit dans une espece d'égalité avec ses Voisins, & l'on doit être surpris de voir une seule Ville qui suffit à une Guerre continuelle, & qui soumet tour à tour tous ses Ennemis.

Causés de la  
supériorité  
des Romains.

Sans doute que si l'Histoire nous instruisoit des mœurs & du Gouvernement des petits Peuples d'Italie, nous y découvririons la cause de leur ruine. Il faut attribuer les triomphes presque continuels de la République Romaine aux vices du Gouverne-

ment de ses Voisins. Tandis que l'égalité qui s'établissoit parmi les Romains, les intéressoit tous à la conservation & à la gloire de leur Patrie, les Loix de la Démocratie ou de l'Aristocratie n'inspiroient point à leurs Ennemis les mêmes sentimens. Combien de Villes dûrent succomber sous les orages auxquels l'inconstante Athenes étoit sujette, ou perdirent une liberté que leur Peuple défendit mal, & qui fut sacrifiée aux passions de leurs Magistrats ! La République Romaine ne se reposa jamais, ses Voisins l'attaquoient successivement, & elle fut toujours supérieure, parce qu'elle opposoit à des Armées que la Paix avoit énervées, des Soldats qu'un exercice continuel des Armes avoit rendu invincibles.

Après plusieurs succès il se forma naturellement dans l'esprit des Soldats Romains, une certaine confiance qui leur fit croire que la victoire leur appartenoit, & que les Augures & la Religion ne leur promettoient point en vain l'Empire du Monde. Ce sentiment de l'ame est la disposition la plus favorable à la Guerre ; il donne la vigueur propre à attaquer, & il est



fuivi dans la défaite d'un certain dépit qui rallie avec courage des Soldats qu'une force supérieure avoit ébranlés.

Il est impossible de rendre un compte exact des Guerres que firent nos Rois de la première & même de la seconde race. Je sçai qu'on peut en accuser l'ignorance des anciens Historiens, mais je crois aussi, si l'on peut pénétrer à travers l'obscurité de tant de siècles, que les Mérovingiens entraînés par une ambition aveugle, ne se proposoient pas toujours un plan bien digéré. On voit plusieurs de ces Princes qui insultent leurs Alliés en marchant contre leurs Ennemis, & qui suspendent leur marche pour prendre une Ville, par la seule raison qu'elle est à leur bien-séance, ou qu'elle est mal gardée.

C'est avec regret que je passe sous silence les événemens d'un regne aussi glorieux que celui de Charlemagne. La Discipline Militaire des François fit des progrès considérables, & il nous reste encore les Réglemens les plus sages pour tout ce qui regarde la Police des Armées de ce tems-là. La République Romaine n'a point eû de Citoyen qui ait pos-

fédé plus de talens pour la Guerre que Charlemagne, & aucun n'a eû de si grands succès; mais comme le Gouvernement de la Monarchie Françoisé n'étoit point affermi, & que son lustre passager devoit faire place à la Guerre Civile & aux ravages des Normands, je ne parlerai point des progrès de ce regne dont on ne peut tirer une instruction particulière.

Qui ne seroit cependant frappé des traits de ressemblance avec lesquels l'Histoire nous peint les Samnites & les Saxons? On voit en eux la même valeur dans les combats, la même fierté dans les bons succès, la même opiniâreté après les défaites les plus completes & les plus consécutives. Ces deux Peuples toujourn vaincus & jamais domtés, réparent leurs forces avec la même promptitude, & courent avec la même fureur à leurs Ennemis, pour leur enlever une victoire qu'ils croyent toujours équivoque, & qui ne passe que rarement de leur côté.

Parallele des  
Samnites &  
des Saxons.

Les Samnites firent par passion & par haine pour les Romains, tout ce qu'une bonne Discipline & un sage

### 34: PARALLELE DES ROMAINS

Gouvernement firent entreprendre à ceux-ci. Le désespoir tint lieu d'un Charlemagne aux Saxons pour les conduire. Rome avoit soumis toute la terre, & les Samnites n'avoient pas encore desespéré de leur liberté. Les Saxons souvent attaqués par les Rois Mérovingiens, forcés dans leurs deserts par Pepin le jeune, par Charles Martel & son fils, se révolterent huit fois contre Charlemagne, & huit fois dans le cours d'une Guerre qui dura trente-trois ans, ils furent punis avec toute la rigueur d'un Prince qui se lassoit de les vaincre inutilement.

Ignorance  
des Romains  
& des Fran-  
çois dans la  
Guerre.

Les François n'eurent point des succès aussi constans que les Romains; leur valeur étoit un pur don de la nature, & non pas l'ouvrage d'une discipline austere & rigide; ils furent par conséquent quelquefois défaits sans apprendre à vaincre. Par l'effet d'une confiance aveugle qui accompagnoit leur caractère, ils méprisèrent toutes les ressources que ne leur auroit pas fourni leur courage. Ils dédaignoient d'employer ce que les maximes les plus triviales de la Guerre ordonnent pour la sûreté d'une

Armée. Comme s'ils avoient crû  
 fouïller leur réputation par cette sa-  
 gesse qui a fait la gloire des plus  
 grands Hommes de l'Antiquité, &  
 dont les derniers Généraux de l'Empi-  
 re leur avoient donné des leçons, les  
 Armées ne cherchoient que le combat,  
 & sans confier le soin de leur gloire  
 & de leur salut à cette intelligence qui  
 doit être l'ame de tous leurs mouve-  
 mens, elles abandonnoient leur sort  
 à la seule bravoure, en assignant à la  
 fois & le jour & le lieu de la bataille.

Cette conduite a été commune à  
 tous les Peuples qui ont été assés bra-  
 ves & assés peu policés pour regarder  
 le courage comme la qualité la plus  
 estimable, & à qui de grands revers  
 n'ont pas appris à être prudens. An-  
 nibal étoit descendu en Italie, & les  
 Romains avoient encore le même  
 préjugé que les François. Sémpro-  
 nius, Varron, & Minutius avoient  
 la faveur du Peuple, & Fabius étoit  
 accusé de deshonnorer la République.  
 Annibal le craignoit, Rome le mé-  
 prisoit. Il falloit combattre, & la  
 fierté Romaine exigeoit qu'on chas-  
 sât l'Ennemi par la force; le vaincre  
 sans l'accabler du poids des Légions,

36 PARALLELE DES ROMAINS

n'étoit qu'une demi-Victoire pour les Romains dont les yeux encore en perçans ne découvroient point les ressorts d'une Guerre (a) plus sçavante.

Il est des tems où il faut vaincre par la force, & d'autres où il faut chercher la Victoire en feignant d'y renoncer. Les Romains toujours heureux jusques à ce moment, ignoroient le principe le plus sage de la Guerre & de la Politique : ils ne sçavoient pas qu'un Capitaine doit tout tenter avant que d'en venir aux mains. Plus il est certain que la Fortune a de part au succès d'un combat, plus la prudence doit songer à la fixer de son côté en travaillant à ruiner peu à peu les forces ou la confiance de son Ennemi. Toutes les voyes qui prépar-

(a) Voyez la différence que les Romains mettoient entre le Triomphe & l'Ovation. *Causa Ovationis ha traduntur Si non penitus debellati essent hostes . . . . . Si fusi essent, fugati, percussi, consternati, non tamen magnis cladibus affecti . . . . . Denique si incruento proelio pugnatum esset.* Il falloit que les Ennemis eussent perdu au moins cinq mille Hommes dans un combat pour que le Consul obtint les honneurs du grand Triomphe : quelle grossièreté !

rent un heureux succès, sont égales entre elles, & ne sont aux yeux des sages plus ou moins glorieuses, que suivant qu'on les applique avec plus de discernement aux circonstances présentes.

Ces préjugés des Romains, si semblables à ceux des François, subsisterent longtems parmi eux. Les ruses que Marcius & Artilius employèrent pour tromper Persée, & l'empêcher de commencer la Guerre, avant que la République eût envoyé des forces dans la Grece, furent encore condamnées à Rome par une partie du Sénat qui se piquoit, ainsi que le rapporte Tite-Live, de conserver les sentimens de l'ancienne République, c'est-à-dire, une délicatesse pareille au frivole point d'honneur des premiers François. *Rome, disent ces Sénateurs dans l'Historien Latin, dédaigne de se servir de ruses, & de tendre des pièges, le jour doit éclairer ses Armes & ses Exploits. Elle ne sçait ce que c'est que de donner par une fuite simulée une fausse confiance à ses Ennemis, pour se jeter sur eux & les accabler dans leur sécurité. Nos Peres aimoient la gloire, & après avoir déclaré la Guerre, ils*

38 PARALLELE DES ROMAINS  
*assignoient même le lieu du combat.*

Cette conduite fut infiniment plus funeste aux François qu'aux Romains, ceux-ci devoient moins craindre l'évenement d'une bataille, leur discipline Militaire leur répondoit en quelque sorte du succès. Ce n'est, en effet, dit Vegece, ni la multitude des Soldats, ni même le courage qui donnent la Victoire, mais l'Art & l'exercice. C'est à cet exercice continu des Armes, & surtout aux Loix inviolables d'une bonne discipline que les Romains ont dû la conquête de l'Univers. C'est par-là, ajoûte-t-il, qu'ils dissipèrent les nombreuses Armées des Gaulois, vainquirent les Peuples d'Espagne dont le tempérament étoit plus propre à la Guerre, les Africains auxquels ils furent toujours inférieurs en ruses & en richesses, & les Grecs dont les lumieres & la prudence étoient bien supérieures aux leurs. C'est au contraire, pourroit-on dire en parlant des François, une discipline grossiere & relâchée qui trompa souvent leur courage, & leur arracha la Victoire des mains.

V I.  
Examen de  
la Discipline

La Discipline Militaire des Romains mérite donc une considéra-

tion toute particuliere ; elle est si sage, Militaire des Romains. je dis même, si Philosophique, qu'il suffiroit peut-être d'entrer dans quelque détail sur la méthode avec laquelle la République Romaine formoit ses Soldats, pour voir d'un coup d'œil tout ce que la politique peut imaginer de plus parfait en cette matiere.

Toute Discipline qui ne met pas le Soldat dans la nécessité de vaincre ou de mourir est imparfaite. Quelque pressant que fut l'intérêt qui portoit chaque Citoyen Romain à se sacrifier au bien public, la République ne s'en reposa point sur ces vûes générales qui, pour être remarquées, demandent quelques réflexions qu'un danger éminent peut faire oublier. Elle sembla ne pas faire attention aux principes de son Gouvernement qui rendoit propres à tous les Citoyens le bonheur & la gloire de l'Etat, il fut expressément ordonné au Soldat de vaincre ou de mourir, & il lui fut impossible d'é luder la force de cette Loi. Un lâche qui fuit & qui perd ses Armes ne craint que la mort, & c'est par la crainte d'une mort certaine qu'il faut l'attacher à son devoir, le contraindre à vendre chèrement sa



#### 40 PARALLELE DES ROMAINS

vie aux Ennemis, & l'accoutumer à ne trouver son salut que dans les efforts d'un grand courage. Mais comme il seroit insensé de vouloir tirer des sons justes & harmonieux d'un instrument qui n'est pas accordé, de même la République Romaine ne porta cette Loi qu'après en avoir, pour ainsi dire, rendu l'exécution facile à ses Citoyens.

Edu:ation  
des Romains.

Etant tous destinés aux Armes par leur naissance, leurs Peres les formoient dès le berceau aux qualités qui font le Soldat & sans lesquelles on ne pouvoit pas même parvenir aux Magistratures. La dureté de la vie domestique les préparoit aux fatigues de la Guerre; la frugalité & des travaux continuels leur formoient un tempérament sain & robuste; les délassemens & les plaisirs de la Paix étoient; comme ils l'ont été longtems parmi les François, des jeux Militaires. Tout le monde connoît les exercices du Champ de Mars; tout respiroit la Guerre à Rome pendant la Paix; on n'étoit Citoyen que pour être Soldat; on accoutumoit les jeunes gens à faire vingt ou vingt quatre milles en cinq heures, & si l'on mettoit

une différence entre la Paix & la Guerre, ce n'étoit que pour faire trouver le tems de celle-ci plus doux; aussi les Romains se formoient-ils pendant la Paix aux Exercices Militaires avec des Armes une fois plus pesantes que celles dont ils se servoient pendant la Guerre.

La République Romaine regardoit le repos & l'oïfiveté comme les plus redoutables Ennemis. La conduite des Consuls fut toujours uniforme, ils ne préparoient les Légions à la Victoire qu'en les rendant infatigables dans les travaux. Un exercice continuel fait les bons Soldats, le passage de la fatigue au repos les énerve. On voit avec plaisir dans les Historiens anciens quels travaux immenses on faisoit faire aux Armées Romaines, & qu'elles acquéroient des forces sous le poids qui sembloit devoir les accabler.

Les exercices (a) violens par lesquels les Romains se préparoient à la Guerre, ne sont pas moins nécessaires aujourd'hui qu'ils l'étoient autrefois. Depuis l'invention des Armes à feu on a moins besoin, il est vrai,

Nécessité de la même éducation chez les Modernes.

(a) Voyez Polybe L. 6. Chap. 4. 5. 6. & 7. Voyez Vegece L. 2. Chap. 23.

de force & d'agilité, mais les qualités qui les accompagnent toujours, & qui ne se trouvent qu'avec elles, sont également essentielles dans les Soldats. Les Modernes ont en quelque sorte laissé dégrader la nature, & comme nos Soldats les plus forts ne pourroient ni porter tout l'équipage d'un Soldat Romain, ni manier les Armes dont se servoient les Anciens François, il n'est point surprenant qu'ils succombent sous le poids des mêmes fatigues qu'exige toujours la Guerre.

Les talens qui concourent à former un grand Capitaine se trouvent si rarement rassemblés dans un Homme, & il faut d'ailleurs tant d'étude pour les perfectionner, qu'un Etat ne sçauroit trop s'appliquer à porter la Discipline Militaire à sa perfection. C'est en quelque sorte travailler à faire de grands Généraux, que de travailler à faire de bons Soldats. Combien de fois n'est-il pas arrivé en Europe qu'un Général auroit, comme Sylla, payé moins chèrement un moment (a) de distraction ou de négligence, exécuté les projets les plus glorieux, ou réparé avec gloire une faute, si trouvant dans les Armées

(a) Voyez Plutarque, Vie de Sylla.

autre chose que de la valeur , il avoit commandé ces Légions infatigables que les marches les plus longues & les plus précipitées ne décourageoient point , qui pouvoient se suffire à elles-mêmes , que les Rivieres n'arrêtoient pas ; & qui pendant l'abondance de la Paix s'étoient accoutumées à supporter la faim & la soif ?

Aujourd'hui que les Milices de l'Europe sont composées de la partie la moins noble des Citoyens , on auroit plus besoin que jamais de cet Art pour les élever aux sentimens qui étoient comme naturels aux Romains. Leur République qui craignoit qu'une extrême pauvreté n'empêchât le Soldat de s'intéresser au sort de la Patrie , dispensoit du service tous les Citoyens qui n'avoient pas quatre cens dragmes de bien. Quelque difficile qu'il paroisse aujourd'hui d'exercer & de préparer dès l'enfance des Soldats , dans un Etat où l'on est accoutumé par une longue habitude à les faire au hazard , on peut cependant rétablir les usages de la République Romaine ; les Gouvernemens libres n'ont aucun avantage dans leur Police , que la Politique ne

puisse retrouver dans la Monarchie , ou auquel du moins elle ne puisse suppléer par quelque équivalent.

Si le Soldat n'est pas intéressé au bien de l'Etat par sa fortune domestique , on peut dans une Nation , à qui la Nature d'ailleurs a donné les qualités propres à la Guerre , trouver de nouveaux rapports qui le lient à sa Patrie. C'est une erreur que de croire que le mariage amortisse le courage , on voit au contraire que les Armées de l'Antiquité étoient composées de Peres de Famille. *Vous ne défendez pas seulement , leur disoient les Généraux , votre liberté , vos Loix , & votre fortune , mais vos femmes & vos enfans à qui l'Ennemi prépare des chaînes , & que la Victoire seule vous peut conserver.* Pourquoi la politique n'employeroit-elle plus le même ressort ? La Nature & le cœur de l'Homme sont-ils changés ? ou ne sçait-on plus que la Patrie n'est plus ou moins chere que par le nombre inégal des liens par lesquels on lui est attaché ?

Outre que le mariage donneroit une nouvelle force à la Discipline , en rendant la Patrie plus chere au

ET DES FRANÇOIS , LIV. IV. 45  
Soldat , & empêcheroit par consé-  
quent , ou rendroit du moins plus ra-  
res ces désertions nombreuses qui  
ont quelquefois obligé les Princes à  
accorder des Amnisties qui les ren-  
dent encore plus fréquentes ; il se  
formerait dans les Armées mêmes de  
nouvelles générations , & sans qu'on  
fût obligé de faire languir l'Agricultu-  
re , qu'on doit regarder comme une  
partie sacrée dans la politique , & d'ef-  
frayer les Habitans de la Campagne  
par la levée des Milices. Les Armées  
se recruteroient elles-mêmes ; les fils  
des Soldats destinés par leur naissan-  
ce à la Guerre , recevraient une édu-  
cation Militaire comme les Romains.  
L'Etat qui y gagneroit des Ci-  
toyens & des Soldats dont la condi-  
tion seroit plus heureuse , y trouve-  
roit un double avantage , & pour fai-  
re réussir ce dessein (a) , il ne faudroit

(a) Il ne m'a pas été possible d'entrer sur  
cette matiere dans un plus grand détail : la  
nature de cet Ouvrage ne le permet pas. Je  
ferai voir ailleurs l'utilité de cet établisse-  
ment , non seulement par rapport à la partie  
militaire de l'Etat , mais encore à l'égard de  
toutes les autres , & peut-être que cet établis-  
sement ne seroit ni à la charge du Roi , ni à  
celle du Peuple.

que former en faveur de la Jeunesse Militaire, quelque établissement à peu près semblable à celui que la sagesse du feu Roi a fait pour les Soldats à qui la vieillesse ou les malheurs de la Guerre n'ont laissé qu'un courage inutile.

On verroit bientôt une Milice aussi invincible dans les fatigues de la Guerre que dans ses dangers. Que ne peuvent point l'habitude & l'éducation sur l'esprit de l'Homme ? Le Soldat auroit naturellement & sans effort cette obéissance & ce courage auxquels l'art le plus profond ne peut point accoutumer des Hommes recrutés dans les Villes, & que leur profession a souvent amollis (a). On les ménage par une fausse pitié pendant la Paix, l'on y est même forcé ; ils succombent ensuite sous les fatigues indispensables de la Guerre, & une Armée est ruinée sans avoir reçu d'échec.

(b) *Piscatores, Aucupes, Dulciarios, Linteones, omnesque qui aliquid tractasse videntur ad Gynecea pertinens, longè arbitror pellendos à Castris. Fabros ferrarios, Carpentarios, Macellarios, & Cervorum, Aprorumque Venatores convenit sociare militia.*  
Veg. L. 1. c. 7.

Les désertions quelquefois si dangereuses pour une Armée , devien- droient plus rares. Ce n'est jamais sans quelque regret & sans crainte qu'un Soldat passe chez l'Ennemi ; mais comme ce n'est souvent que par débauche ou par lassitude de son premier métier , qu'il prend le parti des Armes qui est beaucoup plus pénible , il se laisse bientôt aveugler par son désespoir sur une démarche périlleuse qui ne change point sa condition.

Ce n'étoit pas seulement l'amour de la Patrie , l'émulation & l'habitude qui rendoient au Soldat Romain son devoir facile & précieux ; comme si la République avoit assés approfondi le cœur de l'Homme pour connoître qu'un seul intérêt ne l'attache pas assés , & qu'il en est quelquefois nécessairement distrait par sa seule inconstance , elle se servoit de la Religion pour en faire un nouveau lien. Le serment que chaque Soldat prêtoit entre les mains de son Tribun , ajoûtoit à l'infamie de la lâcheté le sceau de l'impiété.

Tous les devoirs du Soldat étoient faciles , parce que toutes les fautes contre la Discipline étoient rigou-

Du serment  
Militaire des  
Romains.

Des récom-  
pensés & des  
châtimens du  
Soldat Ro-  
main.



#### 48 PARALLELE DES ROMAINS

reusement punies, & , si je puis m'exprimer ainsi, rendues encore plus difficiles par les récompenses & les honneurs qui excitoient le courage aux grandes choses.

Un Soldat n'auroit osé demander une récompense sans l'aveu de ses Camarades, ou il auroit deshonoré avec lui, dit Polybe, le Général qui l'eût accordé sans examen. Les récompenses n'étoient point arbitraires, elles en devenoient plus glorieuses. C'étoit la Loi qui les distribuoit, & l'on n'avoit ni à soupçonner l'indulgence des Généraux, ni à craindre leurs caprices. Chaque action Militaire propose des honneurs particuliers, le Soldat qui sauve dans le combat un Citoyen prêt à périr, obtient une autre Couronne que celui qui est monté le premier sur le mur d'une Ville assiégée, ou qui a le premier forcé le Camp des Ennemis. Les Lances, les Harnois, les Coupes, les Colliers sont autant de Prix différens pour différentes actions. Les Escarmouches, les Batailles, les Siéges ont aussi les leurs, & dans toutes les actions le courage du Soldat Romain est excité par un nouvel objet.

Ceux

Ceux qui avoient été honorés de quelque marque de valeur, affis-toient aux jeux & aux spectacles avec un habit particulier, & exposoient dans leurs Maisons les dépouilles qu'ils avoient remportées sur les Ennemis, ou les prix que les Consuls leur avoient donnés. Ces especes de Monumens nourrissoient une noble émulation entre tous les Citoyens, & les fils élevés au milieu des témoins de la Gloire de leurs Peres, apprenoient promptement leur devoir, & ce que la République attendoit d'eux.

Autant que les récompenses étoient glorieuses, autant les châtimens étoient-ils honteux. Un Soldat qui pour avoir manqué à une fonction Militaire, recevoit la bastonnade sans perdre la vie, étoit chassé de l'Armée, & n'osoit retourner à Rome où un ami, un parent même eût cru partager sa honte en lui ouvrant sa maison. Les Romains ignoroient cette méthode pernicieuse de réhabiliter un coupable en le faisant passer sous le Drapeau: l'espérance du pardon invite à négliger son devoir. Si toute une Cohorte est coupable, on la décime, & ceux

50 PARALLELE DES ROMAINS

que le sort épargne , campent hors des retranchemens , ne sont nourris que d'orge , & c'est à eux de se réhabiliter par quelque action éclatante qui leur rende leur qualité de Citoyen & de Soldat.

Attachement  
de la Répu-  
blique Ro-  
maine à sa  
Discipline.

On ne sçauroit trop s'arrêter sur cette matiere , que je regarde après Végece , comme la base sur laquelle a porté toute la haute fortune des Romains , & qui mérite toute l'attention des Peuples qui sont en état de faire de grandes Conquêtes. C'est en ne se départant jamais de ces maximes que la République Romaine assura ses triomphes. C'est au contraire par une lâche condescendance que tant de Peuples ont corrompu leur Discipline Militaire jusqu'au point qu'on ne peut en faire aucun parallele avec celle des Romains & des Spartiates. Les Modernes par une fausse prudence ont multiplié les abus en multipliant les graces & les pardons. Les plus grands Etats ont , pour ainsi dire , craint de manquer d'Hommes , & en rappelant sous leurs Drapeaux des Soldats que Rome auroit irrévocablement chassés de ses Armées , ils ont ruiné toutes les Loix

de leur Discipline. Après les pertes les plus considérables la République Romaine redoubla sa sévérité. Les Soldats que Pyrrhus avoit faits prisonniers, descendirent dans un ordre inférieur; les Chevaliers servirent dans l'Infanterie, les Légionnaires passèrent au rang des Vélites, & les uns & les autres n'eurent d'autre voye pour remonter à leur premier grade, que celle de tuer deux Ennemis & de s'emparer de leurs dépouilles.

La République plus épuisée encore après la journée de Cannes, exila en Sicile ceux qui avoit fui, & quoiqu'elle n'eût plus de Citoyens, & qu'elle se vît abandonnée de presque tous ses Alliés, elle ne voulut point traiter du rachapt des Prisonniers. Je sçai qu'on pourroit dire que les Romains n'ignoroient pas qu'Annibal avoit besoin d'argent, & que les huit mille Prisonniers qu'il avoit faits, pouvoient l'inquieter; mais le reste de leur conduite démontre que c'est par un autre sentiment qu'ils furent inflexibles. Rome dans les malheurs n'étoit pas capable de déroger aux Réglemens qu'elle avoit cru nécessaires pour les prévenir; au contraire

elle en sentoit davantage l'utilité. Elle ne voulut point confier son salut à des Soldats dont la réputation étoit équivoque , elle jugea avec raison qu'après cette première grace , ils pourroient espérer qu'une seconde lâcheté seroit une seconde fois pardonnée. Elle aimâ mieux armer ses Esclaves , & cet exemple de sévérité , le don de la liberté , & le décret qu'elle fit de vaincre ou de mourir , les éleverent subitement à un degré de courage plus haut que celui des Prisonniers d'Annibal.

Les Romains , dit Salluste , punirent plus souvent des excès de valeur que des lâchetés , & la République pendant longtems dût plutôt ses Victoires à cette sévérité qu'à l'intelligence de ses Consuls. Il ne falloit point craindre qu'elle étouffât les talens ; ils étoient trop puissamment excités par tout le reste. Si les Romains y perdirent quelques avantages particuliers , ils y gagnèrent un ordre constant , & plus précieux encore par les maux qu'il fait éviter , que par les biens qu'il produit. Qui ne connoît pas jusques à quels excès se porte la licence d'une Armée ? La ri-

gueur de Manlius qui punit de mort la Victoire de son propre fils, fut aussi utile à l'établissement de la Discipline Militaire, que la vertu farouche du premier Brutus l'avoit été à celui du Gouvernement Civil.

Qu'un Peuple aspire à étendre sa réputation & ses Conquêtes, ou qu'il veuille seulement conserver sa liberté, la Politique lui est encore moins nécessaire que la Discipline Militaire : cette vérité, prouvée par l'Histoire de presque tous les Peuples, paroîtra dans tout son jour dans la suite de cet Ouvrage. La Fortune a fait entrevoir dans ces derniers siècles la Monarchie universelle aux Princes de la Maison d'Autriche, & ils y seroient peut-être parvenus s'ils n'avoient pas voulu mettre leur principale confiance dans la Politique, qui peut aider, qui doit préparer & conduire les desseins, mais qui sera toujours impuissante lorsque des Armées ne la soutiendront pas dans ses opérations, ou quand elle ne consommera pas son Ouvrage par la force des Armes.

Toute la Politique des Romains fut de sçavoir profiter de la terreur que leurs Légions avoient répandue ;

VII.  
Avantage  
de la Discipline Militaire sur la politique.

de faire remarquer toutes leurs forces, & d'avoir des Armées supérieures à celles de leurs Ennemis. On peut résister à la prudence, parce qu'elle fait toujours quelque faute, mais il faut succomber sous la force. Les détails de la Politique étoient bien abrégés dans la République Romaine, elle trouva dans sa foiblesse des Ennemis sans union & plongés dans une ignorance profonde de leurs intérêts; & quand elle eut accru ses forces, ses Ambassadeurs négotierent dans presque toutes les Cours avec la fierté de Popilius, & sa supériorité dans les Armes lui rendit toutes les circonstances égales.

La Politique acquiert bien de la force par la Victoire, une Armée victorieuse répare toutes ses fautes, mais il est bien rare, & ce que l'on dit de la Monarchie Espagnole ne détruit point ce que j'avance, mais il est, dis-je, bien rare que la Politique puisse réparer par des Traités celles d'une Discipline relâchée, & les malheurs d'une bataille perduë. Si la valeur des Légions n'eût soutenu la réputation du Sénat Romain contre ses lenteurs, ses précipitations, & ses fauf-

ses démarches, la République auroit chancellé; bien loin de pouvoir montrer dans les revers cette constance qui décourageoit les Vainqueurs, elle eût senti que cette fermeté qui établit sa grandeur, étoit téméraire. Ses fautes dont elle auroit été accablée, l'auroient forcée à prendre une politique moins magnanime, & sa foiblesse dévoilée aux yeux de ses Ennemis, leur auroit rendu des forces qu'ils ne connoissoient pas, & auroit fait disparaître ces circonstances heureuses auxquelles les Romains dûrent la conquête du Monde.

Je ne m'engage point à donner le détail des fautes que les Romains firent dans leurs grandes entreprises, on en découvrira peut-être quelques-unes dans la suite de cet Ouvrage, & les autres n'ont point échappé à la pénétration des Historiens. Il suffit de remarquer qu'elles n'arrêterent point les progrès de la République Romaine, parce que *l'allure principale*, comme le remarque un illustre Auteur, *entraîne avec elle les accidens particuliers*. Les Romains soumirent l'Univers, & c'est le fond de cette conduite qui répara si heureusement

VIII.  
Examen de  
la conduite  
des Romains.



§6. PARALLELE DES ROMAINS

tant de fautes particulieres , & se-  
conda avec tant de succès la supério-  
rité qu'ils avoient par leurs Armes ,  
qui doit être l'objet de cet examen.

Causes de la  
modération  
des Romains  
prises dans  
les principes  
mêmes de  
leur Gouver-  
nement.

L'ambition extrême qu'ils eurent  
dès leur naissance , ne se seroit point  
accommodée de la modération qui  
fut une des principales causes de leurs  
avantages ; mais leur propre impuis-  
sance & la foiblesse de leur Gou-  
vernement , les priverent d'abord  
comme malgré eux de cette avidi-  
té qui rend plus difficiles les succès  
des Conquérens , & qui a presque  
toujours empêché qu'ils n'établissent  
solidement leur Empire sur leurs  
Conquêtes.

Les Peuples d'Italie furent vaincus  
sans perdre ni leurs Loix , ni leur  
Police ni la forme même de leur  
Gouvernement. Un Sénateur arrêta  
la République Romaine toute prête à  
embrasser le parti de la rigueur & à  
se perdre par trop d'ambition. *Est-  
ce aux Romains , dit-il , à se plaindre  
de rencontrer des Ennemis qui deffen-  
dent avec intrépidité la liberté de leur  
Patrie ? Pourquoi condamner en eux les  
sentimens vertueux dont vous vous glo-  
rifiez , & auxquels vous devez vos*

*Triumphes & la protection des Dieux? Punissez des lâches qui ne se deffendront point, Rome ne doit rien espérer de ces nouveaux Sujets que le salut de leur propre Patrie n'a point touchés. Mais proportionnez vos bontés au courage de vos Ennemis, cachez sous vos bienfaits le joug que vous leur imposez, faites-vous aimer pour regner. Nous devons forcer les vaincus à partager leur amour entre leur Patrie & la nôtre, que Rome devienne même la commune Patrie des vaincus & des vainqueurs par la confiance qu'une protection fidelle établira entre eux; & sans effaroucher l'orgueil de vos Voisins, vous acquerrez des Amis que votre clemence rendra vos Sujets, & leur reconnoissance vos Esclaves.*

Ce devoit être là en effet le premier principe de la politique des Romains, ils ne pouvoient prendre un autre parti après leurs premiers avantages, sans les rendre inutiles, & se perdre eux-mêmes. Il n'y avoit point de milieu, en renonçant à cette conduite, il falloit ou accabler les Vaincus, ou se les associer dans le Gouvernement. Cette dernière voye qui étoit incompatible avec les mœurs des

58 PARALLELE DES ROMAINS

Romains, parce qu'il auroit fallu que la Noblesse & le Peuple eussent pû se résoudre à se défaire de l'autorité, ou du moins à la partager avec des Etrangers, tandis qu'ils faisoient tant d'efforts pour se l'arracher mutuellement; cette voye, dis-je, auroit perdu leur République en étendant sa domination. Ce que j'ai dit sur la nature du Gouvernement libre qui ne peut subsister que dans un petit Etat, doit faire comprendre que l'Italie eût été malheureuse en ne faisant qu'un même Corps, & que la Police, les mœurs, les préjugés, & le Gouvernement auxquels les Romains durent la Conquête de l'Univers, auroient été infailliblement anéantis par le mélange des Etrangers.

Utilité de  
cette modé-  
ration.

Rome en accablant les vaincus, s'en seroit fait des Ennemis toujours prêts à se révolter, & dont la foiblesse au moins ne l'auroit pas aidée à soumettre de nouveaux Ennemis, que son ambition auroit peut-être rendu invincibles. Mais quand on supposeroit même qu'elle seroit enfin parvenue à régner tyranniquement sur l'Italie après en avoir subjugué successivement tous les Peuples, les

Conquêtes y auroient été bornées ; & certainement les forces seules n'auroient pas été capables de résister aux grandes puissances qui lui firent alors la Guerre.

En se livrant à la conduite que son Gouvernement lui rendit nécessaire, il s'établit entre elle & ses Alliés une certaine confiance qui fait la force la plus considérable des États. L'ambition des Romains n'effraya point leurs Ennemis, & ils marcherent à la Conquête de l'Italie par un chemin si contraire à celui que tous les autres Peuples avoient tenu, que les vaincus ne virent pas, pour ainsi dire, le joug dont ils étoient accablés. A voir agir les Romains on auroit dit que leur ambition n'étoit que de vaincre, sans profiter utilement de la Victoire pour affermir leur domination. Il arriva par le mouvement que cette conduite imprima aux Villes d'Italie, que tous les Peuples se vainquirent mutuellement sous les Drapeaux de Rome. Elle fit toujours la Guerre en son nom, & tous les autres Peuples qui n'étoient que ses auxiliaires, ne triomphoient que pour lui donner de nouveaux Sujets

60 PARALLELE DES ROMAINS  
& se rendre eux-mêmes plus dépendans.

Comment les Romains conserverent une apparence de modération en étendant leurs Conquêtes hors de l'Italie.

La République n'eût pas plutôt porté ses Armes hors de l'Italie que ses succès pensèrent ruiner la Politique à laquelle elle les devoit. Ses forces lui parurent plus considérables qu'elles ne l'étoient en effet, & il paroîtroit surprenant que les Romains, en qui l'on ne remarque que trop de ces qualités dangereuses qui concourent à former le génie avide & violent des Conquérans, ne se fussent pas livrés à toute leur ambition.

L'écueil étoit dangereux, & l'obéissance à laquelle la République Romaine avoit accoutumé ses premiers Voisins, lui cachoit sa propre foiblesse, ou du moins avec le secours de ses passions, lui persuadoit qu'elle étoit désormais assez puissante pour renoncer à une conduite qu'elle avoit regardé comme le principe de son Empire sur l'Italie, mais qu'après ses succès elle ne croyoit plus également nécessaire.

Ce ne fut ni la prudence, ni l'habitude, ou l'allure de plusieurs siècles, si je puis m'exprimer ainsi, qui sauva les Romains du danger qui les

ET DES FRANÇOIS, LIV. IV. 61  
menaçoit. Les tributs considérables  
qu'ils avoient tirés des Carthaginois,  
le Théâtre des grandes Guerres qui  
leur étoit ouvert, tout cela avoit fait  
disparoître leur modération. La pre-  
miere Guerre de Carthage causa une  
révolution dans tous les esprits. On  
diroit qu'il se fit dans le cœur des Ro-  
mains un combat de toutes les pas-  
sions d'où l'ambition sortit victorieu-  
se, dès qu'un objet plus considérable  
l'eût rendu plus agissante : la Sardai-  
gne fut l'écueil de leur Vertu. L'on  
peut voir dans Polybe comment ce  
Peuple jusques alors si Religieux,  
s'empara de cette Isle contre la Foi  
des Traités, tandis que la Républi-  
que de Carthage déjà épuisée par la  
premiere Guerre Punique, étoit en-  
core troublée par la révolte de ses Ar-  
mées. Les Romains alloient renon-  
cer à leur conduite, & ce ne fut que  
la Politique seule des Généraux de  
leurs Armées, qui les confirma dans  
leurs premieres maximes.

Ces Magistrats ne songerent point  
d'abord à vouloir ruiner les Peuples,  
parce que leur propre intérêt s'y op-  
posoit ; ils sçavoient qu'un Etat ne

se détruit pas (a) aisément. La nécessité le dédommage sur le bord du précipice des pertes qu'il a faites , & par une compensation utile il acquiert en prudence & en courage plus de forces qu'il n'en a perduës. La prospérité ne les énerve plus ; le danger présent unit intimement tous les Citoyens , & ouvre un champ libre à l'industrie ; enfin le désespoir renferme , si je l'ose dire , tout ce que les vertus ont de plus sublime.

D'un autre côté ils craignoient que le Peuple ne se lassât de prolonger le tems de leur Magistrature , & qu'il ne se trouvât des-lors des Pompées qui vinssent recueillir le fruit de leurs premiers succès , & leur enlever les honneurs du triomphe avec la gloire d'avoir terminé la Guerre. Ces réflexions étoient justes , & devoient nécessairement se présenter aux Officiers de la République Romaine. Elles

(a) *Sciat Regum majestatem difficilius ab summo fastigio ad medium detrahi, quam à mediis ad ima precipitari.* Ce sont les paroles que Tite-Live , L. 37. met dans la bouche de Scipion l'Africain. Si ce grand Homme tint un pareil discours aux Ambassadeurs d'Antiochus , il sçavoit sans doute lui-même que ce n'étoit qu'un Sophisme.

ET DES FRANÇOIS, LIV. IV. 63  
arrêterent le premier Scipion, & Tite-Live nous apprend que ce grand Homme disoit souvent lui-même, que les Carthaginois n'avoient dû le salut de leur Ville, qu'aux efforts que les Consuls T. Claudius & Cn. Cornelius avoient faits pour lui enlever le Commandement de la Guerre.

Flamininus dans la suite ne voulut point par la même raison se rendre aux desirs de la Grece, il laissa subsister la Macédoine, & Rome continua à étendre ses Conquêtes sur toutes les parties du Monde, de la même maniere qu'elle avoit fait jusques alors sur les Villes d'Italie. Elle prodigua ses bienfaits à ses Alliés pour les assujettir à leur tour, elle ne s'empara d'aucune Province, elle laissa leurs Loix & leurs usages aux vaincus, elle ne les porta point à un desespoir extrême, elle arma toujours les Peuples les uns contre les autres, & elle profita seule de la Victoire. Ses Traités d'Alliance & de Paix, furent encore un véritable joug, & l'on auroit dit cependant qu'elle ne songeoit point à établir sa domination.

Cette fausse modération dans la-



#### 64 PARALLELE DES ROMAINS.

quelle les Généraux Romains entretenrent la République à l'égard de ses Alliés & de ses Ennemis, quand ses Armées passerent les mers, fut ce qui facilita le plus ses progrès. Dans l'impuissance où elle étoit de tirer de la Victoire tout l'avantage qu'y peuvent trouver d'autres Etats, une ambition excessive auroit empêché les Romains de préparer les Peuples à recevoir leur joug. Elle auroit retiré les Nations de cette stupidité qui fut la principale cause de leur ruine, & la République Romaine qui ne connoissoit point les ressorts de la Politique moderne, auroit échoüé. Ses Ennemis au contraire qui lui voyoient abandonner ses Conquêtes, ne perdirent point toute espérance de se rétablir, & par-là même étoient moins dangereux. La Fortune de Massinissa & d'Eumenes cacha l'ambition des Romains, elle rendit leur amitié plus précieuse, & leur fit des Alliés d'autant plus fideles, que les Peuples qui ne soupçonnoient point que ces grandes Fortunes seroient à leur tour renversées, étoient effrayés d'un autre côté par le sort misérable où les vaincus étoient réduits.

Cette conduite modérée de la République à l'égard des vaincus, rejettant sur ses Alliés la haine que ses Ennemis devoient avoir pour elle; en enrichissant les Etats les uns aux dépens des autres, en protégeant les foibles pour humilier les Grands, elle fit naître entre eux des haines & des jalousies irréconciliables. Ces passions fermerent les yeux à tous les Peuples sur leurs propres intérêts; il étoit comme impossible que des Nations qui n'avoient encore aucune liaison entre elles, fortissent de leur aveuglement, & qu'au lieu de se réunir avec stupidité sous les enseignes des Romains, pour s'effrayer mutuellement, elles formassent une ligue qui auroit ruiné leurs Maîtres.

Si la République Romaine en étendant le progrès de ses Armes, fut obligée de porter aux vaincus de plus rudes coups qu'aux Peuples d'Italie, soit parce qu'elle avoit affaire à des Puissances trop redoutables, soit parce que ses entreprises exigeoient de plus grandes dépenses, & que la Guerre devoit lui fournir les frais nécessaires de la Guerre; si, dis-je, la

République Romaine fut obligée d'agir avec plus de sévérité, comme elle ne faisoit pas cependant tout le mal qu'elle pouvoit faire, cette conduite assuroit sa grandeur. Tandis que la modération lui attachoit la plûpart des Peuples, sa dureté laissoit ses Ennemis dans une pauvreté accablante qui confirmoit leur servitude.

Carthage après la bataille de Zama conserve ses Loix & ses Magistrats, mais on lui enleve la plus grande partie de ses terres. Elle ne peut plus faire la Guerre, elle n'a plus d'Alliés, elle donne des Otages aux Romains, & leur livre tous ses Vaisseaux. Philippe vaincu ne fut plus, pour ainsi dire, qu'un simple Citoyen de Macédoine, & Antiochus repoussé au-delà du Mont Taurus; n'eut qu'une Fortune à peu près égale à celle de Philippe. Les vaincus, en un mot, étoient réduits à une telle foiblesse, qu'ils ne pouvoient plus penser à se relever, sans voir déjà comme présent l'orage qui devoit achever de les ruiner. Cependant la République Romaine balançoit si bien leurs intérêts & leurs passions, par l'apparence de liberté dont elle les laissoit jouir en les rui-

nant , qu'ils étoient retenus dans le devoir. Son joug n'étoit pas affés pesant pour qu'ils fussent pressés de le secoïer aux dépens de ce reste de fortune que les forces de l'Univers entier menaçoient.

Après que la politique des Romains eut fait embrasser à tous les Peuples cette conduite ruineuse , dont je parlerai avec plus de détail , quand je ferai un parallele de la situation présente du Monde avec celle du Monde ancien qu'ils subjuguèrent , il n'étoit plus besoin de toute cette vigilance avec laquelle ils veilloient à leurs intérêts. Sans ambition même , Rome se seroit vûë contrainte à gouverner enfin par ses Officiers , les Provinces où elle ne regnoit encore que par la terreur & par ses bienfaits , & elle n'avoit qu'à s'abandonner à la conduite même de ses Alliés & de ses Ennemis pour s'agrandir. Leurs passions la servoient aussi utilement que l'auroit pû faire sa Politique. Les divisions intestines que la crainte & l'intérêt produisoient dans toutes les Nations , étoient un joug qui les asservissoit. Les Peuples libres étoient accablés par les intrigues & la lâcheté

68 PARALLELE DES ROMAINS

de leurs mauvais Citoyens qui sacrifioient tout à l'amitié de la République Romaine , & qui devoient , à moins que d'avoir une vertu qui n'a presque jamais été connue parmi les Hommes , lui vendre leur Patrie pour établir leur fortune particulière.

Les Rois n'étoient pas plus en sûreté dans leurs Etats , le Sénat Romain à qui trop de prospérité avoit fait croire que tout devoit concourir à étendre sa domination , ne respectoit plus le droit des Gens , & se déclaroit le protecteur de toutes les Provinces qui vouloient se soustraire à l'autorité de leur Prince. Il apprenoit aux Peuples à ne plus respecter des Princes dont la République Romaine dégradoit la Majesté , en les jugeant pour leurs fautes particulières.

IX  
Les Conquêtes des Romains ne for-  
tifieront pas  
leur République.

Au milieu de cette haute élévation où les Romains maîtres de tous les Soldats & de tout l'or du Monde , ne régnoient encore que par la crainte des châtimens & par l'espérance des récompenses , leur République ne jouïssoit que d'un Empire bien orageux. Ses Historiens encore moins

éclairés sur la vraie situation que ses Ennemis mêmes, n'ont jamais fait attention que Rome ne devenoit pas, pour ainsi dire, plus forte en étendant ses Conquêtes, & qu'au travers de l'éclat & de la pompe qui l'environnoit, on put entrevoir sa première foiblesse, jusques à ce qu'elle établit ses Officiers dans les Provinces.

Quelque intelligence qu'on remarque dans la conduite des Romains, ils ne saisirent jamais cependant le véritable point de vûe de leurs intérêts. Les Conquêtes les fortifioient moins qu'ils ne pensoient, parce que leur Gouvernement, je l'ai déjà dit plusieurs fois, ne leur permettoit pas d'incorporer les Nations vaincues à la victorieuse.

Je sçai que quoique les Peuples d'Italie eussent conservé une liberté trompeuse sous le nom d'Alliés, ils étoient réellement sujets de la République Romaine. L'on a dit que les Colonies qu'elle distribuoit dans toute l'Italie, étoient aussi propres à retenir les Peuples dans leur devoir, que les divisions mêmes que faisoit naître dans leurs Villes la fausse liber-

ré dont elles jouïssent sous la protection des Romains , & que c'est surtout à la politique habile , qui sous prétexte de rendre les Républiques plus libres , ne souffroit point qu'il y eût d'association entre elles , que Rome devoit un Empire plus solide.

Il est vrai que son attention scrupuleuse à venger ses Alliés , les accoutuma à n'être qu'auxiliaires dans leurs propres querelles. Ils laisserent même usurper d'autant plus aisément aux Romains la supériorité que cette conduite leur donnoit sur eux , que leurs passions les plus violentes , telles que la haine & la vengeance , étoient satisfaites , & que leurs Maîtres , sous le nom d'Amis , avoient , selon la remarque de Polybe , une conduite si adroite , que dans les occasions mêmes où ils ne pensoient qu'à leurs intérêts , on croyoit leur devoir quelque reconnoissance. Malgré tout cela , ne s'apperçoit-on pas que la puissance des Romains étoit mal affermie , qu'ils ne méditerent pas assés sur leur situation , & combien ils étoient éloignés de cette sagesse avec laquelle d'autres Etats ont sçû profiter de leurs victoires ?

Aujourd'hui dès qu'un Prince a conquis une Province, il en lie le sort au sien, il lui laisse ses privilèges & ses Loix ; & tandis que le Peuple gagné par des bienfaits s'accoutume à une nouvelle domination, les Milices qui le gardent, lui font d'autant mieux sentir le prix des graces qu'ils reçoit, qu'en même temps qu'elles le deffendent des insultes étrangères, elles lui font connoître l'impossibilité où il est de trahir son devoir. Ce Peuple ne fait bientôt qu'un même corps avec ses Vainqueurs, les uns & les autres n'ont qu'un même intérêt, & l'Etat est réellement enrichi d'un plus grand nombre de Citoyens & de leur Fortune.

S'il avoit été possible aux Romains d'incorporer ainsi les Peuples d'Italie à leur République pour n'avoir avec eux qu'une même cause à deffendre, jamais Annibal n'auroit osé former le projet de porter ses Armes dans le sein de l'Italie. Mais ce grand Homme compta sur la haine que quelques Peuples avoient toujours conservée pour les Romains, il comprit que l'habitude d'obéir pourroit céder à l'espérance de recouvrer



sa liberté, & sa politique se flattoit avec raison, de pouvoir faire trouver aux Voisins de la République Romaine, leur avantage particulier à trahir la fidélité qu'ils lui avoient promise. Annibal enfin qui connoissoit toute la différence qu'il y a entre la fermeté d'un Peuple qui combat pour le salut de sa Patrie, de ses Temples, de ses Sépultures, de ses Maisons, & de sa Famille, & le courage d'un Allié qui ne doit point sacrifier des choses aussi sacrées à l'ambition d'une Ville qui le domine; Annibal, dis-je, comprit qu'il ne falloit que s'approcher de Rome pour lui faire connoître sa foiblesse, & lui ôter les forces avec lesquelles elle menaçoit l'Univers.

Quelque chancellante que fût encore la Monarchie Françoisse pendant le regne des premiers Valois, il étoit plus difficile de l'accabler, que de détruire la République Romaine dans le point le plus haut de sa prospérité. Si les François au lieu d'obéir à un Prince, avoient composé dans Paris une République qui eût dominé sur le reste de la France de la même manière que Rome regnoit sur l'Italie,

la

la prise de Paris auroit ruiné leur Empire. Il ne falloit que brûler Rome, en vendre ou en disperfer les Citoyens, & la République Romaine étoit détruite. Paris est pris, la Monarchie subsiste toûjours. Charles VII. quoique proscrit & fugitif, est Roi; la Bicoque la plus ignorée devient la Capitale dès qu'il s'y trouve, sa personne est comme le centre de réunion; les Anglois auront cent combats à livrer, & la France pourra laisser leur Fortune.

Après la bataille de Zama & l'abaissement de Philippe, Annibal se roidit lui seul contre la fortune de ses Ennemis, & tandis que tout l'Univers en étoit accablé, leur puissance ne fut qu'un vain épouventail pour sa politique. Il publia que Rome ne regnoit que par une espece de prestige (a) qui cachoit sa foiblesse à tous les Peuples, & que ceux-ci n'étoient vaincus que parce qu'ils n'osoient pas connoître leurs forces. Il demanda des Vaisseaux & des Soldats à An-

(a) Voyez ci-après Livre VI. Art. 2. où je fais voir quel danger auroit couru la République Romaine si Antiochus eût suivi les conseils d'Annibal.

74 PARALLELE DES ROMAINS  
tiochus, & il forma cet axiome en politique, qu'on ne triompheroit jamais véritablement de la République Romaine que dans Rome même : aussi la révolte des Alliés & Spartacus la firent-ils trembler, en l'attaquant directement & de plus près que ses autres Ennemis.

Quelques Romains en effet, sentirent bientôt sur quels fragiles fondemens la grandeur de leur République étoit appuyée. Le Consul Sulpicius comprit que toutes les forces réelles de Rome étoient renfermées dans une seule Ville ; il voyoit avec chagrin que le Peuple se livroit trop au plaisir de voir Carthage humiliée, & il vouloit qu'on se hâtât de transporter des Légions dans la Macédoine, & qu'on n'attendît pas que Philippe descendît en Italie. *Nos Voisins, disoit-il, ne nous sont attachés (a) qu'autant qu'ils ne trouveront point d'Ennemis chez qui ils puissent passer. Si Annibal ne fit pas périr Rome sous ses Armes, il lui porta du moins un coup mortel, lorsqu'il apprit*

(a) *Nunquam isti populi, nisi cum decerit ad quem desciscant à nobis, non deficient. T. L. L. 31.*

ET DES FRANÇOIS , LIV. IV. 75  
aux Peuples d'Italie qu'ils avoient des  
intérêts différens de ceux de la Répu-  
blique Romaine. Qu'on se rappelle  
combien l'ambition de ces Peuples  
contribua à sa ruine , & l'on verra  
qu'Annibal fut le premier Auteur de  
la chute des Romains , en rompant  
le lien qui les unissoit à leurs Voisins ,  
& qu'ils négligerent de resserrer après  
le succès de la seconde Guerre de Car-  
thage.

On a loué extrêmement la politi-  
que des Romains qui sçut si bien met-  
tre à profit les passions des Hommes ,  
& en imposer à tout l'Univers ; mais  
malgré ses succès , cette politique si  
sage perd beaucoup de son mérite ,  
quand on fait attention qu'elle est  
l'ouvrage de la Fortune , & qu'elle  
réussit moins par sa propre force ,  
que parce que tous les Peuples étoient  
désunis , & qu'il n'y eut jamais qu'un  
Annibal , tantôt trahi par l'avarice de  
sa Patrie , & tantôt trompé par la lâ-  
cheté d'Antiochus , qui pénétrât la  
vraie situation des Romains.

Ils ne sentirent point que l'impos-  
sibilité où ils étoient d'incorporer les  
vaincus à leur République, en étoit un



Comment  
les Romains  
auroient pu  
se comporter

en cette occasion.

vice énorme , & qu'il falloit y remédier. Avant la seconde Guerre Punique les Romains n'avoient pas pris toutes les mesures que la politique exigeoit d'eux pour s'assurer de la fidélité des Peuples d'Italie dans un danger aussi pressant que celui dont Annibal les menaça. Leurs Colonies mêmes ne leur furent pas fidelles. Les Citoyens Romains qui étoient transportés dans une nouvelle Ville , y perdoient peu à peu le souvenir de leur Métropole , & regardoient enfin après un certain tems l'habitation où ils étoient nés comme leur véritable Patrie. Cela devoit être ainsi : c'étoit dans cette nouvelle Ville qu'étoient leur Famille , leurs Dieux , leurs Amis , leur Fortune , & tout ce qui est capable de remuer & d'attacher le cœur humain. Et c'est à cet inconvénient cependant que Rome n'avoit point paré.

Dans l'éclat qu'elle jettoit après l'humiliation de Carthage , il n'auroit pas été nécessaire d'altérer les principes de son Gouvernement , & de donner aux Peuples d'Italie le titre de Citoyens Romains avec tous les droits attachés à cette qualité , pour

resserrer le lien qu'Annibal avoit relâché. On eût étouffé leur ambition en la prévenant; & dans le moment que la crainte les ramenoit à leur devoir, il étoit aisé de les aveugler une seconde fois sur leurs intérêts.

Il auroit alors suffi d'imaginer en leur faveur quelque titre fastueux; c'est souvent avec les biens les moins réels qu'on enchaîne le plus fortement les Hommes. Il n'auroit fallu qu'établir une différence bien marquée entre eux & les Peuples Etrangers; les appeller les premiers amis du Peuple Romain, les vainqueurs des Nations; & donner non pas aux particuliers, mais à chaque Ville même le titre de Citoyen Romain. Chaque République auroit entretenu un certain nombre de ses principaux Citoyens à Rome pour y jouir de ses privilèges & la représenter, sans qu'elle eût remarqué qu'ils n'y auroient réellement été que comme autant d'ôtages de la fidélité de leur Patrie.

La Politique présentoit encore mille autres voyes, qu'on peut imaginer sans peine, & qui auroient attaché les Peuples à la République, sans qu'ils cessassent de lui être soumis.

78 PARALLELE DES ROMAINS

L'Italie , pour ainsi dire , peuplée de Romains , n'auroit point alors songé à partager (a) l'autorité avec ses Maîtres. Le soin de conserver la supériorité que Rome lui eût accordée sur les Provinces , ne lui auroit donné avec elle qu'un même intérêt. Les Romains auroient acquis par-là des forces réelles , & Rome qui auroit été dans l'Italie ce que la personne d'un Prince est dans un Etat Monarchique , n'auroit pas eû à craindre les projets d'un second Annibal , & se seroit peut-être soutenuë contre l'ambition des Généraux de ses Armées.

X.  
De la politique des Peuples modernes.

Je ne parlerai point de la Politique de nos Rois pendant les deux premières races. Leurs Conquêtes ne furent gueres que l'Ouvrage de la valeur des François. Rien , il est vrai , ne fut plus sage que la conduite de Clovis , & Charlemagne au milieu de la barbarie se comporta avec une

(a) Les Peuples d'Italie firent la Guerre pour avoir le titre de Citoyens Romains , ils appellerent à leur secours Mithridate. Enfin l'on a vû dans la première Partie combien l'ambition de ces Peuples contribua à la ruine de la République.

prudence digne des siècles les plus éclairés, mais la sagesse de ces deux Princes ne fut qu'un rayon passager, qui disparut avec eux. Les mœurs étoient encore trop grossières pour ne pas étouffer des talens ordinaires. L'Empire qui avoit été le modèle des Barbares, leur avoit donné l'exemple de la plus mauvaise politique, & leur Gouvernement vicieux, leurs préjugés, leur ignorance, & leur avidité les éloignoient également de la sagesse des premiers Romains, & de la politique encore plus sçavante qui a depuis régné en Europe.

Après que les Armes victorieuses des François eurent appaisé l'inquiétude des Barbares, & que la vaste Monarchie de Charlemagne se fût divisée en un grand nombre d'Etats différens; les Sociétés se trouverent dans un équilibre qu'il étoit d'autant plus difficile de rompre, qu'elles étoient toutes corrompues par les mêmes vices, & n'avoient aucun avantage les unes sur les autres. L'Europe sans industrie étoit épuisée par des fondations pieuses, & par les Guerres continuelles que faisoit naître sa mauvaise Police, & qu'elle ne pouvoit poursuivre avec



vigueur. Les Etats étoient déjà unis par la même religion ; les Alliances que les Princes faisoient entre eux par le mariage, les rapprocherent de plus près, & les Croisades qui, comme je l'ai déjà dit, ne leur donnerent qu'un même dessein, acheverent d'établir un commerce plus étroit. Bientôt tous les Princes de la Chrétienté commencèrent à lier leurs intérêts, & à faire des Liges. L'Europe sortit de cette grossiereté où les Romains surprirent leurs Ennemis ; l'amitié se vendit, s'acheta, & enfin, pour ne point prévenir ce que je dirai ailleurs en comparant la situation (a) du monde ancien avec celle de l'Europe moderne, il me suffit de dire qu'il fallut recourir à une autre politique.

L'ambition, dans ces circonstances ignorées des Romains, dut s'ouvrir une autre voye pour aller à ses fins. Tous les Peuples faisoient les mêmes progrès dans les mêmes connoissances, & les Arts qui en naissant se répandoient avec promptitude chez toutes les Nations, les entrete-

(a) Voyez le commencement du Livre VI.

ET DES FRANÇOIS , LIV. IV. 81  
noient dans leur égalité. Ce fut alors  
une science que de sçavoir céder à  
propos. On eut recours aux négocia-  
tions ; il fallut à force d'art sça-  
voir faire naître ces circonstances  
heureuses que la modération des  
Romains sçut seulement entretenir ;  
enfin la foiblesse de chaque Peuple  
fit paroître une autre espece de poli-  
tique plus profonde & plus subtile  
que celle des Romains , & dont l'a-  
dresse suppléoit à la force qui avoit  
fait leurs succès.

La République Romaine auroit eû Elle est igno-  
rée des pre-  
miers Ro-  
mains. besoin de cette politique dans ses  
commencemens , mais ses Citoyens  
aussi farouches que les premiers Bar-  
bares , l'employèrent aussi peu qu'eux.  
Quand Tarquin souleva contre eux  
les Peuples d'Italie , Brutus n'étendit  
point sa Politique au-delà des murs  
de Rome. On ne vit point que les  
Romains fissent des Traités d'allian-  
ce , qu'ils substituassent des Ennemis  
Etrangers à Porfenna , ou qu'ils l'arrê-  
tassent chez lui : ce Peuple furieux  
crut que sa colere & son courage lui  
suffisoient.

Les Romains avoient le génie si  
peu propre aux négociations , que

bientôt après quand ils furent préfés dans leur Ville par les Armes de Coriolan , ils demeurent oisifs & attendent avec une constance qu'on appelleroit aujourd'hui une férocité stupide , que les Dieux , qu'ils fatiguoient par des processions , fassent des miracles en leur faveur. Cette confiance aveugle que la fortune favorisa , ne fut propre qu'à enfler leur courage ; ils apprirent à ne jamais désespérer , & leur fermeté leur tint lieu pendant longtems de toute sorte de politique.

La conduite de la Noblesse & du Peuple durant le cours de leurs dissensions , n'avoit aucune adresse ; les Consuls & les Tribuns ne connoissoient aucun tempérament. On se menaçoit , on se roidissoit , & les querelles finissoient toujours par le triomphe du parti qui avoit été le plus fort en commençant à attaquer. Rien ne découvre peut-être mieux combien les Romains sçavoient peu faire agir les ressorts de cette politique dont je parle , que les éloges dont le Sénat honora la pénétration d'un jeune Patricien , qui lui conseilla d'abandonner sa hauteur pour tâcher de

mettre dans ses intérêts quelque Tribun qui s'opposât lui-même aux Loix que ses Collegues proposeroient.

Quand les Gaulois s'emparèrent de Rome après la fameuse bataille d'Alia, on ne sçait ce qui doit le plus étonner, la constance de ces graves Sénateurs qui se dévoient inutilement à la mort; la fermeté de ces Citoyens qui malgré la terreur qui dispersa la République, ne désespèrent point de son salut; ou cette grossièreté qui ne permet pas aux Romains de tenter l'intérêt & les passions des Villes qui leur avoient servi de retraite (a), & de les engager à prendre la défense de leur Patrie.

Les Romains furent jusqu'alors trop heureux, & dans la suite ils devinrent trop redoutables, pour que la fortune les forçât de recourir à un art qu'ils avoient ignoré. Leur ru-

(a) Les critiques les plus éclairés ne doutent pas que les Exploits que Tite-Live rapporte de Camille, ne soient un Roman bâti sur une fausse Tradition, à laquelle l'orgueil des Romains avoit donné du crédit. Il est encore plus certain que la diversion que les Venetes firent sur les terres des Gaulois, ne fut pas l'Ouvrage de la Politique des Romains.

#### 34 PARALLELE DES ROMAINS

desse trompa la politique de Cynéas ; ce Grec adroit alloit entamer quelque négociation avec eux ; mais un mot d'Appius détruisit son Ouvrage , & rappella les Romains à leur premier génie.

Dans cette espece de stupidité générale où tous les Peuples étoient entretenus par les traitemens honteux que la République Romaine faisoit aux Rois Captifs & par les honneurs qu'elle accordoit à ses Alliés , elle ne craignoit enfin qu'elle manqueroit d'Ennemis. Elle domina paisiblement sans que sa situation exigeât de profondes méditations, ou que même elle pût faire des fautes dangereuses. Ses frontieres , comme celles de la Monarchie Françoisse , n'étoient point continuellement menacées d'un incendie général. Il ne lui restoit plus rien de difficile à exécuter , & les Romains dont tous les Peuples se hâtoient d'acheter l'alliance , n'avoient qu'à profiter de l'aveuglement & de la crainte où le monde étoit plongé. Ils pouvoient agir sans adresse & sans pallier leur conduite , parce qu'ils étoient assez puissans & assez ambitieux pour faire des injustices sans crainte & sans remords.

Ils ne connurent point le pénible emploi de faire naître des conjonctures heureuses, & de concilier par une sage prévoyance leurs intérêts présens avec ceux que le tems pourroit leur offrir dans la suite. S'il leur étoit utile d'accorder des graces, ils les prodiguoient pour se rendre la circonstance présente plus favorable; mais sitôt qu'elle étoit passée, ils retiroient leurs bienfaits & détruisoient leur ouvrage. C'est ainsi que la Fortune de la Numidie & du Royaume de Pergame ne fut que passagere. Il ne faut pas s'imaginer que les Romains affectassent dans ces rencontres quelque pudeur, ils se contentoient de donner une explication forcée à quelque terme équivoque d'un Traité: tout le monde connoît leur perfidie à l'égard des Carthaginois, des Rhodiens, des Etoliens, & de Jugurtha.

Les Romains qui s'étoient persuadés que les destinées leur avoient accordé l'Empire du Monde, regarderent comme juste tout ce qui les conduisoit à cette grandeur. Ils crurent que leur volonté devoit être la regle du Monde. Il n'y eut plus de Loi certaine dans les

Etats ; le Prince qu'il étoit le plus utile à la République d'élever , fut pour elle le Prince légitime ; elle divisa les Empires , & décida même des fortunes des particuliers. Quelquefois elle n'accordoit ni ne refusoit son (a) amitié à un Peuple ; ses Traités étoient toujours un piège ; jamais elle ne ratifioit les conditions auxquelles la nécessité avoit fait souscrire ses Généraux : l'on peut se rappeler sa conduite après le malheur des fourches Caudines , & comment elle arma contre Jugurtha & contre les Numantins ces mêmes Légions qu'ils avoient laissé sortir du péril sur la foi d'un Traité.

Qu'on lise dans Tite-Live la harangue qu'il met dans la bouche de Manlius à son retour de son expédition contre les Gallo-Grecs. Furius & Emilius vouloient lui faire refuser le triomphe sous prétexte que la Guerre qu'il

(a) *Neque dari neque negari pacem placuit*, dit Tite-Live, en parlant des Etoliens, *Senatus & Populus Romanus beneficii & injuriamemor esse solet : caterum Bocho, quoniam poenitet delicti, gratiam facit ; foedus & amicitia dabuntur, cum promeruerit.* Sal. de Bel. Jug.

ET DES FRANÇOIS, LIV. IV. 37  
 avoit faite étoit injuste, mais Manlius les confondit aisément. *Les Gaulois*, (a) disoit-il, *n'ont-ils pas autrefois pillé le Temple de Delphes sans que les Romains les aient punis de leur impiété?* Ce trait seul peint le caractère des Romains. S'ils manquoient d'un sujet présent pour faire la Guerre à un Peuple, ils remontoient jusques aux tems antérieurs à la fondation même de Rome. Ils n'eurent point de honte, s'il en faut croire Justin, d'alléguer comme une raison bien sérieuse de ce qu'ils prenoient la défense des Acarnaniens contre les Etoliens, que les Ancêtres des premiers étoient les seuls qui n'eussent point envoyé de secours aux Grecs pendant le siège de Troye.

La Politique depuis si nécessaire dans l'Europe, ne fut autrefois connue que des seules Républiques de la Grece. Elles étoient à peu près les unes à l'égard des autres dans la même situation où nous voyons aujourd'hui les Etats de la

Cette Politique a été connue des Grecs.

(a) *Delphos quondam commune humani generis oraculum, umbilicum orbis terrarum, Galli spoliaverunt: nec ideo Populus Romanus his bellum indixit aut intulit. T. L. L. 38.*



Chrétieneté. Elles connoissoient les mêmes Arts, avoient les mêmes principes dans la Guerre, un Gouvernement à peu près semblable, & un égal intérêt d'entretenir un équilibre qui empêchât que l'une ne parvint à dominer les autres. Spartes & Athenes se disputent l'Empire, & la Grece attentive se partage entre elles; tantôt elle panche d'un côté, & tantôt de l'autre; la Guerre n'a point de succès certains, & l'on ajoute aux Armes le secours des négociations.

C'est dans cette foiblesse que se forma & se perfectionna peu à peu ce grand Art digne de toute l'attention des Hommes, & que leur méchanceté a rendu indispensable. On apprit à ébranler à la fois toutes les passions; on affecta des lenteurs adroites; on fit naître des difficultés étudiées; on publia secrètement ce qu'on feignoit publiquement de tenir caché. L'adresse avec laquelle il fallut rapprocher dans un même point des intérêts souvent contraires, rendit cette science très-épineuse. La connoissance la plus exacte de ses intérêts & de ceux de l'Etat avec lequel on traitoit, ne fut pas suf-

fiante. Il arrive souvent que les Princes, les Ministres, ou les Magistrats d'une République ne voyent les objets qu'au travers de certains préjugés qui en changeant la nature, ou qu'ils ont des vûës particulières qui combattent le bien public ; il faut pénétrer leur caractère, & combiner, si je puis parler ainsi, leurs passions avec leurs intérêts, pour mesurer sa conduite sur ce double ressort de toutes les actions des Hommes.

Dans l'exercice de la négociation quelle flexibilité ne faut-il pas avoir pour modérer ses passions, ou pour feindre celles qu'on n'a pas ! quel art pour entretenir une certaine confiance, sans laquelle on ne peut rien faire, & que semble cependant exclure le nom seul de négociateur ! il faut sçavoir préparer ses demandes, & conduire ses desseins à leur maturité, en échauffant ou en refroidissant les esprits par les craintes, les espérances, & les jalousies. Quelle pénétration à développer & saisir la vérité à travers des discours étudiés ! quelle justesse à remarquer & à sentir la force précise de ces expressions naïves

de l'ame dont l'homme n'est presque jamais le maître, que la politique doit domter, mais qui échappent si aisément à la nature ! quelle adresse à l'éteindre pour tromper son ennemi ! quelle patience enfin & quel courage ne sont point à la fois nécessaires pour rendre les autres qualités d'un négociateur plus utiles !

Philippe le plus grand artisan d'intrigues dont parle l'Histoire ancienne, parvint avec le secours de cette politique à tirer la Macédoine de son obscurité, & sa gloire, aux yeux des bons Juges, est supérieure à celle de son fils. Alexandre entra dans l'Asie en Conquérant, & avec cette impétuosité qui le caractérise, défit Darius par la consternation. Philippe que la mort prévint dans le même dessein, auroit fait en Asie comme dans la Grece un commerce de la Guerre ; il auroit marchandé avec les Satrapes leurs Gouvernemens, & il auroit dépouillé Darius de son Empire sans l'avoir peut-être vaincu autrement que par des Contrats & des Traités.

Elle a été  
praticquée par  
les Romains  
dans le tems

Cette politique disparut de la Grece, ou du moins lui devint inutile, quand les Romains l'accablerent du

poinds de leurs Armes ; mais elle prit naissance chez ceux-ci , lorsque leur Gouvernement ébranlé fut incapable de réprimer l'ambition des Citoyens.

de la déca-  
dence de leur  
Gouverne-  
ment.

Les Gracques en donnerent les premières leçons , mais Marius n'en sçut pas profiter , & il alluma le feu des Guerres Civiles en Soldat & non pas en politique. Farouche , & par conséquent sans adresse , il décria grossièrement la Noblesse pour flater le Peuple ; il abandonna publiquement ses Amis , sans avoir sçu les forcer adroitement à mériter leur disgrâce. Agité par trop de passions , & par des passions trop vives , son ambition excessive se montroit avec orgueil , & ne lui permit pas d'agir avec assez de sagesse pour réussir. Il eut les vices que les politiques se permettent quelquefois ; il fut jaloux de la gloire d'autrui , ingrat , perfide & cruel ; mais comme ces vices naissoient du fond de son cœur , au lieu de partir seulement de l'esprit suivant les occasions & le besoin des circonstances , ils furent la cause de sa perte.

Sylla d'un génie tout opposé , ne fut ambitieux que pour satisfaire la ven-

geance la plus excessive. Le commerce des plaisirs, ne l'amollit point. Les caprices des légions, & les intrigues de Rome ne lui firent rien perdre de sa fierté, elles perfectionnerent seulement cette souple nature qui le rendoit si propre à passer sans effort d'un caractère, ou plutôt d'un personnage à l'autre. Il montra quelque modération dans les excès même les plus monstrueux, & maître, pour ainsi dire, de lui-même quand il étoit emporté par ses passions, il fut à la fois le Courtisan & le Tiran des Romains.

Pompée plus adroit encore suppléa par la politique aux talens qu'il n'avoit pas, & il lui dû sa puissance & sa réputation. Cet Homme si illustre dans l'Histoire de la République Romaine, surprit l'admiration de ses Concitoyens; quelques actions qui dans sa jeunesse annonçoient de grandes qualités, une physionomie noble où l'on prétendoit démêler quelques traits d'Alexandre, un esprit vif, insinuant, éloquent, & surtout l'imbécillité du Peuple dont la haine ou l'amour est toujours extrême dans les tems difficiles, voilà ce qui rendit

Pompée l'idole des Romains. Les Ecrivains qui nous ont appris son Histoire, se sont laissé tromper par les acclamations publiques, & ils ont plutôt jugé de leur Héros par le nombre & l'appareil de ses triomphes, que par les actions qui les lui ont mérités.

Pompée préféroit l'éclat qui suit la gloire à la gloire même, & il avoit plus d'orgueil que d'ambition. C'étoit, puisqu'il faut le dire, un homme d'un génie souple, mais peu étendu dans ses vûes, & foible dans ses Conseils. Quoique présomptueux, il connoissoit ses forces par instinct, & n'alloit point au-delà; il avoit l'art de cacher sa petitesse sous un faste orgueilleux capable d'en imposer à la multitude qu'il flatoit, qu'il remuoit, & qu'il occupoit sans cesse dans le Sénat, dans la Place publique, & dans le champ de Mars.

Pompée fut aussi mauvais Citoyen qu'il le pouvoit être, mais non pas aussi mauvais que le pouvoit permettre la situation malheureuse de la République. On lui scût gré, après toutes les violences qu'on avoit éprouvées de la part des autres Généraux,

de ce qu'il licentia ses Soldats en entrant en Italie, & ne vint point à Rome pour y dominer par la force. Parce qu'il ne fut ni un Sylla ni un Marius, quoique ses intentions ne fussent pas plus légitimes, on l'érigea en Pere de la Patrie, & en Protecteur de la liberté.

La faveur du Peuple pour lui devint bientôt une vraie passion. On crut qu'il avoit ruiné Sertorius. Après la Guerre des Pirates, la reconnoissance des Romains confondit l'importance du service avec la capacité de Pompée, & ils jugerent de la grandeur de la Guerre par l'étendue de la puissance qu'ils lui avoient accordée. Tigranes étoit vaincu, Mithridate étoit sans ressources, & Pompée déroba à Lucullus la gloire qu'il alloit acquérir. Il prolonge la Guerre par des fautes; il oublie Mithridate pour s'arrêter chez de petits Rois qui implorent sa protection; il ne sçait pas profiter de la Victoire, & il ne termine enfin cette Guerre que quand son Ennemi trahi par sa Famille, se donne la mort par désespoir.

Il faut pour connoître Pompée, l'examiner dans cette haute réputa-

tion qu'il avoit volée ; qu'on me pardonne ce terme , en se présentant toujours à propos pour consommer les entreprises de la République , & recueillir le fruit des succès que d'autres avoient préparés. Un homme médiocre peut s'élever à une haute fortune , mais elle le démasque. Pompée se vit lui-même avec les mêmes yeux que le Peuple le voyoit , & il s'enyvra des éloges qu'il en recevoit. Sans tenir de route certaine , il n'eût qu'un but vague de parvenir à la Dictature perpétuelle , dont sa lente ambition fut satisfaite. Bientôt il est content de remüer sans agir , & il jouit enfin avec une espece de stupidité de sa puissance qui lui échappe des mains sans qu'il s'en apperçoive. Il cherche un appui , & il devient le jouet de César. Il s'imagina que la Terre enfantera des Légions , quand il daignera la frapper avec le pied , & la veille même que son ennemi doit le chasser de Rome & de l'Italie , il se croit encore le premier Citoyen de la République. Il ne daignoit pas craindre César ; quand je voudrai , disoit-il au Sénat qui étoit assés sage pour être consterné , je le rendrai plus petit que je ne l'ai fait grand.



Je ne parlerai point de la Guerre Civile, tout le monde en sçait le détail, & peut-être ne me suis-je déjà que trop éloigné de mon sujet. Ne trouvant pas alors un Ennemi plus qu'à demi vaincu, Pompée parut véritablement tel qu'il étoit, & il sacrifia son salut aux discours frivoles d'une multitude dont il avoit toujours été esclave, & qui songeoit plus à profiter de la Victoire qu'à vaincre.

César plia l'ame la plus grande à tout ce qu'exigeoit de lui son ambition. Qui ne reconnoîtroit dans les intrigues qu'il noïa avec Pompée & Crassus, afin qu'ils l'élevassent eux-mêmes au-dessus de leur fortune, les négociations depuis si fréquentes entre les Souverains ? Octave fut encore plus habile, & je ne doute point que les détails de sa conduite avec Cicéron, Antoine, & Lépidus, ne fussent aussi utiles à l'instruction d'un négociateur, que l'étude des Guerres de César pour former un grand Capitaine.

C'est le défaut d'un titre pour dominer parmi des Citoyens égaux, & la nécessité où ils étoient de travailler sourdement à leur fortune, qui

qui firent paroître à Rome pour la première fois cette sorte de politique. Sans vouloir marquer les bornes fixes que lui donne la Morale , il me suffit de remarquer que quand ces grands Hommes n'auroient point passé celles que l'honneur lui assigne entre deux Princes indépendans , elle ne seroit pas devenue moins criminelle entre leurs mains. Leur fortune particulière qui étoit le principe de leur politique , & la ruine des Loix de leur Patrie qui en étoit l'objet , lui communiquoient , pour ainsi dire , tout leur venin.

Les circonstances où les François se trouverent depuis l'avenement de Hugues Capet au Trône , ne demandoient pas dans leurs Princes une prudence moins adroite que celle des Capitaines Romains dont je viens de parler. La foiblesse de la Monarchie Françoisse , les vices de son Gouvernement , la puissance & l'habileté de ses Ennemis ne lui permettoient pas de se conduire avec la hauteur de la République Romaine. Nous devons cet éloge aux Anglois , que par les Victoires qu'ils remportèrent sur nos troupes mal disciplinées & toujours

98 PARALLELE DES ROMAINS  
téméraires, ils nous apprirent à es-  
sayer de réparer par la politique où  
nous les surpassames (a), les pertes  
que la Guerre nous avoit causées.

Après ces réflexions générales sur  
la politique moderne, je devrois peut-  
être donner une idée de celle des  
François, & en parcourant les diffé-  
rens regnes de nos Rois depuis Phi-  
lippe-Auguste jusques à Charles VII.  
faire remarquer une conduite, qui  
quoique parlemée de plusieurs fautes  
grossieres, renferme d'importantes  
instructions. Cette sagesse disparut  
pour faire place à la seule impé-  
tuosité de la Nation. Les François  
ne furent pas plutôt heureux,  
qu'ils crurent qu'il ne leur seroit

(a) . . . . ont les Anglois un mot com-  
mun, dit Comines, qu'autrefois m'ont dit,  
traitant avec eux, c'est qu'aux batailles,  
qu'ils ont eüs avec les François toujours ou le  
plus souvent, ils ont eu le gain. Mais en tous  
Traités qu'ils ont eu à conduire avec eux, ils  
ont eu perte & dommage. L. 3. c. 8. C'est sans  
doute à ce témoignage de Comines, que fait  
allusion M. le Chevalier Temple, quand  
après avoir loué dans ses Mémoires la sça-  
vante politique de Louis XIV. il dit qu'elle  
fit voir à l'Angleterre & aux Pays Etrangers  
que la France avoit encore beaucoup d'ascen-  
dant sur la Cour d'Angleterre.

plus glorieux d'être prudents. Lassés enfin de voir échoïer leur courage contre la politique des Italiens & des Espagnols, ils reparurent plus sages qu'ils ne l'avoient jamais été. Mais outre que cette matiere est liée plus naturellement aux grandes Guerres de la Nation dont je parlerai dans la suite, elle paroîtra dans un meilleur jour après que j'aurai fait connoître la politique des Ennemis des Romains.

Je croirois cependant manquer au plan que je me suis proposé en écrivant cet Ouvrage, si avant que d'entamer ce sujet, & de parler même des progrès que les Romains & les François ont faits dans la science Militaire, je ne m'arrêtois à faire connoître plus particulièrement les Gaulois. La République Romaine les a toujours distingués de ses autres Ennemis, & un François a encore plus de raisons de ne les pas confondre avec les Peuples qui occuperent les Romains jusques à la premiere Guerre de Carthage.

Quand quelques Critiques habiles ne penseroient pas que les François tirent leur origine des Gaules mêmes,

XI.  
Des Guerres  
que les Gau-  
lois firent  
aux Romains;

& les Sarrasins aux François.

& descendent ou de ces Gaulois qui chercherent un asyle dans la Germanie contre la tyrannie du Gouvernement de l'Empire, ou de ces braves aventuriers qui longtems auparavant furent l'effroi des Peuples qu'ils forcerent à leur donner une Patrie; il est du moins certain que la Nation Françoisise, telle qu'elle est aujourd'hui, est en partie composée des Gaulois qui se confondant avec les Vainqueurs, ne firent plus avec eux qu'une même Nation. Les François peuvent revendiquer la gloire des anciens Gaulois, & puisque je les compare aux Romains, je ne dois pas oublier qu'ils combattirent souvent les uns contre les autres.

Rome, pour ainsi dire, étoit encore en son berceau, quand deux Armées de Gaulois, sous la conduite de Belloveze & de Sigoveze, porterent, comme tout le monde le sçait, leur fortune & leurs espérances hors de leur Patrie. Elles traverserent le Rhin & les Alpes. La Victoire rendit les Gaulois puissans; les uns pénétrèrent jusques dans la Grece, la Macédoine, & l'Asie; les autres établirent leur domination dans l'Insubrie

ET DES FRANÇOIS , LIV. IV. 101  
qui prit leur nom , & cette Gaule que  
les Romains appellerent Cisalpine ,  
devint le boulevard de l'Occident ,  
& leur inspira touûjours plus de ter-  
reur que tous leurs autres Ennemis.  
La République Romaine avoit déjà  
fait passer sous le joug l'Afrique , la  
Macédoine , la Grece , & porté ses  
Armes dans l'Asie , où elle trouva une  
colonie de Gaulois qui faisoient toute  
la confiance d'Antiochus , & qui ven-  
dirent cherement la liberté de l'O-  
rient , que les Gaules étoient toujours  
libres.

Le courage des Peuples qui habi-  
toient les Alpes , fatigua l'ambition  
de leurs Vainqueurs , & quelques-uns  
conserverent leur liberté. Les braves  
& politiques Allobroges étoient in-  
domtables. Les Gaules dont les divi-  
sions rendoient la valeur moins re-  
doutable , eurent la consolation de  
n'être vaincuës que par le plus grand  
Capitaine qu'aît produit la Républi-  
que Romaine ; & il fut doux pour  
les Gaulois que celui qui leur ôta leur  
liberté , les en vengeât en détruisant  
celle des Romains mêmes.

Cesar combattit en Capitaine &  
en Politique contre des Ennemis qui

n'étoient pas même Soldats , si l'on compare leur Discipline avec celle des Romains. Il trouva cependant des dangers dignes de lui pendant dix années d'une Guerre continuelle. Les Gaulois perdirent bien de leur vertu en perdant leur liberté. L'Empire de la République Romaine étoit affermi sur le reste de l'Univers , parce qu'on n'y avoit pas eû assez de courage pour oser le secouer : il fut aussi solidement établi sur les Gaules , parce que les Romains y porterent leurs vices. Le courage des Gaulois fut amolli , ou ne produisit plus que de ces vains éclats , qui ne servirent qu'à confirmer leur esclavage par les pertes qu'ils leur causerent.

Ce fut l'an 365. de Rome que les Gaulois vainquirent les Romains à la bataille d'Allia , ravagerent leurs Terres , brûlerent leur Ville , & réduisirent un Peuple qui devoit vaincre l'Univers à deffendre & à racheter son Capitole. Ce que nous lisons dans Tite-Live , & ce que Plutarque son Copiste rapporte de cet événement mémorable dans la vie de Camille , prouve assés , pour le dire en passant , combien les fables s'accrédi-

ET DES FRANÇOIS , LIV. IV. 103  
tent aisément quand elles flattent un  
Peuple orgueilleux. La grandeur Ro-  
maine ne put souffrir de devoir son  
salut à l'or du Capitole & à l'heureuse  
diversion des Venetes. L'on imagina  
les exploits brillans de Camille ,  
pour réparer la honte d'une Guerre  
où le Citoyen avoit fait voir autant  
de lâcheté à Rome que le Soldat en  
avoit montré sur les bords de l'Allia.

Il n'y a point d'événement dans  
notre Histoire , qu'on puisse , je  
crois , comparer avec plus de justice  
à la première Guerre que les Gau-  
lois porterent à Rome , que l'irrup-  
tion que les Sarrafins firent en Fran-  
ce. Du moins m'offre-t-elle l'occa-  
sion de parler d'une des choses les  
plus surprenantes qui soient arrivées  
dans le monde depuis la chute de  
l'Empire ; je veux dire les progrès  
rapides & prodigieux des Sectateurs  
de Mahomet.

Quoique les François fussent éta-  
blis dans les Gaules depuis moins de  
tems que Rome n'en comptoit depuis  
sa fondation jusques à la journée  
d'Allia , leur Empire cependant n'é-  
toit pas exposé aux mêmes dangers  
que la République Romaine. La



France pouvoit arrêter par le nombre de ses Places un Ennemi victorieux , & la multitude de ses Soldats suffisoit pour réparer des Armées battues même à plusieurs reprises.

Les nouveaux Sectateurs de Mahomet n'avoient pas moins de courage que les Gaulois , & ils étoient endurcis au travail & à la fatigue , comme tous les Peuples qui naissent dans des Contrées montagneuses & difficiles. Ils se précipitoient avec d'autant plus de confiance au milieu des plus grands dangers , que leur Législateur les avoit rendu cruels , & qu'ils étoient persuadés qu'une fatalité aveugle régloit leur sort , sans que la prudence pût rien changer à des événemens résolus de toute éternité.

La promptitude avec laquelle ils subjuguèrent les plus vastes Provinces , est une espece de prodige dans l'Histoire. Ils avoient inondé l'Asie & l'Afrique , & ce torrent accru commençoit à se répandre avec la même violence dans l'Europe. Le zele fanatique que leur inspiroit leur Religion , & plus encore le désordre dans lequel ils surprirent les Peuples qui s'étoient emparés des Provinces de

ET DES FRANÇOIS, LIV. IV. 105  
l'Empire, & qui n'avoient point pris  
une assiette assurée sur leurs Conquêtes,  
furent sans doute les principales  
causes de leurs progrès.

Le mépris n'est souvent qu'une suite  
de la haine; celui que nous avons  
pour les Turcs est mal fondé, & l'on  
s'en convaincra en jettant les yeux sur  
les Mémoires d'un des plus grands  
Capitaines du siècle passé. Si une Dis-  
cipline sage & vigilante rend aujour-  
d'hui les Mahométans si redoutables,  
& contrebalance avec tant de succès,  
les mœurs lâches & efféminées de l'A-  
sie, & les vices d'un Gouvernement  
qui annonce leur ruine, que ne dû-  
ce pas être dans les beaux jours du  
Mahométisme, quand le fanatisme  
qui les échauffoit, ne laissoit à ce Gou-  
vernement despotique que ce qu'il  
peut avoir d'utile?

Mahomet qui avoit établi sa Reli-  
gion par les Armes, ordonna à ses  
Sectateurs de l'étendre par la même  
voye. Il promit des récompenses  
éternelles à ceux qui perdroient la  
vie dans les combats, & il menaça  
de l'Enfer ceux qui resteroient oisifs  
dans leurs Maisons; à moins que par  
un tribut, que la gloire ou l'amour

de la Nation ne leur eût peut-être pas arraché, ils ne contribuassent aux frais de la Guerre. Ce Législateur qui connoissoit tous les ressorts du cœur humain, se servit de la Religion dont le joug n'est jamais trop pesant, pour rendre plus léger celui de son Gouvernement politique. Il unit en effet les deux Puissances, & ne distingua point les Loix Divines des Loix Civiles. Il fonda un Empire guerrier en proscrivant le commerce & l'industrie. Toutes ses institutions tenoient à faire un Peuple de Soldats. Il deffendit l'usage du vin & de quelques alimens particuliers, & il permit la Poligamie, afin que ses Sectateurs conservassent plus longtems leurs premières mœurs que le luxe & la volupté auroient pû altérer, & qu'au milieu de plusieurs femmes, leur cœur fût plus libre, ou du moins plus à couvert de ces passions fortes & dangereuses que le sexe a souvent fait naître.

Les Mahométans dans leur naissance détestoient avec fureur toutes les autres Religions; & leur Prophete leur avoit si souvent recommandé d'exterminer les Infideles par le fer,

Qu'il faut attribuer à ces préceptes la brutalité farouche avec laquelle ils firent la Guerre. Une cruauté inouïe suivoit toujours leurs victoires , ou plutôt leurs incendies. Un Peuple attaqué commençoit toujours par trembler à la vûe des ravages qu'il prévoyoit , & il étoit à demi vaincu par la crainte.

Cette conduite répandit dans les Provinces qu'ils menaçoient , la même consternation où la fierté des Romains jettoit leurs Ennemis. L'appareil avec lequel la République Romaine commençoit la Guerre ; ses propositions ambitieuses ; son opiniâtreté à poursuivre une affaire sans jamais se relâcher quel que fût d'abord le sort de ses Armes ; les honneurs du Triomphe qu'elle accordoit à ses Capitaines , & qui étoient le dernier affront pour les Vaincus qu'elle faisoit même quelquefois périr après avoir joui du spectacle de leurs malheurs ; tout cela lui soumit autant de Peuples que les Mahometans en vainquirent par leur cruauté. La conduite que tintent ceux-ci , affermit en effet leur domination sur les Provinces subjuguées , mais peut-être influe-t-elle

108 PARALLELE DES ROMAINS  
encore aujourd'hui sur l'Empire de  
leurs Successeurs.

Après avoir tout détruit pour con-  
server, ils ne trouverent point les  
mêmes ressources que les Peuples du  
Nord pour affermir leur Empire &  
réparer les maux de leurs Victoires.  
Leur Religion ennemie des Arts, du  
commerce & de toute cette industrie  
qui fait fleurir un Etat, laissa regner  
les Vainqueurs dans des Provinces dé-  
vastées, & sur les débris des puissan-  
ces qu'ils avoient ruinées. Cette foi-  
blesse & cette stupidité où tous les  
Voyageurs nous représentent aujour-  
d'hui les Etats Mahometans, les arrê-  
terent enfin dans leurs progrès; tan-  
dis que d'un autre côté l'Europe dont  
les Peuples se polioient, réparoit ses  
pertes, & leur opposa enfin une bar-  
riere plus redoutable.

Les Sarrazins ne sentoient pas en-  
core le contrecoup des maux qu'ils fai-  
soient aux Vaincus. Ils avoient enle-  
vé l'Afrique aux Vandales, & dé-  
truit dans l'Espagne l'Empire des Vi-  
sigots. Du haut des Pyrénées, ils se  
répandirent dans la France, animés  
par un plus grand intérêt que les Gau-  
lois qui entrèrent dans Rome. Ils traî-

noient à leur suite une multitude de femmes & d'enfans qu'ils devoient établir dans leur Conquête , & qui rendant leur retraite plus difficile , devoient leur donner un courage invincible. Charles Martel dissipa cette Armée , ou plutôt ce Peuple nombreux , & sauva avec la France toute la Chrétieneté.

Que Camille aît chassé ou non les Gaulois de Rome ; qu'il soit vrai ou faux qu'il ait lavé la honte des Romains par une Victoire complete , & remportée dans les lieux mêmes où ils avoient été défaits ; aucun Citoyen de la République n'étoit alors du moins plus digne de la Dictature & plus capable de ces exploits. Ainsi que Charles Martel , Camille étoit le plus grand homme de sa Nation. Charles avoit les qualités d'un homme ambitieux qui se fraye un chemin au Trône , Camille avoit les vertus solides , mais moins brillantes , d'un Citoyen qui vit dans une République où une extrême pauvreté n'a pas encore laissé pénétrer le vice.

Charles Martel faisoit la Guerre avec cette science & cette profondeur de génie qu'on a depuis encore plus

admirées dans Charlemagne. Tous ses projets se sentoient de la grandeur de la Monarchie Françoisé. Le Théâtre des grandes Guerres n'étoit pas encore ouvert aux Romains. La foiblesse de Rome arrêtoit Camille & les autres Généraux, & le salut du Capitole auquel il falloit toujours penser, rendoit leur courage plus circonspéct.

Les Sarrasins éprouverent encore les Armes des François au-delà des Pyrenées sous le regne de Charlemagne. Ils infesterent depuis les Mers & les côtes de Provence, mais la Monarchie rétrecie ensuite dans d'étroites bornes, s'en vit séparée par des Ennemis qui ne furent pas moins dangereux. Les Croisades les rapprocherent encore les uns des autres. L'émulation que ces Guerres firent naître entre les différens Peuples de la Chrétieneté, produisit des faits d'Armes qui peuvent passer pour des prodiges, & qui sont au-dessus de tout ce que l'Histoire nous rapporte du courage de quelques Romains.

Rome eût toujours les Gaulois à ses portes. Son incendie & le rachat du Capitole avoient fait une impres-

ET DES FRANÇOIS, LIV. IV. 117  
sion si profonde dans l'esprit des Romains, que pendant longtems ils ne leur firent la Guerre que par des Dictateurs. La République Romaine, dit Tite-Live (a), eut plus de peine à les domter qu'à subjuguier le reste de l'Univers : aussi fit-elle des Décrets infiniment glorieux pour eux. Il étoit ordonné que les Pontifes, les Prêtres, les Vétérans, & généralement tous les Citoyens, qui par leur âge étoient dispensés de servir, seroient obligés de prendre les Armes quand on seroit menacé des Gaulois. La terreur que ces Barbares inspirerent aux Romains, avoit tellement passé de génération en génération sans s'affoiblir, que Saluste ne craint point de dire que la République combattoit avec eux (b) pour son salut & non pas pour la gloire.

On ne peut réfléchir sur cette crainte, sans qu'il ne naisse quelque soupçon défavantageux sur la valeur des Romains, ou du moins sans être forcé d'avouer que les Gaulois en avoient

(a) *Plures propè de Gallis Triumphis, quam de toto Orbe terrarum acti sunt.* L. 38.

(b) *Cum Gallis pro salute non pro gloria certare.* Bel. Jug.



112 PARALLELE DES ROMAINS  
davantage. Ceux-ci alloient toujours  
nuds au combat ; ils combattirent en-  
core de la sorte à Cannes sous les or-  
dres d'Annibal. Leurs épées étoient  
d'un acier si mauvais, qu'il falloit les  
redresser à chaque coup qu'elles por-  
toient. Il est bien surprenant que mal-  
gré tant de désavantages aussi consi-  
dérables (a), ils ayent pû résister si  
longtems à des Soldats qui étoient ,  
comme en sureté sous leur casque ,  
leur cuirasse , & leur bouclier , & aus-  
sels la bonté de leurs Armes offen-  
sives devoit donner une nouvelle  
confiance.

XII.  
Progrès des  
Romains  
dans la Scien-  
ce Militaire.

La fortune sembla en quelque sorte  
ménager la foiblesse de la Republique  
Romaine , les Peuples d'Italie ne fi-  
rent qu'exercer sa valeur & lui don-  
ner un génie Militaire. Depuis leur  
défaite jusqu'à la bataille de Zama ,  
ce ne fut qu'une suite de dangers tou-  
jours plus considérables. La discipline  
Militaire fut d'abord portée à sa per-  
fection , c'est-à-dire, que le Soldat fut

(a) *Non de pugna , sed de fuga Logitant ,  
qui in acie nudi exponuntur ad vulnera . . .  
necessè est enim , ut dimicandi acriorem su-  
mat audaciam , qui munito capite , vel pecto-  
re non timet vulnus. Veg. l. 1. c. 20.*

ET DES FRANÇOIS, LIV. IV. 113  
courageux , sobre , laborieux , &  
obéissant ; mais il n'y avoit encore  
aucun Art dans les Généraux. Les  
Samnites instruisirent leur courage ,  
la crainte de retrouver des Fourches  
Caudines donna plus de circonspec-  
tion aux Consuls , cette confiance que  
la prospérité avoit fait naître , & qui  
s'étoit opposée aux progrès de la  
Science Militaire , se dissipa , & des  
vûës plus étenduës lui succéderent.

La résistance des Samnites mit les  
Romains en état de repousser un  
Prince qui avoit fait ses premières  
armes sous les Successeurs d'Alexan-  
dre. Pyrrhus ne trouva rien de bar-  
bare dans leur manière de faire la  
guerre. Il devoit ruiner la Républi-  
que Romaine , il lui apprit seule-  
ment à vaincre les Carthaginois , &  
Annibal forma aux Romains des Sci-  
pions , des Marcellus qui laisserent  
après eux cette longue suite de Grands  
Capitaines qui acheverent la conquê-  
te du Monde.

Les Romains s'enrichirent tou-  
jours de ce qu'ils trouverent d'utile  
chez leurs ennemis ; leurs succès , leurs  
défaites , ils mettoient tout à profit ,  
& chaque Peuple sembla leur don-

ner une leçon. Quelque naturelle que paroisse d'abord cette conduite, elle suppose cependant dans l'esprit d'un Peuple une force & un discernement qu'on ne peut trop louer. Combien de Nations n'ont dû leur ruine qu'à un attachement ridicule (a) pour leurs coutumes ? C'est le propre du peuple de se défier de toute nouveauté, parce qu'il ne remonte jamais jusques aux premières raisons des choses ; & les Grands par une lâche politique, aiment mieux s'exposer à tous les dangers qu'ils voyent sur le chemin que l'habitude a consacré, que de s'en écarter sans être sûrs du succès, & de s'exposer aux reproches d'une populace qui ne juge jamais que par l'événement.

Après une conduite si sage, il est bien difficile de se persuader que la République Romaine ait fait des

(a) Les Gaulois ne succomberent que parce qu'ils ne voulurent jamais profiter des leçons que leur donnoient les Romains. L'on a vû dans la première Partie de cet Ouvrage que les Romains eux-mêmes ne durent leur ruine qu'à leur opiniâtreté à vouloir conserver leur liberté. Toute l'Histoire n'est qu'une preuve de ce ridicule préjugé des hommes.

ET DES FRANÇOIS, LIV. IV. 115  
progrès si lents dans la Science Militaire, car jamais aucun autre Peuple n'eut une Police plus propre à placer & à faire paroître les talens dans leur jour. Les Romains furent toujours en guerre; d'abord les Patriciens ne pouvoient se rendre recommandables que par la voye des armes, & dans la suite la Loi qui permit aux Plébéyens d'aspirer au Consulat, donna une juste émulation aux deux Ordres de la Republique.

Les Romains passoient successivement dans tous les Grades de la Milice, ce qui leur donnoit le tems de faire une étude particuliere de toutes ses Parties. Ils montoient tour à tour au Commandement, & il est presque inconcevable que parmi le grand nombre de Consuls qui furent continuellement à la tête des Armées jusqu'à la premiere Guerre de Carthage, il se soit trouvé si peu de ces hommes de génie, dont les heureuses découvertes éclairassent leurs Successeurs, & les missent en état de porter l'Art Militaire à sa perfection.

Ce fut peu de tems avant que la République Romaine fit pour la pre-

Parallele  
de l'Ordon-  
nance des Ro-

mains & de  
celle des  
Grecs.

## 116 PARALLELE DES ROMAINS

miere fois la guerre en Sicile , que ses Armées connurent l'ordre de bataille dont nous nous servons aujourd'hui , & auquel elle dut dans la suite , selon la remarque de Polybe , une partie de ses succès. Les Romains , comme tout le monde le sçait , se rangeoient par corps séparés sur trois lignes. Les Princes qui formoient la seconde , étoient placés vis-à-vis les intervalles , que laissoient les bataillons des Hastaires qui formoient le premier rang , & les Corps des Triaires sur une troisième ligne , répondoient aux intervalles des Princes : cette troisième ligne qui formoit la réserve de l'Armée , étoit composée des plus braves Soldats.

Toute la science des Romains paroît dans cet ordre. Outre qu'il est plus propre que tout autre à éviter l'effort des Eléphants , & qu'il offre un moindre front aux Armées à la légère , dont les Armes de jet pouvoient faire un ravage beaucoup plus grand sur la Phalange des Grecs , il falloit pour ainsi dire vaincre trois fois les Romains dans la même action. Si les Hastaires étoient enfoncés , les

Princes s'avançoient, les soutenoient, & donnoient le tems à ceux qui s'étoient échappés par les intervalles de leur ligne, de se rallier derrière eux pour fondre encore une fois sur l'ennemi, auquel les Triaires pouvoient encore enlever la double victoire qu'il avoit remportée.

Les Grecs, les Carthaginois, & tous les autres Peuples policés ne connoissoient à peu près qu'un même ordre de bataille. Rien n'est plus redoutable au premier coup d'œil que la Phalange; Paul Emile en fut effrayé la première fois qu'il en vint aux mains avec Persée. La Phalange, dit Polybe, étoit invincible tant qu'elle demeuroid unie, mais il étoit rare qu'elle trouvât un terrain qui lui convint; tous les Pays au contraire étoient également favorables aux Cohortes Romaines. Une hauteur ou un fossé détruisoit l'ordre des Macédoniens, & même sans aucun obstacle étranger, il étoit difficile qu'il ne se fit pas dans la Phalange quelque flottement. Les Romains aussi prompts & aussi capables de toutes sortes de mouvemens & d'évolutions que la

pesante Ordonnance des Macedoniens l'étoit peu , pouvoient aisément en profiter pour la rompre , en la prenant en queue ou en flanc.

Un corps qui flotte est à demi vaincu , & le flottement d'une troupe naît de la grande étendue de son front , d'où l'on doit conclure que les Romains avoient un grand avantage sur leurs ennemis. Deux , & même trois rangs de Phalange ne fortifioient pas une Armée ; Annibal en fit l'épreuve à Zama. Comme la seconde Phalange , ( il faut dire la même chose de la troisième ) devoit être placée immédiatement derriere la premiere , si celle-ci étoit enfoncée , elle se replioit sur l'autre qui avoit été inutile dans le combat , & l'entraînoit dans sa déroute avant même que l'ennemi l'eût approchée.

La République Romaine alla de progrès en progrès , & sa discipline Militaire se perfectionna toujours , parce qu'elle avoit pour base un Gouvernement , qui , comme je l'ai dit dans la premiere Partie de cet Ouvrage , fut porté à sa perfection avant que les Romains fissent leurs grandes

ET DES FRANÇOIS, LIV. IV. 119  
conquêtes. Quand il fut corrompu,  
la discipline se relâcha aussi. Le Sol-  
dat gâté par Sylla, ne put plus souf-  
frir Lucullus, & dès qu'il obéit à de  
moins grands hommes que Sylla &  
César, il se porta à tous ces excès qui  
le rendirent le maître des Empereurs.

S'il est vrai que le Gouvernement  
doive être la base & le fondement  
de tout le reste dans un Etat, l'on ne  
doit point être surpris que pendant  
plusieurs siècles les François ne soient  
quelquefois sortis de leur barbarie  
que pour s'y replonger plus avant. Si  
les Loix de la Monarchie Françoisse  
n'avoient pas été incapables d'en-  
tretenir un ordre réglé & conf-  
tant, les François auroient bien  
vîte perfectionné parmi eux la Scien-  
ce Militaire. Notre Histoire nous  
présente dans les tems mêmes les plus  
grosiers, plusieurs Capitaines qui eu-  
rent plus de génie que les Consuls.  
Mais parce que le Prince sans autori-  
té, ne pouvoit purger les Armées des  
abus que le Gouvernement Civil fai-  
soit naître dans la discipline Militai-  
re, ces qualités qu'on entrevoit, &  
qui percent souvent avec éclat au tra-  
vers de tous ces obstacles, étoient

XIII.  
Progrès de  
la Science  
Militaire  
chez les Fran-  
çois.



120 PARALLELE DES ROMAINS  
étouffées & perduës pour la Nation.

La Police des Fiefs plongea les François dans une barbarie épouvantable. La plûpart des Vassaux, quand Hugues Capet monta sur le Trône, n'étoient plus obligés de servir que pendant quarante jours. Le service de quelques autres fut borné à vingt-cinq, à quinze, & même à cinq jours. Plusieurs firent des conditions si avantageuses pour eux, qu'ils ne marchaient plus sans une paye du Prince. Avec une pareille Milice, il ne fut permis que de courir à l'ennemi pour se battre. La prudence & l'Art devinrent inutiles. On ne connut plus ce qu'on appelle dessein, projet de campagne, & l'on ne pouvoit ni se ménager des circonstances favorables pour vaincre, ni se servir de ses forces pour profiter de la victoire. Le mérite n'eut plus de place distinguée, tout se régloit selon la dignité des Fiefs, & la France divisée en mille petites Souverainetés, devint le Théâtre d'une foule de querelles particulières, dans lesquelles on perdit le véritable esprit de la guerre pour prendre celui du brigandage.

Il fut d'autant plus difficile que les  
François

François firent alors quelque progrès, que les vices de la Milice étoient soutenus d'une façon plus particulière par ceux du Gouvernement Civil. Ils se prêtoient mutuellement une force nouvelle, & il falloit les ruiner à la fois. Ce double obstacle fit languir la Monarchie dans une longue enfance, il lui rendit souvent inutiles ses victoires, & prolongea les guerres malheureuses que nous eumes avec nos voisins.

Charles VII. eut à peine chassé les Anglois de son Royaume, qu'il réforma les principaux abus de la Milice. Ce Prince établit un Corps fixe d'Infanterie & de Cavalerie, qui fit toute son occupation de la guerre, & dont le service devint aussi supérieur à celui de l'ancienne Milice, que le courage discipliné de nos troupes réglées est aujourd'hui préférable à la bravoure indocile & mal entendue de notre Arriere-Ban.

François I. forma le dessein des Légions Françoises sur le modèle des Légions Romaines; mais ce Prince ne consumma point son ouvrage, & les guerres civiles qui suspendirent les progrès de la discipline, commencerent cependant à faire paroître

en France de grands Capitaines. Je ne m'arrête point à remarquer les divers changemens qui se firent depuis dans la Milice Françoisé ; on peut consulter la sçavante Histoire qu'en a écrit le P. Daniel. C'est aux derniers régnes que nous devons les progrès les plus considérables de notre discipline, & ces Généraux habiles qui nous ont donné des leçons d'un Art dont ils avoient pénétré tous les secrets. On a dit de Rome & de Sparte qu'elles étoient plutôt des Camps que des Villes ; à combien plus forte raison pourroit-on le dire aujourd'hui de nos Places frontieres, où les Troupes dans le sein de la paix trouveroient une image de la guerre, si l'on faisoit revivre une partie des exercices Militaires des Romains & des anciens François, & que le Soldat y fût préparé par une éducation Militaire ?

Avant que de finir ce Livre, oserai-je hasarder une pensée sur l'invention de la poudre & de nos armes à feu, qui ont rendu plus simple le mécanisme de la Guerre, & par conséquent mis les Modernes en état de pousser encore plus loin que les

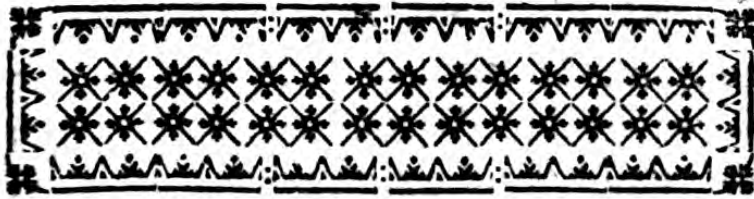
Anciens la Science Militaire ? Ceux-ci avoient besoin de plus de ressources. Souvent une Armée ne pouvoit point traîner à sa suite toutes les machines qui lui étoient nécessaires pour former un Siège , quelquefois elle se trouvoit dans un Pays qui ne lui offroit point le bois propre à les construire , ou du moins elle perdoit souvent un tems précieux.

Les travaux immenses qu'il falloit faire , les machines qu'il falloit employer , toutes les ressources du génie par lesquelles un Capitaine devoit suppléer à leur insuffisance , & toutes les voyes de défense qu'avoit un Gouverneur de place , tout cela fait honneur aux Anciens , & présente même un spectacle infiniment plus intéressant que nos Sièges. Cependant au milieu de cette abondance on remarque leur stérilité ; leurs opérations n'étoient si compliquées , ils n'avoient besoin de tant de génie & de tant d'art , que parce qu'ils n'étoient pas encore parvenus à la connoissance du secret réservé à leur postérité , je parle de l'Artillerie qui simplifie les opérations d'un Siège , en abrège les travaux , & par une suite

124 PARALLELE DES ROMAINS  
nécessaire répand plus de facilité sur  
les autres parties de la Guerre.

Par combien d'adresses en effet ne  
fallut-il pas qu'Annibal suppléât à ce  
défaut, qui l'empêchoit de pouvoir  
former un Siège en Italie ? La Guerre  
devint très-difficile pour lui, il déli-  
bera quelques jours avant la bataille  
de Cannes, s'il repasseroit en Espa-  
gne. Il se trouvoit toujours dans un  
Pays ruiné par son Armée ou par celle  
des Romains. Toujours sans retraite  
& sans magasin, il étoit obligé pour  
pourvoir seulement aux besoins de ses  
Soldats, de déployer les ressources  
de ce génie admirable qui l'éleve au-  
dessus de tous les Capitaines de l'An-  
tiquité.

Depuis que la simplicité de notre  
Artillerie a fait disparoître les Tours,  
les Béliers, les Balistes, & les Cata-  
pultes, une Armée plus libre ne peut  
plus se trouver dans les mêmes em-  
barras ; & nos Généraux délivrés d'u-  
ne partie des soins que le mécanisme  
de la Guerre exigeoit des Anciens,  
peuvent appliquer avec plus de succès  
leur génie aux parties plus sçavantes de  
la Guerre.



# PARALLELE

DES ROMAINS

ET

DES FRANÇOIS.

Par rapport au Gouvernement.

---

LIVRE CINQUIÈME.

**Q**uelque brièvement que j'aye  
 parlé des premières Guerres des  
 Romains & des François, il suffiroit  
 peut-être d'ajouter à ce que j'ai dit  
 touchant leur Discipline Militaire,  
 leur politique, & leurs progrès dans la  
 Science Militaire, un parallèle des  
 circonstances différentes où ces deux  
 Peuples se sont trouvés, pour qu'on  
 pût apprécier avec justesse le mérite  
 de ce qu'ils ont fait au-dehors. Mais  
 ce n'est pas-là le seul but que je me

F iij

fuis proposé ; & comme j'ai parcouru dans la premiere Partie de cet Ouvrage les différentes révolutions de leur Gouvernement , je dois examiner dans celle-ci les affaires les plus importantes qu'ils ont eües avec leurs Ennemis. Outre qu'il naîtra de cet examen plusieurs réflexions propres à éclaircir des matieres intéressantes , on en connoîtra mieux le génie des deux Peuples que je compare , & tous ces faits seront autant de nouvelles preuves des vérités que j'ai avancées.

I.  
Idée générale  
de la seconde  
Guerre Puni-  
que & de la  
Guerre An-  
gloise.

L'Histoire ancienne n'offre point de Guerre plus mémorable que celle que la République Romaine soutint contre Annibal ; & l'Histoire moderne ne présente peut-être point d'événement où les caprices de la Fortune , les vertus & les vices des Hommes aient ramené tour à tour des révolutions si surprenantes , que pendant le cours de la Guerre que les Anglois porterent dans le sein de la France. Le succès des Romains & des François , forme une époque considérable dans leur Histoire. Les premiers en humiliant Carthage firent le premier pas , & le plus difficile , pour

parvenir à la Monarchie universelle ; & les seconds après la défaite des Anglois , se trouverent moins occupés au-dedans , & commencerent à se mêler dans toutes les affaires de l'Europe.

L'on peut appliquer à la seconde (a) Guerre Angloise tout ce que Tite-Live dit de celle d'Annibal. Les Romains & les François à qui la Victoire devoit enfin demeurer , crurent d'abord trouver leur ruine dans leurs premieres défaites. La même haine qui divisoit Carthage & Rome , regnoit entre Londres & Paris. La fortune abaissa les Romains , mais leur patience magnanime vainquit ses caprices ; elle flata les Anglois , mais ils ne sçu-

(a) J'appelle seconde Guerre Angloise , celle que les François soutinrent depuis Philippe de Valois jusques au regne de Charles VII. & premiere Guerre Angloise , celle que Philippe-Auguste termina en enlevant la Normandie aux Anglois. Ce n'est pas cependant que ses Successeurs n'ayant eû , jusques à l'avenement des Valois au Trône , la Guerre avec les Rois d'Angleterre. Mais les hostilités n'eurent rien de considerable , & nos Princes conserverent sur les Successeurs de Jean-Sans-Terre l'ascendant qu'avoit eû Philippe-Auguste.



rent pas mieux profiter de leurs avantages que les Carthaginois; elle abbatit les François sans les accabler, & récompensa enfin leur courage.

II.  
Parallele de  
la Républi-  
que Romaine  
& de la Ré-  
publique de  
Carthage.

Carthage étoit une colonie de Tyr; son Gouvernement, disent quelques Auteurs, fut établi avec sagesse. Polybe le compare à celui des Romains, & Aristote à celui de Sparte. Mais qu'importoit aux Carthaginois d'avoir deux Suffetes qui partageassent l'autorité avec le Sénat & le corps du Peuple? Si Sparte & Rome n'eussent eû que l'avantage de distribuer ainsi la puissance souveraine entre les différentes parties de l'Etat, leur nom seroit peut-être ignoré, ou comme celui de Carthage il ne seroit devenu fameux que par leur ruine.

Quoique Licurgue eût pris le plan de son Gouvernement chez les Crétois, Polybe s'est cru en droit de condamner les Auteurs qui avoient avancé que les Républiques de Crête & de Sparte se ressembloient. Elles étoient en effet très-différentes l'une de l'autre par leur Police particuliere, & par la différence des proportions qui unifesoient les parties de leur Gouvernement, quoique les principes en fus-

sent les mêmes. Autant que Lycurgue avoir songé à les affermir , & à rendre ses Citoyens meilleurs , en établissant parmi eux l'égalité des biens, le mépris des richesses , & une intime liaison fondée sur leur intérêt personnel ; autant le Législateur des Crêtois , dont le génie s'étoit , pour ainsi dire , épuisé par les méditations qui produisirent pour la première fois un mélange des trois Gouvernemens ; autant , dis-je , Minos avoit-il négligé d'affermir son Gouvernement par les Loix d'une Police qui n'en fit qu'un seul corps , & qui rendit la vertu précieuse à ses Citoyens.

Si , comme on n'en sçauroit douter , la Critique de Polybe est juste , elle retombe sur lui avec toute sa force , puisque le Gouvernement des Carthaginois qui ne fut jamais en état de retirer aucun avantage du mélange des trois Polices les plus connues , ne ressembla pas plus à celui des Romains , que le Gouvernement de Crète à celui de la République de Sparte.

Qu'on se rappelle ce que j'ai dit jusques ici de la République Romaine , & qu'on le compare avec ce qu'Aristote nous apprend des Cartha-

130 PARALLELE DES ROMAINS  
ginois. Ce Philosophe leur reproche deux vices qui doivent ruiner toute sorte de Police. Comme s'il étoit impossible ; dit-il, qu'un homme qui n'est pas riche pût gouverner avec intégrité & aimer le repos, les Loix ne permettent d'élever aux Magistratures que les riches Citoyens, & ils peuvent même en posséder plusieurs à la fois. La préférence injuste des richesses sur le mérite devint par-là un principe d'Etat, elle détruisoit tout l'équilibre du Gouvernement (a) mixte ; aussi les Carthaginois faisoient-ils un commerce public des Magistratures & du Commandement des Armées.

Conjectures  
sur l'établif-  
sement des  
Carthagi-  
nois.

Tyr la première Patrie des Carthaginois, étoit une Ville riche & peuplée de Marchands ; son orgueil, son faste, & son avarice dont l'Histoire Sainte nous apprend le détail, font aisément conjecturer que son Gouvernement devoit avoir les mêmes vices qu'Aristote reproche à celui de Carthage. Indépendamment du respect & de l'étroite amitié que les Carthaginois eurent toujours pour leur

(a) Voyez dans le Livre I. ce que j'ai dit sur la nature de ce Gouvernement.

Métropole, ce qui devient une espèce de preuve qu'ils en conserverent les usages, il est si naturel que les Colonies d'un Peuple florissant transportent avec elles les Loix & les Coutumes de leur Patrie, qu'on peut assurer sans crainte de se tromper que Carthage fut corrompue dès sa naissance par les vices de Tyr.

Les Tyriens qui s'établirent sur les côtes d'Afrique se seroient entièrement livrés au commerce comme leurs Peres, si la férocité & l'inquiétude de leurs Voisins ne les eussent forcés à s'ouvrir un asyle par les Armes, & à conquérir une Ville où ils ne vouloient établir que des Banques. Malgré sa foiblesse & ses vices, la République naissante se soutint contre ses Ennemis. La crainte que lui donnoient les Africains, avoit fait en quelque sorte disparoître les défauts de son Gouvernement; & la chaleur naturelle avec laquelle on se porte à un nouvel établissement, tenoit lieu d'amour pour la Patrie. La nécessité de vaincre ou de périr, l'intérêt particulier qui dans ces circonstances se confond nécessairement, même dans les ames les plus viles, avec l'intérêt

132 PARALLELE DES ROMAINS  
public , tout cela pendant un certain  
tems servit aussi utilement les Cartha-  
ginois que de bonnes Loix & de bon-  
nes mœurs ; mais après les premiers  
succès , & quand ils se furent enfin  
conquis un établissement solide , leurs  
vices reprirent leur premier cours  
avec la liberté.

La perfection du Corps Politique  
ainsi que celle du Corps humain ,  
resulte moins de la beauté réelle de  
chaque partie en elle-même que de  
la proportion qui les réunit. Des  
traits réguliers ne suffisent point pour  
faire la beauté , il faut qu'ils soient  
faits les uns pour les autres. De même  
la plûpart des choses ne sont utiles à  
un Etat que quand elles concourent à  
former un seul corps , qu'elles ten-  
dent au même but , & que par l'effet  
d'une sage proportion , les unes aug-  
mentent l'utilité des autres. Ce point  
de perfection , comme je l'ai indiqué  
ailleurs , ne peut pas également se  
trouver dans tous les Etats , de cer-  
taines Polices sont incompatibles en-  
tre elles , & ne s'associent qu'avec de  
certains Gouvernemens. Une Société  
doit d'abord examiner quelle est la  
fin que ses Loix fondamentales & ses

ET DES FRANÇOIS , LIV. V. 133  
mœurs lui permettent de se proposer ,  
afin de ne s'en jamais écarter ; ou bien  
elle ruine ses forces , en croyant les  
augmenter par des établissemens que  
la Politique avoit rendu utiles & mê-  
me quelquefois indispensables chez  
d'autres Peuples.

Carthage ignora toujours ces ma-  
ximes. Cette Colonie marchande en  
partant de Tyr , guerriere pour s'éta-  
blir sur les Côtes d'Afrique , & rede-  
venuë marchande après ses premiers  
succès , corrompit les principes d'une  
République qui a pour but le com-  
merce , en y associant imprudem-  
ment la Guerre. Elle perdit dès-  
lors la sûreté dont Tyr jouïssoit , & se  
mit dans la nécessité de périr , en se  
faisant des Ennemis , sans avoir les  
qualités nécessaires pour les vaincre.

Les progrès que les Carthagi-  
nois dûrent à l'habileté de quel-  
ques-uns d'entre eux , ou à la foibles-  
se des Africains , ne les occuperent  
pas assés longtems. Une Paix trop  
prompte leur laissa leur caractère & ne  
substitua point des idées de Guerre à  
celles qu'ils avoient apportées de leur  
Patrie. Tandis que ces Républicains

134 PARALLELE DES ROMAINS  
ingénieux sur tout ce qui flatte leur  
avarice, se tournoient avec précipi-  
tation du côté du commerce qui leur  
ouvre une voye courte & facile de  
s'enrichir, ils formerent le dessein  
d'avoir des Milices. Mais ce n'étoit  
pas par cette ambition des Romains  
qui fait les Héros, ou par un motif de  
sagesse qui leur eût fait connoître que  
les Soldats sont le soutien de l'Etat :  
ils aimoient moins la Victoire que les  
dépoüilles des Vaincus, & leur avi-  
dité envahissoit déjà en espérance les  
richesses de leurs Voisins.

Par la plus mauvaise des Politiques  
les Carthaginois confierent à des  
Etrangers le soin de leur salut & de  
leur gloire. Leur avarice ne leur per-  
mit pas de remarquer qu'ils se met-  
toient à la discretion de ces Auxiliai-  
res, qu'ils se donnoient des Maîtres,  
ou se nourrissoient du moins des En-  
nemis. De-là se formerent ces révol-  
tes des Soldats, elles auroient dû  
être encore plus fréquentes ; & lorf-  
qu'on pense aux divisions qui d'un  
autre côté partageoient avec tant de  
haine le Sénat, le Peuple, & les Ma-  
gistrats, on est surpris que Carthage  
n'en ait pas été accablée.

Quand la Fortune auroit distribué les Citoyens en deux Classes, dont l'une auroit cultivé la Guerre & l'autre le commerce, pour en former une République qui pût se suffire à elle-même comme une Monarchie, cette situation n'auroit encore été que passagere. Bientôt une partie en dominant l'autre, l'auroit rendu méprisable, & l'Etat seroit devenu ou absolument Militaire, ou absolument Commerçant. Tel est le sort de tous les Etats libres; faute d'une autorité supérieure qui y assigne des bornes aux professions différentes, & qui les soutienne par des privileges particuliers, les Républicains embrassent tous la même condition, & leur Société porte dès-lors en elle-même un principe de foiblesse & de destruction.

Un Prince, comme je l'ai déjà dit ailleurs, entretient un juste équilibre entre toutes les parties de son Etat, il en peut combiner les intérêts avec sagesse & empêcher que l'une ne fleurisse aux dépens de l'autre; mais les Magistrats d'un Etat libre ont eux-mêmes une condition particuliere qu'ils favorisent, & à laquelle ils sacrifieront



les intérêts publics. Si dans la République de Carthage l'autorité avoit été confiée aux Soldats, la Milice bientôt enrichie des impôts levés sur les Commerçans, eût rendu la condition de ceux-ci moins heureuse, & les Citoyens auroient préféré le parti des Armes à un commerce fatiguant, & dont les Armées auroient eû le principal profit. Les Commerçans ne pouvoient avoir aussi l'autorité dans leurs mains, sans avilir la Militaire, qui devenant dès-lors la dernière Condition dans la République, ne lui auroit pas été plus utile que ses Auxiliaires. Le Sénat partagé en Guerriers, & en Commerçans, ne se fût pas maintenu long-tems dans cet équilibre; le génie que donnent les Armes & celui que donne le commerce sont trop différens. Les deux Partis n'auroient pû avoir une force égale, & bientôt les cabales & les factions en auroient asservi un, & peut-être même auroient détruit la République.

Situation de Carthage pendant les Guerres Puniques.

L'Histoire de Carthage ne commence à être bien connue que vers le tems où elle disputa la Sicile aux Romains. Indépendamment des abus que le défaut des Loix & les ri-

Ceſſes avoient fait naître dans cette République, & qui avoient toujours empêché qu'elle ne tirât des principes de ſon Gouvernement les mêmes avantages que les Romains ; il n'y a perſonne qui ne voye qu'elle ſe trouvoit alors dans la même ſituation que la République Romaine, quand celle-ci ſe déchira par ſes Guerres Civiles. Carthage étoit livrée à toute la corruption où peut ſ'abandonner une République, corruption qui ne connoît point de bornes & qui eſt toujours plus grande que dans un Etat Monarchique. La Patrie étoit publiquement ſacrifiée aux intérêts des Partis & des Cabales qui la diviſoient. Les Magiſtrats n'avoient qu'un vain nom, & le corps de l'Etat lui-même étoit ſans autorité. Qui doute qu'Amilcar en quittant la Sicile, n'eût pu marcher contre Carthage & ſ'en rendre le Maître avec plus de facilité qu'aucun des Citoyens qui uſurperent l'autorité ſouveraine dans Rome ? Quand Hannon propoſe de livrer Annibal aux Romains comme un infracteur des Traités & de la Foi publique, peut-on ne pas faire la réflexion que j'ai faite au ſujet du Sénat Romain qui ſe

dissipe à l'approche de César, lorsqu'il délibere de le livrer à ses Ennemis ?

Après la mort d'Asdrubal les Soldats choisirent eux-mêmes le fils d'Amilcar pour leur Général, & la plus grande partie du Sénat & du Peuple qui étoit dévoiée à la faction Barcine, confirma cette élection. Mais ce ne fut qu'une formalité aussi frivole que l'usage qui conduisit depuis les Empereurs Romains au Sénat, pour y faire confirmer le choix des Légions. Annibal pouvoit commander à sa Patrie, & il ne rechercha son consentement que par politique, & pour l'intéresser au grand dessein qu'il méditoit contre les Romains.

L'on ne concevroit point que les Carthaginois eussent conservé jusques là leur liberté, si l'on ne faisoit attention que leur esprit borné au commerce, & retréci par l'avarice, ne s'ouvroit point aux grandes choses comme celui des Romains. Tandis que les uns naturellement lâches & timides en restoient aux intrigues & aux Cabales de Citoyens; les autres fiers & courageux participoient à la grandeur & à l'ambition de leur République, & decidoient leurs querelles par les Armes.

C'est ici le véritable point de vûë d'où l'on doit regarder l'une & l'autre République. La tranquillité des Carthaginois, malgré un Gouvernement vicieux qui ne pouvoit mettre aucun frein aux passions des Citoyens, forme un préjugé qui leur est désavantageux. Un Peuple que la nature ou ses institutions politiques ont rendu capable des grandes choses, doit nécessairement abuser de la foiblesse de son Gouvernement. Si les Loix des Fiefs n'avoient entraîné aucun désordre dans la Monarchie Françoise, les François n'auroient acquis dans la suite aucune gloire, & leur prétendue sagesse qui n'auroit été qu'une vraie lâcheté ou une paresse de tempérament, telle que celle qu'on a toujours reprochée aux Asiatiques, les auroit rendu méprisables à leurs Voisins.

Cette sagesse des Carthaginois, ou pour m'exprimer plus exactement, cette foiblesse qui les garantissoit des Guerres Civiles, devenoit une cause certaine de leur ruine, dès qu'ils feroient la Guerre aux Romains. Ceux-ci étoient encore dans toute la vi-

gueur de leur Gouvernement quand Annibal descendit en Italie. Leur République avoit acquis des forces, elle pouvoit supporter plusieurs pertes; & ses Citoyens qui conservoient les anciennes mœurs, n'étoient plus cependant dans cette première pauvreté qui les auroit fait succomber sous le poids d'une Guerre si importante.

Rome étoit une République de Soldats, Carthage étoit une République de Marchands: c'est de-là que se tire le dénouement des Guerres Puniqes. Une Nation commerçante doit être assez sage pour ne point tenter l'ambition de ses Voisins. Quel que soit son courage, elle aime la paix, la Guerre interrompt son commerce, l'appauvrit, & exige cependant de plus grandes dépenses. Une Nation Guerrière hait la paix, parce que la Guerre l'enrichit, & lui tient lieu d'industrie. L'une & l'autre ont donc nécessairement une conduite différente, & dans les circonstances mêmes où leur intérêt seroit le même, il est nécessairement envisagé d'une manière différente, & pour ainsi dire à travers les préjugés auxquels les deux socié-

tes sont accoutumées. La première aura une politique timide, & recherchera son salut dans une paix qui causera enfin sa ruine. La seconde doit naturellement s'irriter dans les malheurs, & les succès seuls peuvent la préparer à quitter les Armes.

Les richesses de Carthage la mettoient en état de poursuivre la Guerre avec vigueur, & de seconder la fortune, ou plutôt le génie d'Annibal; mais de ce côté-là même son avarice la rabaissoit beaucoup au-dessous des Romains. Ce vice des Carthaginois n'avoit, si je puis parler ainsi, rien de cet air de noblesse qui le rend moins odieux chez les autres Nations. N'aimant les richesses que pour elles-mêmes, (a) ils étoient extrêmement pauvres dans la plus grande opulence. Cette avarice sordide étouffoit tous les sentimens d'honneur, & ne permettoit pas à la Patrie d'espérer quelque ressource dans un besoin pressant. L'amour de la

(a) Les Carthaginois ne sçavoient pas jouir de leur fortune : M. Huët dans son Histoire du Commerce & de la Navigation des Anciens, Chap. 15. dit que les Romains appelloient par dérision les Carthaginois, *Mangeurs de boëillie.*

Patrie & la gloire rendoient au contraire tout possible aux Romains. Leur République est pauvre, mais chaque Citoyen portera son bien au trésor public, & Rome pourra fournir aux frais d'une Guerre immense qui se fait à la fois en Italie, en Espagne, en Sicile, & en Sardaigne.

Les Carthaginois en effet se crurent vaincus, quand ils virent que la Guerre ne les enrichissoit pas. Le trésor public épuisé malgré leur épargne, les fit trembler, & chaque Citoyen renferma avec soin des richesses, qui devoient devenir par-là le butin des Romains. La crainte succéda à l'avarice; & les vices de Carthage ne pouvoient point n'être pas vaincus par les vertus de Rome.

III.  
Paralle'e des  
François &  
des Anglois.

Quoique la fortune mît moins de différence entre les François & les Anglois, & qu'il dût y avoir par conséquent une plus grande vicissitude dans les événemens de la Guerre, on ne laisse pas d'entrevoir dans leur Gouvernement les causes de la supériorité de la France sur l'Angleterre, & de l'impuissance où celle-ci étoit de faire passer son ennemie sous sa domination.

Des Bretons. On ne peut lire l'Histoire des Guer-

res que les Romains firent en Angleterre, alors appelée Bretagne, sans admirer le courage des Peuples de cette Isle. Soit que l'Empire Romain n'eût plus l'art d'affermir son joug, ou que les Bretons plus féroces que les autres Peuples, portassent dans ce tempérament farouche & cruel que leur reprochent les Anciens, un obstacle à la corruption & aux délices Romaines; soit enfin que leur Pays n'offrît rien qui tentât la cupidité des vainqueurs, ils recouvrèrent leur liberté. Affoiblis cependant par des causes dont le tems nous a dérobé la connoissance, ils ne purent se soutenir contre les Pictes & les Ecoissois. Les Romains lassés de les secourir, les abandonnerent à leur mauvaise fortune. Ils implorerent dans la suite la protection des Anglo-Saxons, & ils se vengerent de leurs ennemis; mais ils furent bientôt accablés par leurs Protecteurs, & les malheureux Bretons ne sauverent leur liberté qu'en abandonnant leur Patrie.

La Monarchie Anglo-Saxonne qui prit alors naissance, subsista plus de six cens ans, & pendant le cours de cette longue domination, son Gou-

Monarchie  
des Anglo-  
Saxons.



vernement à peu près semblable à celui des premiers François, ne reçut point de secoussè qui en changeât les Principes. Les Saxons se virent renfermés dans un Pays étroit, où ne pouvant pas se séparer, comme firent les François dans les Gaules, ils ne négligerent point leurs assemblées publiques. L'usage même en fut d'autant plus sacré, que l'Angleterre étoit divisée en sept Monarchies qui eurent presque toujourns leurs Rois différens. Les Anglois étoient séparés du reste du monde, & presque toujourns occupés de leurs démêlés particuliers, ils eurent par conséquent moins d'affaires étrangères, & furent beaucoup moins exposés que les François à oublier leurs Loix, ou à transporter chez eux des nouveautés qu'ils auroient prises du commerce des Etrangers. Enfin les Princes qui régnerent en Angleterre, eurent encore moins d'autorité sur leurs Sujets, que les Rois Saxons qui régnoient en Germanie n'en avoient sur les leurs. Ce ne furent point des Princes de la Nation Saxonne qui vinrent au secours des Bretons, qui conquièrent leur Pays, & qui l'érigerent en Royaume ;

*me ; c'étoient de simples Avanturiers, & malgré leur nouvelle qualité, ils ne furent regardés par leurs Sujets, dit M. de Rapin-Thoyras, que sur le pied que l'étoient leurs Gouverneurs en Allemagne.*

Cette indocilité farouche dont j'ai parlé dans le Livre précédent, & qui rendoit les Saxons si redoutables au dehors, les rendoit indomtables au dedans, & il devoit être également difficile de les plier à une bonne Police par la force ou par l'insinuation. Le règne de quelques Princes Danois (a) avoit peut-être encore fait perdre aux Anglois l'attachement qu'ils auroient pu avoir pour leurs Rois. Cet attachement même devoit être bien médiocre, s'il est vrai, ainsi que le pensent plusieurs Critiques judicieux, que la Couronne ait été élective sous la domination des Princes Saxons.

Dans ces circonstances les Anglois furent subjugués, & Guillaume le

Mœurs &  
Gouverne-  
ment des An-

(a) Les Anglois appellent Danois dans leurs Histoires les mêmes Peuples que nous appellons Normands. Quelques-uns de ces Corsaires s'emparèrent du Trône d'Angleterre.

glois après la  
conquête de  
Guillaume.

Conquerant ne ménagea pas leurs préjugés : au lieu de Sceptre il se servit pour les gouverner de l'épée avec laquelle il les avoit vaincus. Une sévérité si contraire aux règles de la politique, & d'autant plus injurieuse pour la fierté des Anglois, qu'elle paroïssoit quelquefois puérile & ridicule, leur persuada plus que jamais qu'un Prince & ses Sujets ont des intérêts différens. Cette erreur trop facile à s'accréditer parmi des Barbares, & sur-tout chez un Peuple tel que je viens de représenter les Anglois, & qui passe sous une domination étrangere, devint le principe de leur conduite. Elle fut comme une barriere entre le Prince & ses Sujets, & leur donna malgré eux des soupçons pernicieux à leur repos.

Dans cette désunion entre le Monarque & son Peuple le Trône étoit mal affermi : les Rois entraînez par une ambition mal entenduë, ne songerent point à donner des fondemens solides à leur autorité, & ils virent passer leur Couronne sur d'autres têtes. L'Anglois dont ces vicissitudes de fortune occupoient agréablement les passions, se fit un art de la révolte,

ET DES FRANÇOIS, LIV. V. 147  
& força les Chefs de parti d'acheter son secours par des privileges que leur ambition se pressoit de lui accorder, & qu'ils n'osoient ensuite révoquer. Ce Peuple sçut malheureusement pour son repos, profiter avec assez d'adresse de l'ambition de ses Princes pour s'élever au-dessus d'eux, & , contre toutes les règles de la politique, il se vit en état de se faire lui-même raison de la cruauté & de l'avarice de Jean-Sans-Terre.

Ce Prince opprimé fut obligé de faire revivre tous les Privileges que les Rois Canut & Edoüard avoient accordés à l'indocilité des Saxons, & que Guillaume avoit détruits. L'acte appelé chez les Anglois *la Grande Charte* changea leur Monarchie en une espèce de République. Le Parlement qui se forma sous Henry III. contrebalança en naissant l'autorité de ce Prince, & ne lui laissa qu'un titre équivoque avec une puissance immense s'il n'étoit que le premier Magistrat de l'Etat, mais trop foible s'il en étoit le Roi. L'Angleterre ne put deslors jouir ni du bonheur que donne la Monarchie, ni de celui que procure le Gouvernement libre.

Le génie d'usurpation qui avoit déjà perdu chez les Anglois ce qu'il a d'odieux, fit de nouveaux progrès. Plus la liberté eut de Loix pour fondement, plus le Prince perdit de sa Majesté aux yeux d'un Peuple qui vouloit être libre. Deslors l'Angleterre fut en contradiction avec elle-même, & ne put posséder ce qu'on appelle en politique *l'esprit de son Gouvernement*. Il lui falloit un Trône, mais elle ne vouloit y laisser asséoir qu'un vain phantôme de la Royauté. Les François eurent alors une grande supériorité sur les Anglois. Leur génie étoit plié à leur Gouvernement, avantage qui a contrebalancé dans plusieurs Nations anciennes & modernes des vices capables de les ruiner, & qui suppléant au défaut des Loix, donnoit au moins aux François une partie des qualités nécessaires dans la Monarchie.

Les Anglois en effet ne firent grace qu'aux Princes qui sçurent domter leur indocilité par cet empire absolu que donnent naturellement des qualités supérieures. Ceux qui n'eurent que des talens communs, comme Edoüard II. & Richard II. furent traités de Tirans

pour avoir voulu prendre ou conserver une partie de l'autorité qu'eut Edoüard III. Les François avoient un génie tout différent. Quoique les monumens de l'Histoire ne nous aident pas à remonter jusqu'à l'origine de leur amour pour leurs Rois, ils en montrent du moins la continuité. La Couronne n'a passé que dans trois Maisons différentes, & combien d'adresse, de courage, & de patience les Pepins & Hugues-Capet ne dûrent-ils pas avoir pour monter sur le Trône? Aussi les troubles n'eurent-ils jamais en France les mêmes suites qu'en Angleterre.

Il faut distinguer parmi les François le Gouvernement général de leur Monarchie, & le Gouvernement particulier (a) des différentes Puissances qui la composoient. Le premier fondé sur les Loix des Fiefs dont j'ai souvent parlé, désunissoit la Nation & la partageoit en différens Peuples ennemis les uns des autres; mais le se-

(a) C'est ainsi qu'on peut distinguer aujourd'hui le Gouvernement général du Corps Germanique, & le Gouvernement particulier des Electeurs & des autres Princes.

cond plus sage ne ruinoit point les principes fondamentaux de la société. Les Princes plus puissans dans leurs Etats que les Successeurs de Jean-Sans-Terre ne le furent en Angleterre, n'avoient point un intérêt différent de celui de leurs Sujets, dans lesquels ils trouvoient même en eux une fidélité constante.

Si la Police barbare des Fiefs affoiblissoit la France par la désunion de ses Parties, & pouvoit y faire naître des désordres favorables aux Etrangers, le Gouvernement d'Angleterre n'étoit pas moins propre à exciter des révolutions encore plus dangereuses. La politique même n'entrevoit rien dans celles-ci dont elle puisse tirer quelque avantage contre les Etrangers. Les Guerres civiles des Anglois étoient d'une autre nature que celles des François. En Angleterre c'étoient les passions des Grands & du Peuple qui les excitoient, c'est tout le corps de la Nation qui se souleve contre son Chef, & des lors toute harmonie est détruite. En France les Guerres civiles de la Nation étoient par rapport à chaque Etat une Guerre étrangère qui

n'attaquoit que rarement les ressorts de son Gouvernement particulier. Deslors la politique pouvoit trouver quelque point de réunion. En effet nos Rois faisoient des Traités avec leurs Vassaux; mais en Angleterre il n'y avoit aucun Traité à faire entre le Prince & ses Sujets. L'on verra même dans la suite que les Loix des Fiefs portoient, pour ainsi dire, leur contrepoison avec elles. Elles appliquoient elles-mêmes le remède aux maux qu'elles avoient fomentés, & dans le danger elles réunissoient l'Etat; car le même intérêt qui soulevoit les Vassaux contre les Rois de France, devoit les armer contre un Prince Etranger, dont la trop grande puissance auroit menacé leurs privilèges & leur liberté.

Le Trône de nos Rois, j'en conviens, & la Monarchie Françoisé, étoient mal affermis, mais ce n'étoit point l'Angleterre encore plus chancelante qui pouvoit les renverser. Sans comparer les forces des deux Etats, il ne faut que réfléchir sur la manière dont on faisoit la guerre en ces tems-là, pour se convaincre qu'elle devoit traîner en longueur. Il étoit



152 PARALLELE DES ROMAINS  
cependant impossible que les Anglois  
s'ils n'accabloient promptement la  
France, ne retombassent dans des  
troubles domestiques, ce qui eût été  
une diversion en sa faveur.

Ce n'est point la connoissance de  
l'événement qui me fait avancer cet-  
te proposition. Il est aisé de décou-  
vrir dans l'Histoire d'Angleterre le  
fil, si je puis m'exprimer ainsi, qui  
lie les fameuses révolutions des Yorks  
& des Lancastres à celles qui les a-  
voient précédées. Il falloit qu'E-  
douïard III. & Henry V. laissassent sur  
le Trône des Fils qui eussent leurs  
qualités, pour que les Anglois ne se  
livrassent pas à cette inquiétude que  
nourrissoit le partage inégal & mal  
affermi de l'autorité. Dès que ce Peu-  
ple perdrait sa fierté en ne voyant  
plus des Rois de France & d'Ecosse  
prisonniers à Londres, il devoit ne  
sentir que son épuisement, s'apper-  
cevoir qu'il avoit perdu beaucoup  
de ses Priviléges sous le règne pré-  
cédent, & qu'il n'étoit pas de son  
intérêt que les Princes acquissent au  
dehors une puissance avec laquelle ils  
pourroient l'accabler au dedans.

Si les querelles des Maisons d'York

ET DES FRANÇOIS, LIV. V. 153  
& de Lancastre n'avoient pas troublé  
l'Angleterre, quelque autre cause y  
auroit excité des Guerres civiles. Jus-  
qu'à Henry (a) IV. on voit à peine  
dans l'Histoire de ce Royaume deux  
Rois de suite dont le règne n'ait pas  
fini par une catastrophe tragique.  
L'habitude entraînoit les Anglois.  
Henry VII. réunit inutilement en sa  
personne par son mariage avec Elisa-  
beth fille aînée d'Edouard IV. les  
droits des deux Maisons. On voulut  
pénétrer les intentions de ce Prince,  
& pour se faire un prétexte à la ré-  
volte, on se prêta à toutes les im-  
postures de ceux (b) qui eurent quel-  
que intérêt de faire naître de nou-  
veaux troubles. L'on feignit de  
croire que Henry estimoit davantage

(a) C'est le Chef de la Maison de Lan-  
castre, lequel usurpa la Couronne sur Ri-  
chard II. & les Princes de la Maison d'York  
ses légitimes héritiers.

(b) Tel est le fameux Perkin Warbek que  
la Duchesse de Bourgogne fit passer pour le  
Duc d'York; & cet autre aventurier qui  
après avoir joié quelque tems le personnage  
de Roi avec le secours des Irlandois, & dis-  
puté la Couronne à Henry VII. fut défait,  
& de son concurrent au trône; devint un des  
derniers Officiers de sa cuisine.

les Droits des Lancastres que ceux des Yorks , en vertu desquels il ne prétendoit ni régner , ni transmettre la Couronne à sa postérité.

Il paroît d'abord étonnant qu'un Pays vaincu , & qui a pendant longtemps obéi à des Princes qui pouvoient encore plus aisément ramener l'ordre dans leurs Etats que les Rois de France mêmes , soit devenu le Théâtre de toutes les révolutions que peut produire une liberté licentieuse. Les premiers Rois qui occuperent le Trône de Guillaume le Conquerant , eurent des qualités plus brillantes que solides. Il étoit de leur intérêt d'entretenir la paix avec la France ; mais au lieu de se servir avec adresse des forces qu'ils possédoient en deça de la Mer pour dompter peu à peu les Anglois , ils se laisserent emporter par les préjugés du tems. Ils méditerent des conquêtes , la jalousie que nos Rois leur laissoient entrevoir , nourrit peut-être leur ambition , & ils négligerent l'intérieur de leur Etat pour s'occuper de leurs voisins.

La politique exigeoit encore d'Edouard III. & de ses Successeurs qu'ils ne profitassent de leurs pre-

ET DES FRANÇOIS, LIV. V. 155  
miers succès, que pour faire la  
paix avec la France : car leur situa-  
tion étoit bien différente de celle de  
nos Rois qui ne pouvoient purger leur  
Gouvernement de ses vices que par  
la force des armes. Le Gouvernement  
civil d'Angleterre ne fit aucun pro-  
grès tant que ces Princes voulurent  
étendre leurs conquêtes. Ils ne pou-  
voient point se servir des forces des  
Provinces conquises pour domter les  
Anglois, & tandis qu'ils étoient obli-  
gés de les flater, parce qu'ils suppor-  
toient tout le poids de la Guerre, il  
falloit encore combattre par des com-  
plaisances le penchant naturel qui  
portoit les vaincus à leur première  
domination. Il arriva de-là que les  
Rois d'Angleterre se virent forcés de  
se renfermer une seconde fois dans  
leur Isle, & de se mettre à la merci  
de leurs Sujets, avant que l'âpreté de  
leur caractère fût adoucie; & tout  
le tems que ces Princes employèrent  
à vouloir conquérir la France, fut per-  
du pour leur Nation.

Les troubles qui ont agité l'Angle-  
terre sont trop constans & trop uni-  
formes, pour ne pas tirer leur origi-  
ne du fond du génie des Anglois, &

des principes mêmes d'un Gouvernement dont j'ai fait voir les défauts dans la premiere Partie de cet Ouvrage. Si dans la suite l'Angleterre devint plus tranquille, il faut l'attribuer à des causes particulieres qui suspendirent les effets des causes générales.

Pourquoi  
l'Angleterre  
fut plus tran-  
quille après le  
régne de Hen-  
ry VII.

Sans que le Gouvernement fut changé dans ses Principes, il devint cependant moins orageux. Les mœurs commencerent à se polir, les nouvelles connoissances qui se répandirent dans l'Europe adoucirent le génie des Anglois, le commerce leur donna plus de goût pour le repos, la Noblesse devint plus tranquille en perdant de son autorité, & le Peuple fut plus moderé en devenant plus puissant dans le Parlement.

Henry VIII. regna paisiblement, parce qu'après tant de guerres & d'exécutions sanglantes, il n'y avoit plus de Prince en Angleterre qui pût lui disputer la Couronne. Les changemens qu'il fit dans la Religion flaterent l'inconstance de ses Sujets & leur amour pour l'indépendance. Le régime d'Edoïard VI. fut court, mais les Anglois eussent eu quelque es-

nemi intéressé à fomenter des troubles parmi eux, ou si le Prince eût vécu plus long-tems, les Partis qui se disputèrent l'autorité dont il devoit jouir, auroient dégénéré en Guerres civiles. Marie après avoir abattu une rivale qui lui disputoit la Couronne, se rendit toute puissante par son mariage avec Philippe II. Le règne d'Elisabeth fut long, cette Princesse consommée dans l'Art de Gouverner, maintint l'ordre. Son génie suppléa aux Loix, sa politique savante domta le Parlement, & sous une Princesse absolüe l'Angleterre fut florissante. Le Gouvernement étoit cependant toujours prêt à produire des révolutions, il ne falloit qu'un peu plus d'adresse & de courage qu'autrefois dans les Chefs : aussi tous les troubles se réveillèrent-ils sous la domination des Stuards.

Les réflexions générales que j'ai faites jusques ici, donneroient une connoissance entière des deux Guerres dont je parle, & sur tout de celle d'Annibal, si un Etat faisoit toujours ce qu'il doit naturellement faire. Mais tandis que Carthage & l'An-

IV.  
Des causes  
particulie-  
res qui ren-  
dent d'abord  
les Carthagi-  
nois supé-  
rieurs aux  
Romains.

gleterre sont rabbaissées par la constitution de leur Gouvernement , des causes particulieres élevent l'une jusqu'à disputer aux Romains l'Empire du Monde , & menacer le Capitole ; & l'autre jusqu'à faire entrevoir à la France une ruine prochaine , ou du moins un abaissement honteux qui l'auroit empêchée de pouvoir jamais corriger son Gouvernement.

Malgré les vices que j'ai remarqués dans la République de Carthage , elle étoit cependant parvenue par le mérite extraordinaire de quelques-uns de ses Citoyens , à surpasser Rome même en courage & en sagesse. L'application qu'Amilcar , Asdrubal , & Annibal avoient eüe successivement à former les Armées à une excellente discipline , avoit banni du Gouvernement tous les défauts qui pouvoient le rendre inférieur du côté des Armes. Ces Grands Hommes eurent l'art d'inspirer à une Milice mercenaire & composée de différentes Nations , le même zèle , le même courage , la même obéissance , que les Consuls & les Dictateurs trouvoient naturellement dans leurs Concitoyens.

Des principes du Gouvernement & de la discipline Militaire des Romains, on voit, pour ainsi dire, sortir des Armées infatigables dans le travail & invincibles dans les dangers; mais Rome après la première Guerre Punique avoit fermé le Temple de Janus. Dans ces tems où les Peuples policés respectoient assez les Loix, pour n'être pas armés dans le sein de la paix & contre leurs Concitoyens, il étoit bien difficile que le repos ne corrompît à la fin des hommes qui n'avoient pas ce ridicule point d'honneur qui entretient cependant la Noblesse de l'Europe dans un mépris continuel de la vie, & la prépare aux dangers de la Guerre.

Tandis que Rome s'oublioit ainsi, les Armées de Carthage s'étoient au contraire aguerries en Espagne. Malgré les cabales par lesquelles les Carthaginois devoient être nécessairement désunis, & dont le propre est de faire négliger le mérite pour substituer souvent à sa place l'ignorance & la stupidité, ils élevent au Commandement de leurs Armées un homme dont les talens auroient pû s'é-



teindre dans leur Senat & dans leurs Banques. Par le caprice d'un hazard tout opposé, les Romains malgré les qualités d'un Gouvernement si capable de produire les talens, & où le mérite étoit sûr d'être recompensé, confient leurs Armées à un Flaminius & à un Varron.

Carthage, ou plutôt Annibal, forme des desseins dignes du courage & de la grandeur des Romains. Ce Capitaine, comme je l'ai dit dans le Livre précédent, ne se laisse point effrayer par la puissance de ses ennemis, il ose sagement porter la Guerre dans l'Italie. L'on a souvent accusé ce projet de témérité; mais je crois l'avoir justifié en faisant voir combien la puissance des Romains étoit peu affermie sur leurs conquêtes. La marche d'Annibal depuis Carthagene jusques dans l'Insubrie, aujourd'hui appelée le Milanez, fait connoître quel terrible ennemi s'avançoit aux portes de Rome. Jamais la République Romaine elle-même ne médita de plus grand projet. Ce Grand Homme fait trois cens lieues dans des Pays couverts d'ennemis; traverse des Rivieres ra-

rides & profondes ; passe des défilés dangereux ; achete le passage par des combats continuels , par des ruses toujours nouvelles , ou par des travaux immenses. Il se rend enfin malgré les saisons , & avec une Armée de Soldats sans Patrie , dans une Province pleine du nom Romain , & où il faut vaincre sans cesse pour retirer les Peuples d'Italie de leur aveuglement , & leur apprendre leurs vrais intérêts.

Rome cependant comme aveuglée sur le danger qui la menaçoit , agit sans force & sans prudence. Elle ne pénètre point les intentions d'Annibal, elle consume le tems en négociations frivoles, elle envoie des Ambassadeurs, & oublie qu'on ne doit traiter de satisfaction & de paix , qu'en faisant des préparatifs de Guerre.

Ce seroit recourir à des réflexions trop subtiles & même évidemment fausses , que d'attribuer sa lenteur à sa politique , & de croire qu'elle ne donna le tems à Annibal de détruire la Ville des Sagontins que pour acquérir elle-même le droit de ruiner Carthage , & de satisfaire pleinement

son ambition , en donnant des preuves simulées de son respect pour les Traités , & de sa fidélité à soutenir , ou du moins à venger ses Alliés. Les Romains avoient d'autres idées des droits de la Guerre. Ce Peuple orgueilleux s'étoit fait un droit des gens conforme à son ambition , & les vûës qu'on lui supposeroit , sont démenties par le reste de sa conduite. Comment ces Républicains si fiers qui vouloient détruire Carthage , auroient-ils pû demander par plusieurs Ambassades une réparation dont ils devoient regarder le premier refus comme une faveur ?

Les Romains pouvoient aisément défendre l'entrée de l'Italie , mais ils ne songerent pas plus à fermer le passage des Alpes , que les François à s'opposer aux descentes que les Anglois pouvoient faire sur leurs Côtes. La faute de ceux-ci fut moins grande , & ils étoient en quelque sorte plus excusables de ne pas prévoir une descente à laquelle Edoiard lui-même n'avoit pas (a) pensé. Annibal entra en Ita-

(a) Les Historiens disent qu'il ne descen-

ET DES FRANÇOIS, LIV. V. 163  
lie, & Edoüard III. en Normandie  
sans trouver aucune résistance, & l'un  
& l'autre eut deslors tout l'avantage  
que donne l'offensive.

Cette Guerre, dit le célèbre Montécuculi, inspire une confiance utile à une Armée & à une Nation, & des succès presque continuels dans tous les tems & dans tous les Pays, en ont en quelque sorte démontré les avantages. En gagnant des batailles sur ses terres on ne gagne rien, on ne fait que sauver une partie de son bien; en les perdant on perd tout. Le Peuple qui sent davantage les maux de la Guerre, n'a plus le même courage, & le Soldat, ajoute ce Grand Capitaine, combat avec moins de vigueur. Tandis que la gloire le frappe moins vivement, l'espérance qu'il a de trouver une retraite après sa défaite ne le met pas comme l'ennemi dans l'heureuse nécessité de vaincre.

La République Romaine n'opposa point à son ennemi des Capitaines di-

dit en Normandie que pat une espèce de désespoir contre les vents, qui ne lui permettoient pas de passer en Guyenne.

gnes de lui. Les Consuls qui jusques-là avoient eû raison de ne jamais demeurer sur la deffensive, soit parce que le tems de leur Magistrature étoit court, soit parce que leurs ennemis touûjours inférieurs aux Romains, combattoient sur leurs terres où l'on ne pouvoit les ruiner que par la victoire; les Consuls, dis-je, ne s'apperçurent pas qu'ils se trouvoient dans de nouvelles circonstances, qu'Annibal dans un Pays Erranger & sans Alliés étoit réduit à se suffire à lui-même, & que ses Soldats armés à la Romaine & aguerris ne pouvoient être vaincus qu'en ne combattant pas. En effet soit que l'on considère le génie de Carthage, les forces & les ressources d'Annibal, ou les intérêts & la situation des Romains, le parti le plus sage pour ceux-ci étoit de temporiser. L'on sçait à quelle extrémité Fabius réduisit depuis Annibal, quoique ses victoires eussent ébranlé la fidélité des Peuples d'Italie; mais quelque utile qu'eût été cette conduite, quand les Carthaginois furent entrés dans l'Insubrie, le génie de la République Romaine y étoit encore trop

ET DES FRANÇOIS , LIV. V. 165  
opposé pour qu'on puisse la regarder  
comme praticable.

Que les Romains eussent approuvé  
la conduite de Fabius , & qu'ensuite  
ils eussent été inébranlables après la  
journée de Cannes , c'eût été le fruit  
de la suprême raison. Un homme  
seul & dégagé de préjugés peut à pei-  
ne avec le secours d'une lumière su-  
périeure réunir ainsi la force & la  
prudence ; à plus forte raison tout  
un Peuple qui n'a telle vertu que  
parce qu'il a tel vice , & qui obéit  
aveuglément aux mœurs que lui don-  
ne le Gouvernement , est-il beaucoup  
moins capable de se plier ainsi aux  
nécessités des circonstances , & d'allier  
des qualités pour ainsi dire contraires ?

Si Cornélius trompé par les pré-  
jugés de sa Patrie , crut devoir atta-  
quer les Carthaginois avant qu'ils se  
fussent remis de leurs fatigues , &  
qu'ils se fussent fortifiés par l'allian-  
ce des Gaulois Cisalpins , il devoit  
livrer une bataille générale , & oser  
courir les risques d'une plus grande  
perte , pour en faire faire une plus  
considérable à Annibal même. Mais  
il engage seulement un combat par-

ticulier entre sa Cavalerie & la Cavalerie Numide, dont les chevaux ardens, pleins de feu, & nés pour la Guerre avoient tant d'avantages sur ceux des Romains.

C'est avec la République Romaine elle-même, & non pas avec un Sempronius, un Flaminius, ou un Varron qu'il faut mettre en parallele Annibal. Ce Grand Homme est pour ainsi dire présent dans le Senat & dans les Assemblées du Peuple, & il en devient l'ame. Si Fabius plus sage que la République veut ruiner son ennemi sans le combattre; Annibal obligé de toujours vaincre, en triomphe par Rome même. Il rend le Dictateur suspect, il tâche de faire naître de la division entre la Noblesse & le Peuple, & pour leur donner une confiance qui devoit les perdre, il brave Fabius qu'il craint, & feint de craindre Minutius qu'il méprise. Il laisse prendre à celui-ci quelques légers avantages qui n'étoient qu'un appas trompeur que les Romains ne purent éviter, & qui auroit ruiné leur République, si Fabius encore meilleur Citoyen qu'habile Capitaine,

ET DES FRANÇOIS , LIV. V. 167  
n'eût réparé la faute (a) de la République , & forcé Minutius à écouter la reconnoissance qui le fit rentrer dans le degré de subordination où il devoit être.

Les succès consécutifs que les Anglois obtinrent sur les François ne furent point aussi l'ouvrage de la Fortune ; l'Angleterre eut ses Annibals qui lui donnerent de la supériorité sur la France. Philippe de Valois & le Roi Jean laisserent tous ses défauts au Gouvernement de leur Nation ; Edoüard III. réprima tous ceux du Gouvernement d'Angleterre. De-là dans les Anglois ce zèle & cette union dont les François étoient naturellement moins éloignés , mais que leurs Rois ne sçavoient point entretenir avec la même sagesse qu'Edoüard. Ce Prince habile ne craint ni l'inconstance , ni l'ambition de ses Sujets , il est l'ame du Parlement , &

V.  
Causes particulières des avantages que les Anglois remportent sur la France.

(a) Les Romains qui se croyoient deshonorés par la sagesse de Fabius , donnerent à Minutius son Général de la Cavalerie , un pouvoir égal à celui du Dictateur. Conduite imprudente de la part des Romains , & qui devoit naturellement jeter de la division entre les deux Généraux.



tout lui obéit. La France au contraire se divise, il s'y forme des cabales & des partis, & les désordres du Gouvernement général de la Nation font naître dans les Etats particuliers de nos Rois le trouble & la déso-béissance. Edoüard étoit courageux à la tête de ses Armées, & sage dans ses conseils ; Philippe étoit toujours lent dans sa conduite, & toujours in-considéré en voulant réparer ses fautes, & son fils fut plutôt téméraire que brave.

La France n'avoit point d'Infanterie. (a) La Gendarmerie toujours armée

(a) Les Communes composées de Soldats sans discipline, & toujours prêts à fuir, n'étoient plus alors employées qu'aux travaux pénibles de l'Armée. Pour le dire en passant elles étoient tombées dans un tel mépris, qu'après la réforme qui se fit sous le règne de Charles VII. dans la Milice, les Franc-Archers qui leur succéderent, & qui partagerent avec la Gendarmerie l'honneur de la victoire, ne voulurent point se charger des travaux qu'elles avoient, pour ainsi dire avilis. Cette délicatesse mal entendue, mais où l'on reconnoît si bien le génie de notre Nation, fit naître un préjugé contraire à la vigueur de la discipline ; ce fut Henry IV. qui

mée de pied en cap combattoit à pied , mais elle étoit déjà vaincue par le poids de ses propres armes qu'elle ne vouloit point quitter , parce que je ne sçai quel préjugé ridicule avoit attaché une distinction particulière à chaque pièce de son armure. Les Anglois avoient précédé les François dans cette partie de la Science Militaire , & ils avoient dans leurs Armées beaucoup de cette Infanterie , connue depuis chez nous sous le nom de Franc-Archers. C'étoient des Soldats armés à la légère , propres à toutes les évolutions , & qui après s'être d'abord servi de l'arc ou des dards pour ébranler de loin l'ennemi , marchotent vigoureusement sur lui avec des massues armées de plomb , & des haches d'armes ; l'immobile Gendarmerie en étoit accablée , & succomboit malgré son courage.

Jamais la Couronne de France n'auroit été plus près de sa ruine qu'après la bataille de Maupertuis , si Edoüard eût connu ses véritables in-

le premier retira son Infanterie de sa pernicieuse oisiveté , & l'accoutuma aux travaux de la tranchée.

terêts. Il n'y a peut-être que la situation des Romains après la défaite de Varron à Cannes qui fût plus terrible pour un Peuple. Qu'un Maharbal dans cette conjoncture auroit pû dire avec raison à Edoüard que son fils sçavoit vaincre , mais qu'il ne sçavoit profiter ni des avantages que lui présentoit sa victoire , ni de l'Anarchie où la prison du Roi Jean avoit jetté les François !

Rien ne prouve mieux l'aveuglement pitoyable de la France sur son état , que l'impossibilité où le Dauphin , connu depuis dans nos Histoires sous le nom glorieux de Charles le Sage , se vit deux ans encore après, d'opposer autre chose aux Anglois que le Traité de Brétigni. Edoüard s'étoit avancé sans résistance jusqu'aux portes de Paris , & ce Prince n'auroit peut-être pas trouvé assez humiliantes les conditions auxquelles la France se soumettoit, s'il n'eût été consterné par le même accident qui avoit éloigné Annibal des portes de Rome : il regarda l'orage qui avoit dissipé son Armée comme une marque infailible de la protection du Ciel sur les François.

Autant que les Anciens ont blâmé Annibal de n'être pas allé à Rome après la bataille de Cannes ; autant les Modernes cherchent-ils à le justifier. Les paroles si connues de Maharbal ont fixé le jugement de plusieurs Ecrivains ; les uns ont cru que Rome auroit ouvert ses portes au vainqueur ; & les autres ont pensé qu'Annibal avoit trouvé tous les malheurs de Cannes dans les délices de Capouë. Lorsque ce Capitaine dans le déclin de sa prospérité , & après avoir fait quelques efforts inutiles pour faire lever le siège de Capouë , s'approcha de Rome dans le dessein d'intimider les Consuls , & de les attirer au combat en divisant leurs forces ; Polybe lui-même , quoique consommé dans les affaires de la Guerre & de la politique croit que cette Capitale ne dût son salut qu'à un heureux hazard qui permit que dans ce tems-là précisément il s'y trouvât quelques Légions.

VY.  
Conduite  
d'Annibal a-  
près la ba-  
taille de Can-  
nes , & d'E-  
doiard après  
la bataille de  
Maupertuis.

Une pareille bravade n'étoit propre cependant qu'à intimider les Dames Romaines. Etoit-il vraisemblable qu'un Capitaine qui n'avoit pu forcer les retranchemens des Consuls

devant Capouë, comme Tite-Live le fait dire judicieusement à Fabius, conçût l'espérance de s'emparer de Rome? Si ce Général s'écria dans cette rencontre que *tantôt traversé par la fortune, tantôt combattu par lui-même dans ses propres desseins, il ne se croyoit plus réservé à prendre Rome* : ces paroles doivent moins être regardées comme une preuve qu'il fût venu pour lui livrer l'assaut, ou qu'il crût que la consternation qui suivit la défaite de Varron lui en eût ouvert les portes, que comme un mouvement de dépit contre sa fortune & la fermeté d'un Peuple que les pertes rendoient plus opiniâtre.

Annibal connoissoit trop bien les Romains pour croire que la crainte étouffât leur courage jusqu'à ce point-là. Si depuis la journée de Cannes il ne dissimuloit point, Tite-Live nous l'apprend, qu'il n'eut fait une faute en ne s'approchant pas de Rome, ce n'est point qu'il crût, ainsi que le disoit Maharbal, qu'il eût soupé cinq jours après dans le Capitole. Mais il avoit fait sans doute les réflexions qu'on lira bientôt, & compris qu'il avoit manqué à sa fortune, en lais-

fant échapper l'occasion favorable de ramener toute la Guerre en Italie, & d'empêcher toutes les diversions qui rendirent ses travaux inutiles : Je m'expliquerai bientôt plus clairement.

Annibal auroit conduit son Armée des Champs de Cannes aux portes de Rome, sans avoir le même bonheur que les Gaulois après la bataille d'Alia. Les Romains avoient pris d'autres sentimens en augmentant leurs forces. Rome étoit une Place forte dont l'Armée Carthaginoise n'auroit pû former l'enceinte, & elle n'étoit point vuide d'Habitans, ni par conséquent de Soldats. Annibal manquoit de toutes les machines nécessaires à un siège; après la bataille de Trafimene il avoit échoué devant une Place de peu d'importance; en un mot le Sénat qui félicite Varron de n'avoir pas désespéré du salut de la République, n'a point perdu lui-même toute espérance.

Edouard après la bataille de Mau-pertuis n'avoit pas besoin de faire autant de réflexions que le Général Carthaginois, pour embrasser le parti le plus sage. Le Roi Jean prisonnier, les Etats, sans obéissance pour

le Dauphin, le Peuple soulevé contre la Noblesse, enfin tous les Ordres du Royaume corrompus par les intrigues, les passions, & l'éloquence du Roi de Navarre, & désunis entr'eux, ne pouvoient point naturellement lui présenter les pensées qui dûrent occuper Annibal, & qui l'empêchèrent de démêler dans la chaleur de la prospérité, l'occasion qui se présentoit de détruire ses ennemis.

Ce furent les vices & l'ignorance des tems qu'Edouard ne scût pas vaincre, qui sauverent la France. Les Princes n'étoient pas encore assez éclairés pour ne former que des desseins qu'ils pussent exécuter, l'excès d'une ambition mal entendue, comme on le verra dans la suite, ne permit pas au Roi d'Angleterre de profiter de ses premiers succès. On commençoit une campagne sans porter ses vûes au-delà, & l'on regardoit presque le gain d'une bataille comme la fin de la Guerre. Le Vainqueur après un avantage dont il n'étoit pas en état de profiter, se trouvoit quelquefois aussi embarrassé que le vaincu auquel il restoit des ressources dans l'impuissance de son ennemi. Edouard ignoroit que

la Guerre peut dans de certaines circonstances se suffire à elle-même. Les préjugés & l'habitude l'emportèrent, tandis que les Anglois étoient trop sûrs d'un heureux succès, pour devoir trouver des difficultés à continuer la Guerre avec plus de chaleur qu'ils ne l'avoient commencée.

Quoique les Romains se vissent en état de soutenir un long siège, & fussent prêts à trouver dans leur courage toutes ces ressources qui forment un si beau spectacle dans leur Histoire, je ne puis m'empêcher de blâmer Annibal de n'avoir pas découvert à travers les expressions & les promesses téméraires de Maharbal, la sagesse cachée que renfermoit son Conseil. Alexandre à sa place se seroit avancé aux portes de Rome sans pénétrer tous les avantages de cette entreprise, l'impétuosité naturelle de son temperament lui auroit tenu lieu après la journée de Cannes, d'une connoissance délicate de ses intérêts, dont il étoit moins capable que le Général Carthaginois.

Annibal devoit marcher à Rome.

Indépendamment de l'exageration & de l'éloquence avec lesquelles plusieurs



176 PARALLELE DES ROMAINS  
Historiens ont pris plaisir à peindre l'effroi que la défaite de Varron avoit répandu dans Rome , on voit par la seule exposition de quelques faits qu'il fut grand. Il est bien vraisemblable que si Annibal eût porté lui-même la nouvelle de sa victoire aux Romains , il auroit fait monter leur consternation au plus haut point; la vûë d'un malheur plus prochain, & la présence d'un ennemi qui ne leur eût pas laissé le tems de se remettre de leur premier abbattement , auroient étouffé cet esprit de ressource & de courage qui embrassa à la fois la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne, la Mer, l'Afrique, & même la Macedoine. Rome occupée d'elle seule auroit perdu l'Empire du Monde.

La deffensive qui avoit précédé la perte de la bataille de Cannes, en rendoit les suites plus fâcheuses. Cette Guerre a cela de particulier qu'un Etat n'y a recours ordinairement que quand sa foiblesse exigeroit que l'offensive lui donnât une nouvelle confiance. La deffensive lasse le Soldat & décourage le Citoyen ; le premier

s'ennuye d'agir en apparence inutilement, & il faut des événemens à l'ignorance du second, ou bien il croit tout désespéré.

La conduite de Fabius, qui sans doute augmenta d'abord dans Rome la consternation qu'y jettoit la défaite de Varron, dut aussi accroître l'inquiétude des Peuples d'Italie. Ils n'avoient pas mieux compris que les Romains la nécessité où l'on avoit été de temporiser pour ruiner Annibal; leur crainte dût donc être d'autant plus grande qu'ils commençoient d'un autre côté à se défier des forces de la République Romaine, & qu'ils n'avoient point le même motif de se défendre contre les Carthaginois. Annibal, comme je l'ai dit ailleurs, les flatoit de recouvrer leur liberté, & au défaut même de cet appât, & de la crainte qui les ébranloit, il pouvoit, pour les attirer dans son parti, se servir des sentimens qu'ils devoient naturellement avoir pour une Ville prête à succomber, & qui sembloit les avoir abandonnés à la fureur de son ennemi.

Il ne faut point douter qu'une démarche aussi hardie que celle de se

présenter devant Rome après la bataille de Cannes, n'eût heureusement suppléé à cette politique qui ouvrit tant de Villes à Annibal. Ce Capitaine n'auroit perdu par cette conduite aucuns des avantages présens qu'il se proposoit de retirer de celle qu'il embrassa, & les Peuples d'Italie n'auroient pas moins violé la fidélité qu'ils devoient aux Romains. Comme ils n'avoient point le même intérêt, il auroit été impossible qu'ils eussent montré la même fermeté. Rome assiégée auroit fait trembler ses Alliés les plus fideles; la désertion auroit été générale; les Magistrats de toutes les Villes seroient venus reconnoître le Général Carthaginois dans son Camp, & se mettre sous sa protection. Tandis qu'Annibal en auroit tiré les secours nécessaires pour former avec son infanterie le siège ou le blocus de Rome auquel il auroit présidé, sa Cavalerie auroit tenu l'Italie en respect & achevé de la soumettre, ou de lui rendre sa liberté.

Il n'étoit plus libre alors aux Romains d'embrasser la conduite qui les rendit Vainqueurs, parce que Carthage & Annibal auroient encore

conservé sur eux la supériorité qu'ils avoient eüe jusques-là. Qu'importoit-il à Rome de se roidir contre la Fortune & d'avoir des succès dans les Provinces Etrangères, si elle succomboit elle-même sous les Armes de son Ennemi ? Quelque courage que sa défense pût inspirer à ses Citoyens, ils ne pouvoient point montrer plus de désespoir que les Sagon-tins ; il falloit craindre la famine avec une si grande multitude d'Habitans, il falloit craindre les ruses & la force ; car une Ville assiégée & qui ne reçoit point de secours, est nécessairement emportée.

Au lieu de recruter les Armées qui étoient en Espagne & en Sicile, & de menacer Philippe, les Romains qui se seroient revûs dans leur première foiblesse, auroient été forcés par la politique même de rappeler toutes leurs forces en Italie.

J'ose augurer que cette conduite, la plus sage que pût choisir la République Romaine, auroit été la cause de sa ruine. Sa chute ou son salut n'eût alors dépendu que du sort d'une ou de deux batailles. Si les Carthagi-nois les avoient gagnées, Rome étoit

absolument sans ressource, & il est certain, si l'on veut compter tous les degrés différens de probabilité qui sembloient promettre la victoire aux Romains ou à Annibal, qu'il y en avoit un nombre bien plus considérable en faveur des Carthaginois.

Les Romains auroient eû, il est vrai, l'avantage de sentir animer leur valeur par le grand intérêt de leur Fortune particulière, de leur Patrie, de leurs Dieux, de leurs Femmes, & de leurs Enfans pour lesquels ils auroient combattu; mais les Carthaginois auroient porté au combat la confiance que donne le gain de quatre batailles, & l'espérance de détruire Rome par un dernier effort. Cet intérêt qui étoit moins puissant que celui des Romains, auroit été amplement compensé par la supériorité du génie d'Annibal sur les Généraux de la République Romaine.

Qu'on fasse attention que Scipion & les autres Grands Hommes qui se distinguèrent dans le cours de cette Guerre, étoient encore trop jeunes pour parvenir aux Magistratures, ou qu'Annibal ne leur avoit pas encore appris son art. L'Armée Carthaginoi-

ET DES FRANÇOIS, LIV. V. 181  
se confervoit sur les Romains tous ses avantages. Annibal avoit armé ses Soldats à la Romaine, la Discipline étoit encore dans toute sa vigueur, & la Cavalerie Numide étoit toujours invincible.

Si malgré tant de préjugés les Romains avoient remporté une première Victoire, il est facile de s'appercevoir que tout n'étoit pas désespéré pour Carthage, & que son Général avec tant de Villes ouvertes à une retraite, n'auroit jamais souffert une perte qui l'eût mis hors d'état de réparer ses affaires par une seconde action. Quand la Fortune, ce qui est presque inconcevable, l'auroit trahi une seconde fois, oseroit-on assurer que tout fut perdu ?

Ce fut Annibal lui-même qui se vainquit. Sa faute donna le tems aux Romains de s'élever au-dessus de leurs malheurs, d'attaquer leur Ennemi par son foible, si je puis parler ainsi, & de montrer une magnanimité que les Hommes admireront toujours. En ne profitant pas de l'occasion de rappeler toute la Guerre en Italie, Annibal perdit la supériorité qu'il avoit eüe sur la République Ro-

VII.  
Comment  
Annibal perd  
sa supériorité.

maine ; si l'on se rappelle ce que j'ai dit au commencement de ce Livre , on sentira bien vite la force de cette vérité :

Carthage n'étoit pas une digne rivale de Rome , & ce n'étoit qu'aïdée & soutenüe par le génie d'Annibal , qu'elle s'élevoit jusques à combattre avec elle pour l'Empire du Monde ; il étoit donc de l'intérêt des Carthaginois que toute la Guerre fût contre Annibal. La faute de ce Capitaine fut cause que la République Romaine eût deux Guerres l'une contre lui qu'elle ne pouvoit pas encore vaincre , l'autre contre les Carthaginois sur lesquels elle avoit encore plus d'ascendant que leur Général n'en avoit sur elle-même : & cette seconde Guerre devoit décider du sort de la premiere.

Ce qui se passa entre les Romains & les Carthaginois depuis la bataille de Cannes , jusques à la descente de Scipion en Afrique , peut occuper un Historien & non pas un Philosophe. Les jalousies qui divisoient Carthage , son avarice & sa lâcheté , devoient la faire succomber sous l'union , le courage , & la générosité de son En-

emie. Les Romains obtinrent en effet chaque jour quelque nouveau succès en Espagne & en Sicile, & Annibal qui sentoit le contrecoup de toutes les pertes de sa Patrie, parce que les diversions des Romains empêchoient qu'il ne pût réparer ses forces, se surpassoit inutilement lui-même en Italie.

La confiance qui est l'ame des forces d'un Etat, rendoit de jour en jour la République Romaine plus redoutable. Son courage fit trembler ses perfides Alliés, ils virent qu'elle avoit repris ses forces en succombant, & qu'Annibal au contraire avoit perdu les siennes en triomphant. Dans la crainte que Rome leur inspiroit, ils commencerent à se repentir de l'avoir trop-tôt trahie. Les Partisans qu'elle avoit dans toutes les Villes d'Italie, profiterent de ces sentimens pour faire oublier peu à peu les succès infructueux d'Annibal, & pour ramener leurs Concitoyens sous l'obéissance de leurs premiers Maîtres.

Si Annibal avoit été supérieur à la République Romaine jusques à la journée de Cannes, il lui devint dans la suite bien inférieur. La Guerre,



184 PARALLELE DES ROMAINS  
comme je l'ai déjà dit après le célèbre Montecuculli, est un monstre insatiable qui se dévore lui-même, & elle épuise ceux qu'elle favorise. Ses succès ne s'achetant jamais que par des pertes réelles, le Vainqueur s'affoiblit par sa prospérité même, & s'il ne répare continuellement ses forces, il est bientôt hors d'état de profiter de sa Victoire. Après avoir forcé les Romains à armer leurs Esclaves, Annibal avoit lui-même besoin de recruter son Armée; mais simple Citoyen de Carthage, il ne put en tirer les secours qui lui étoient nécessaires. Les Carthaginois toujours rabaisés par leur avarice au-dessous de l'entreprise d'Annibal, ne vouloient profiter de ses avantages que pour mandier la Paix. *Ne vous livrez point à une joye insensée, leur disoient Hannon & ses Partisans, on vous trompe; Magon ne vous annonce avec tant de faste & d'orgueil que des Triomphes imaginaires. Annibal, s'il faut l'en croire, a taillé en pieces les Armées Romaines, & il vous demande des Soldats; il a pris deux fois le Camp des Ennemis, il est, dit-on, chargé de butin; s'il ne veut pas nous en faire part,*

ET DES FRANÇOIS , LIV. V. 185  
*qu'il n'ose pas du moins nous demander  
des vivres & de l'argent. Applaudissez,  
si vous le pouvez , à de pareilles Victoi-  
res , mais par les succès mêmes appren-  
nez ce que seront un jour nos défaites.*

Outre que les Romains avoient eu le tems de s'aguerrir , & que leur Ennemi leur avoit lui-même formé des Généraux , les Garnisons qu'Annibal fut obligé de placer dans un grand nombre de Villes , ne lui permirent point de tenir la Campagne avec le même avantage qu'auparavant. S'il avoit marché à Rome après sa dernière Victoire , il auroit prévenu cet inconvénient. Rome en appelant à son secours les forces qu'elle avoit dans les Provinces , lui auroit aussi permis de dégarnir l'Espagne ; & ce Général auroit conservé sa première supériorité , parce qu'il n'auroit point été traversé par les vices de Carthage.

Annibal ne retrouvoit ni la même docilité ni la même expérience dans les Soldats qu'il faisoit en Italie. Placé entre deux inconvéniens également dangereux , la même politique qui le forçoit à ménager les Peuples d'Italie , ruinoit la vigueur de la Dis-

186 PARALLELE DES ROMAINS  
cipline Militaire. On a toujours re-  
marqué que les succès attachent le  
Soldat à son devoir , Annibal moins  
heureux trouva moins de courage  
dans ses Troupes , & sa Cavalerie si  
redoutable aux Romains , déserta  
continuellement chez eux.

Malgré tous ses efforts, ce Géné-  
ral ne pouvoit tenir la fortune égale-  
ment suspendue entre Rome & Car-  
thage ; l'Italie lui échappoit ; il ne  
falloit que temporiser , & sa ruine  
étoit certaine. Dès que les Romains  
auroient réuni leurs forces , en triom-  
phant dans les Provinces où n'étoit  
pas Annibal , ils devoient être assés  
intelligens après l'expérience de la  
premiere Guerre Punique , & surtout  
après avoir été instruits dans celle-ci  
par la conduite d'Annibal , pour aller  
eux-mêmes attaquer Carthage. L'é-  
venement justifie mes réflexions ; dès  
que la République Romaine eût chas-  
sé les Carthaginois des Provinces  
Etrangères, Scipion descendit en Afri-  
que , & sans qu'on tire l'épée en Ita-  
lie , il en chasse Annibal plus sûre-  
ment que s'il y eût remporté la Vic-  
toire de Zama.

VIII.  
DES CONCORDS.

Si d'un côté il n'y a point dans

L'Histoire d'événement plus propre à faire sentir de quelles ressources est un bon Gouvernement, & quelle supériorité il donne à un Peuple sur ses Ennemis, il n'en est peut-être point aussi qui fasse mieux connoître avec quelle force les causes particulières peuvent quelquefois combattre & suspendre l'efficace des causes générales. Rien par conséquent n'est plus capable d'exciter un Peuple à bannir toute folle confiance; il doit se surpasser encore lui-même, quand il semble déjà parvenu au plus haut point de sagesse.

des causes générales & des causes particulières.

La prudence humaine ne peut jamais prévenir tous les caprices de la fortune. Sans qu'il se fasse aucun changement dans la Police & dans les institutions d'un Etat, il y a toujours quelques intervalles où la partie (a) Militaire y paroîtra avec moins de lustre, tandis que sans un principe marqué, elle parvient chez les Ennemis à son plus haut degré de perfection. Tous les Pais peu-

(a) Le Lecteur sent bien qu'on peut appliquer ces réflexions à toutes les autres parties de la Société, comme la Magistrature, le Commerce, les Arts, &c.

vent produire de ces Hommes Créateurs dont le génie se développe de lui-même. La nature indépendante des regles de la Politique, fera naître un Epaminondas à Thebes & un Annibal à Carthage, tandis que Sparte fera sans défenseur, & que Rome n'aura que des Flaminius & des Varons.

Quoiqu'un Peuple puisse ainsi suspendre par des causes particulieres les progrès d'un Ennemi auquel les causes générales promettent des succès, il n'est pas moins certain que l'Etat le mieux constitué doit être le Vainqueur. Il faut cependant que deux ou trois pertes ne puissent pas l'accabler ; car ce n'est que dans une suite continuée d'actions que la Fortune se range nécessairement du côté de la sagesse. Rome après la journée de Cannes n'auroit été prête à succomber, si Annibal en avoit formé le siège, que parce que son Gouvernement, je l'ai déjà fait voir ailleurs, ne lui avoit pas permis de profiter véritablement de ses Conquêtes pour s'affermir. Elle auroit dès-lors ressemblé à ce petites Républiques qu'un seul échec peut renverser, & dont la foiblesse ruine

toute la sagesse de leurs Loix & de leurs institutions.

Je sçai combien la fortune est capable de déranger la marche de la politique, dès qu'elle transporte ses caprices dans la Guerre qui est son Théâtre. Mais outre que le hasard ne peut être ni constant ni uniforme, surtout quand on le suppose combattu par une raison supérieure, est-il même si facile à un Général de profiter des faveurs qu'il en reçoit ?

S'il en faut croire les observations des Historiens, il y a peu de Guerres considérables qui ne présentent quelque conjoncture où la Nation la plus sage trouveroit sa perte, si son Ennemi en sçavoit profiter : mais par une espèce de fatalité attachée à la faiblesse de l'esprit humain, il est comme impossible de tirer de cette circonstance tous les avantages qu'elle offre. Quand les Etats aussi imprudens que la République Romaine donneroient à leurs Généraux cette vaste autorité qui rendit un Marius, un Sylla, un Pompée & un César les arbitres de la Guerre, un Capitaine qui n'auroit pas prévu le hasard qui devoit le favoriser, souvent ne trou-

veroit rien de disposé pour en profiter. Tantôt il est trop occupé de ses idées pour voir d'une maniere distincte toutes les conséquences d'une occasion qui disparoît quelquefois en même tems qu'elle se présente, ou qui devient moins favorable si elle subsiste longtems. Tantôt ce n'est même qu'après un examen bien sérieux qu'on peut démêler une pareille conjoncture; elle ne ressort, pour ainsi dire, que de la combinaison d'une foule d'idées en apparence contraires, & qu'il est rare de pouvoir saisir dans leur véritable point de vûe, tandis que la Victoire toujours ennemie du conseil, inspire quelque relâchement ou quelque joye indiscrete aux plus grands Hommes.

Malheur à tout Etat dont la prospérité n'a pour base les principes mêmes de son Gouvernement. Les succès que donnent les causes particulières, sont passagers comme elles, en faudroit-il d'autres preuves que l'Histoire d'Alexandre & de Charlemagne? Quand Annibal auroit été invincible, sa mort qui en auroit enfin délivré les Romains, auroit causé la ruine de Carthage. Quand la Fran-

ce n'auroit point opposé un Charles-le-Sage à Edoiard III. l'Angleterre sous un autre Prince devoit retomber dans ses premières divisions.

Les succès qu'un Peuple obtient par des causes particulieres sur une Nation plus sage que lui, sont d'autant moins durables, que ces causes se ruinent elles-mêmes, & ne peuvent presque jamais produire des effets généraux, c'est-à-dire, donner à chaque partie de l'Etat une vraie supériorité sur ses Ennemis. C'est ainsi qu'Annibal rend aux Romains toute leur valeur, & leur forme des Scipion & des Marcellus, tandis qu'il perd lui-même ses forces & ne trouve que des Soldats sans discipline.

S'il perfectionne la Milice de Carthage, il laisse ses Citoyens dans tous leurs vices; en un mot sa République ne forme point un corps dont toutes les parties se prêtent des forces mutuelles, & le courage du Soldat qui n'est point appuyé de la vertu du Citoyen doit enfin succomber.

On ne découvre bien dans nos Guerres avec l'Angleterre, toute la force des causes générales que sous le regne de Charles VII. La France fut,



192 . PARALLELE DES ROMAINS

il est vrai , rétablie dans son lustre par Charles-le-Sage , mais ce fut plutôt l'ouvrage du Prince que de la Nation. Elle se vit encore réduite aux plus cruelles extrémités , soit parce que la Fortune en y faisant naître des troubles , l'empêchoit de profiter de ceux que le Gouvernement produisoit chez ses Ennemis , soit parce que l'Angleterre nous opposa encore un Edoüard dans la personne de Henry V.

IX.  
Causes des  
succès de  
Henri V.

Les François & les Anglois passerent sous une minorité. Les mauvaises intentions des Oncles des deux Princes ne permirent ni à l'une ni à l'autre Nation de poursuivre ses avantages. Les jalousies des Grands & les cabales de la Cour , retinrent les deux Etats dans une Paix qui leur étoit également défavantageuse.

Les Ducs d'Anjou , de Berry , de Bourgogne , & de Bourbon , se saisirent du Gouvernement , & s'en exclurent tour à tour. Le premier étoit un Prince haut , severe , indocile , & plus Politique que les autres. La France ne se seroit point avilie s'il eût été Roi. Il avoit l'ame grande , il étoit ambitieux , mais il ne songea

en gouvernant la France qu'à amasser les trésors dont il devoit avoir besoin pour soutenir ses droits sur le Royaume de Naples. Que le malheur d'un Empire est grand quand ceux qui le gouvernement ont intérêt de le mal gouverner ! Des qualités qui pouvoient être utiles à la Patrie, en devinrent le fléau. Le Duc d'Anjou se rendit odieux à tous les Ordres du Royaume, son avarice & son ambition y réveillèrent tous les troubles qui l'avoient déchiré pendant la prison du Roi Jean.

Le Duc de Berry plus vain qu'ambitieux, se contentoit des frivoles respects que l'ambition méprise, & naturellement plus avare que le Duc d'Anjou, il ne pilloit cependant l'Etat que pour pouvoir être prodigue. Le Duc de Bourgogne avoit autant d'ambition mais moins de génie que le Duc d'Anjou ; il n'étoit Politique qu'en Courtisan, l'autre l'étoit en Souverain. A des mœurs douces il allioit des passions vives & remuantes, & quoiqu'il ne se fût pas moins distingué dans la Guerre que son frere, il n'avoit point eû l'adresse de

194 PARALLELE DES ROMAINS  
persuader à la Nation qu'il étoit aussi  
bon Capitaine.

Le Duc de Bourbon meilleur Citoyen qu'eux, étoit désintéressé, sage, & courageux. Mais soit qu'il manquât d'une certaine force, ou de cette patience nécessaire dans le Gouvernement, soit peut-être aussi parce qu'il étoit plus éloigné du Trône par sa naissance, il ne put jamais pour le bonheur du Royaume s'élever au-dessus de ces Princes, ou du moins servir de lien entre des esprits que les mêmes passions tenoient éloignés.

L'Angleterre étoit en proie aux mêmes divisions ; tandis que le Duc de Bourgogne faisoit ses efforts pour que les forces de la France se tournassent contre les Flamands dont il vouloit châtier l'indocilité, le Duc de Lancastre détournoit les Anglois de leurs vrais intérêts, & vouloit faire valoir les droits qu'il avoit sur la Castille.

L'Angleterre fut bientôt troublée par la révolution dans laquelle Richard II. perdit la liberté, la Couronne, & la vie. Loin que la France

pût profiter d'une circonstance si favorable pour consommer l'ouvrage de Charles-le-Sage, l'assassinat commis en la personne du Duc d'Orléans par le Duc de Bourgogne, excita de nouveaux troubles, qui dès leur naissance font prévoir la fortune des Anglois. Le Comte de Derby (a), connu sous le nom de Henry IV. étoit un Prince vaillant, attentif à ses intérêts, Politique & ambitieux; Charles VI. inférieur même à Richard II. dans ses premières années, étoit devenu incapable de gouverner.

Rien n'étoit plus difficile que d'arrêter le cours des désordres qui partageoient la France. Le Prince qui par foiblesse n'osoit prendre un parti décisif entre la Maison de Bourgogne & la Maison d'Orléans, demeureroit suspendu entre ces deux factions, & chacune triomphoit à son tour sous son nom. Tandis que Henry, ses Ministres, & ses Serviteurs se hâtoient de s'affermir, & de ruiner les Parti-

(a) Je l'appelle Comte de Derbi, parce qu'il est plus connu sous ce nom que par celui de Duc de Lancastré qu'il ne prit que peu de tems avant que de monter sur le Trône.

sans de Richard, on croyoit avoir épuisé en France tous les secrets de la Politique, lorsque sans remonter jusques à la source du mal, & sans qu'on pût ni établir ni trouver un milieu qui satisfit également les mécontents, on arrêtoit par des négociations mal entendues deux Partis toujours envenimés l'un contre l'autre, & toujours prêts à s'accabler.

La Guerre Civile elle-même auroit été cependant moins funeste aux François. Lorsqu'il s'éleve dans un Etat des différends qui doivent (a) se terminer par la voye des Armes, il vaut mieux que la violence éclate d'abord. L'agitation qui précède la Guerre Civile produit les mêmes désordres qu'elle. Les retardemens aigrissent les esprits, accroissent les haines, étendent une querelle, & ne servent enfin qu'à y intéresser tous les Ordres de l'Etat : chacun joint alors à la première cause de la révolte les vûes particulieres que lui suggerent ses passions.

C'est ainsi qu'il n'y eut plus de par-

(a) Ces cas ne peuvent arriver que dans un Gouvernement vicieux, où le Prince ne jouit pas de l'autorité qui lui est propre.

tie faine dans le Royaume quand Henri V. passa la mer. Ce Prince poussa ses Conquêtes à la faveur de nos divisions. Personne n'ignore l'Histoire de ces tems malheureux. La haine, la jalousie, la vengeance, l'ambition avoient tellement fermenté dans tous les cœurs, que les François qui étoient tombés dans une espece de phrénésie, s'abandonnerent à toutes les fureurs de la Reine, renoncèrent à leurs légitimes Maîtres, & souscrivirent enfin au lâche Traité (a) que leurs mortels Ennemis arracherent à l'imbécillité de Charles VI.

Quelle que fût la situation de la France dont le Prince banni & proscrit n'étoit plus secondé que de quelques bons François, la prospérité de l'Angleterre ne pouvoit être que passagere. Je ne parle plus de ce génie inquiet & Républicain qui la soulevoit contre ses Rois, & auquel l'usurpation des Lancastres donnoit une nouvelle force. La Monarchie Françoisé n'avoit pas besoin

X.  
Des cartes  
qui font  
avorter les  
desseins des  
Rois d'An-  
gleterre.

(a) Le fameux Traité de Troye passé en 1420.

198 PARALLELE DES ROMAINS  
que les Anglois fissent eux-mêmes  
dans leur Isle quelque diversion en  
sa faveur.

Les Sujets de Charles VI. avoient  
passé trop subitement de la haine an-  
cienne qu'ils avoient pour l'Angle-  
terre, jusques à consentir que leur  
Patrie en devint une Province. Ces  
sentimens convulsifs, & auxquels les  
François n'étoient point accoutumés,  
ne pouvoient être durables. Le Peu-  
ple n'est quelquefois jamais plus près  
de son devoir que quand il en fran-  
chit les bornes avec une fureur plus  
prompte. Les premiers succès de  
Charles VII. causerent en effet une  
révolution dans tous les esprits. La  
fidélité que ses Sujets avoient pro-  
mise à son Ennemi, fut ébranlée; les  
passions en s'éteignant laisserent re-  
naître l'ancienne haine pour les An-  
glois; l'amour de la Patrie se réveilla;  
le François ne voulut plus que ses lé-  
gitimes Maîtres; & le célèbre Duc de  
Betfort trouva presque autant de dif-  
ficultés à surmonter dans la partie de  
la France qui lui étoit soumise, qu'An-  
nibal en rencontra en Italie avant la  
bataille de Cannes, ou lorsque la perte

ET DES FRANÇOIS, LIV. V. 199  
de Capouë eût fait trembler toutes  
les Villes qui s'étoient données à lui.

Le Gouvernement fondé sur les  
droits des Fiefs qui , par je ne sçai  
quelle fatalité , avoit toujours fait  
naître des troubles dans la France ,  
précisément dans le tems que l'An-  
gleterre étoit assés tranquille pour en  
profiter , soutenoit alors nos Rois sur  
le bord du précipice où il les avoit  
portés. Le Duc de Bretagne devoit  
encore plus appréhender de voir un  
Roi d'Angleterre sur le Trône de  
France , que de lui voir perdre tous  
les Etats qu'il possédoit en-deça de la  
Mer. La réunion des deux Couron-  
nes lui ôtoit toute sa considération ,  
& le rendoit Esclave. Les Ducs de  
Bourgogne n'avoient pas un moindre  
intérêt à ruiner la fortune des An-  
glois. Quoique la situation de leurs  
Etats les mît à l'abri de l'oppression  
que devoit craindre la Bretagne , la  
France ne pouvoit devenir une Pro-  
vince d'Angleterre , sans qu'ils ne  
perdissent les droits que leur naissan-  
ce leur donnoit au Trône.

La colere & la vengeance attachoient  
ces Princes aux Rois d'Angleterre ;  
mais la colere & la vengeance sont des



passions que leur propre violence éteint, & que le tems émouffe, surtout quand elles sont combattues par l'intérêt. Cette passion plus durable que toutes les autres, peut leur obéir pendant quelques momens, mais elle doit enfin en triompher. Elle préparoit le Duc de Bourgogne à faire la Paix avec la France: si les Ministres de Charles VII. avoient fait ces réflexions, le Traité d'Arras auroit été moins avantageux à la Bourgogne.

La politique  
des Rois  
d'Angleterre  
retarde leurs  
progrès.

Quoiqu'il en soit, des raisons qui portèrent Edoüard III. à prendre le titre de Roi de France, il me semble qu'il fit une faute qui retarda le progrès de ses Conquêtes & des Armes de ses Successeurs. S'il voulut attacher les Flamands à ses intérêts, l'effet ne répondit point, & ne dû point répondre à son attente. La politique moderne se conduit avec plus de sagesse; mais quand la Flandre se feroit mal habilement épuisée pour le placer sur le Trône de France, cette alliance l'auroit-elle dédommagé de la haine du reste de la Nation?

Le plus grand avantage qu'Edoüard pût retirer de ses prétentions, & du titre qu'il avoit pris, ce fut de repai-

tre ses Successeurs d'une grande chimere, & de les engager par cet appas à continuer la Guerre avec vigueur, tandis que l'espérance d'une conquête si brillante flatteroit la haine de leurs Sujets contre les François. Mais cet avantage même, si c'en est un, étoit contraire aux intérêts des Rois d'Angleterre. Ces Princes eurent des vûes, qu'ils n'étoient point encore capables de remplir. D'un autre côté en prenant le titre de Roi de France, ils attachèrent plus étroitement les Vassaux de la Couronne à leur Ennemi. Les Rois d'Angleterre qui n'avoient combattu dans les Guerres précédentes que pour étendre leurs droits, ou maintenir leurs Fiefs dans routes leurs franchises, avoient toujours été secondés d'une partie de la Noblesse Françoisise qui regardoit leur cause comme la cause commune de la Nation. Ils étoient, si je puis me servir de ce terme, les Tribuns de la Noblesse contre les entreprises des Rois, cette qualité valoit une Province importante. Edoiard devint au contraire l'Ennemi de la Nation qui avoit déclaré que la Loi Salique l'excluoit du Trône.

C'est pour cela sans doute que les Guerres que la France soutint contre l'Angleterre, augmentèrent l'autorité du Prince, & comme je l'ai dit ailleurs, contribuerent beaucoup à porter le Gouvernement à sa perfection, en inspirant aux François un attachement plus vif pour leurs Rois & pour leur Patrie.

La politique d'Edoüard auroit été plus sage s'il eût attendu à faire valoir ses droits, qu'il se fût servi des anciens préjugés des Seigneurs François pour les détacher de leur légitime Maître, & pour se préparer des succès plus durables. Après qu'une partie de la Noblesse auroit embrassé ses intérêts, l'orgueil de ses prétentions auroit donné un renouvellement de zele à ses Sujets. Les Anglois au contraire accoutumés depuis long-tems à entendre parler de ces droits prétendus, ne les regarderent enfin que comme une chimere, & par conséquent ne furent plus remués avec cette vivacité qui produit les grandes choses.

Henri V. marcha sur les traces d'Edoüard, & son avidité fit échoüer ses Successeurs. Annibal ne disoit point

aux Peuples d'Italie qu'il voulût établir sur eux la domination des Carthaginois, il ne leur parloit au contraire que de les rendre libres. On a vû avec quelle adresse les Romains formerent leur puissance en feignant de ne vouloir point dominer. Cette politique merveilleuse qui contribua si efficacement aux progrès de leur République, est devenuë encore plus nécessaire aux Peuples modernes.

Il y a des degrés dans la fortune des Nations, & il ne leur est <sup>Des moyens</sup> permis d'en franchir aucun, si elles <sup>de s'agrandir.</sup> veulent acquérir une grandeur solide. Le premier & le plus nécessaire est un bon Gouvernement; les vices d'une mauvaise Police empêchent un Vainqueur de s'affermir sur ses Conquêtes. Les Romains, & je l'ai déjà dit ailleurs, dûrent les succès constans de leurs Armes au progrès de leur Gouvernement qui les précéda. Rome n'abandonna ses Conquêtes que sous ses Empereurs; alors l'Empire affoibli par les désordres dont j'ai parlé, ne peut malgré ses forces ni soumettre les Parthes, ni pénétrer dans la Germanie, & ses Ennemis que ses vices rendoient redoutables

ne sentirent plus leur foiblesse.

L'Histoire des Peuples modernes forme encore une preuve plus évidente de cette vérité. Tant de vicissitude dans leur fortune, étoit l'ouvrage de leurs Loix Barbares. Les Etats suspendoient eux-mêmes leurs propres succès, & les vices d'un Gouvernement qui les tenoit toujours près de leur ruine, les ramenoient souvent au-dessous d'un Ennemi qu'ils étoient prêts à subjuguier.

Avant que de vouloir établir une domination directe sur ses Voisins, il faut avoir déjà régné sur eux par leur propre foiblesse, & par celle des Peuples qui sont intéressés à les défendre. Un Etat ne touche au moment qui lui permet d'aspirer à de grandes Conquêtes, que quand il est plus puissant qu'aucun de ses Ennemis en particulier, ou qu'il ne peut les craindre que réunis.

Jusques-là les Princes en affectant beaucoup de modération, ne doivent penser qu'à diviser leurs Ennemis, & à favoriser constamment les Etats les plus foibles aux dépens des plus considérables. Il leur est aussi utile d'affoiblir un Etat puissant

que de conquérir une Province. Quand cette conduite les a élevés, ils peuvent employer la force avec d'autant plus de succès que la politique a mille moyens infallibles pour dissoudre des Liges formées par la crainte plutôt que par l'intérêt commun, & que les passions & l'intérêt particulier tiennent toujours divisées. Un Philosophe instruira inutilement ces Peuples ligés que leur salut dépend de leur seule union ; il y a de certaines vérités dont les hommes ne peuvent jamais être convaincus. Par cela même qu'un Empire est assez considérable pour devoir forcer tous ses Voisins à s'armer contre lui, il trouvera des Alliés ; & les espérances dont il flatera leurs passions déjà ébranlées par la crainte, les attacheront à son sort.

Un Prince fait alors la Guerre avec une certitude morale de réussir. Il partage ses Conquêtes avec ses Alliés, mais il a soin de se ménager avec adresse un prétexte de ruiner la fortune qu'il vient de leur faire ; ou plutôt sans qu'il soit besoin de recourir à cette politique odieuse, il ne doit que les abandonner à leur jalousie &

à leur ambition, & ne point s'écarter lui-même de sa sévérité. Il trouvera bientôt mille raisons pour s'allier avec les Vaincus; il retombe alors avec leur secours sur ses anciens amis, & partage avec les premiers les dépouilles des seconds, & ceux-ci après avoir servi encore une fois à vaincre les autres, succomberont enfin eux-mêmes sous leurs prétendus Triomphes.

Cette politique, à laquelle cependant je ne donne que les éloges qu'elle mérite, conduit à tout. Ce fut celle des Romains, & il seroit, je crois, inutile de faire remarquer quel fut le sort des Etoliens après avoir servi à ruiner Philippe, des Rhodiens qui vainquirent Antiochus, & de la Numidie après qu'elle eut contribué à asservir l'Afrique. Pendant combien de tems les Romains ne semblerent-ils pas plutôt vaincre pour leurs Alliés que pour eux-mêmes? Ils portèrent plusieurs fois la Guerre dans la même Province, ils ne vouloient d'abord qu'inspirer de la terreur; ils distribuoient ensuite les Royaumes; & ils ne gouvernerent enfin par leurs Officiers les Peuples vaincus qu'a-

près les avoir accoutumés à trembler sous leur puissance, & à ne regarder leurs Princes mêmes que comme les Ministres de la République.

Des Conquêtes rapides & trop étenduës sont ordinairement infructueuses. Un Peuple qui n'a été vaincu qu'une fois, conserve une certaine confiance, & il est toujours à craindre parce qu'il sent encore ses forces après sa défaite. Alexandre mourut à propos pour sa gloire; ce Héros auroit plutôt réüssi à soumettre l'Afrique, & à rentrer dans la Grece par l'Espagne, les Gaules, & l'Italie (a) vaincuës, qu'à affermir solidement la Monarchie des Macédoniens sur l'Asie.

(a) Tite-Live L. 9. examine quel auroit été le sort des Romains si Alexandre eût porté ses Armes en Italie, & cet Historien ne balance point à faire repasser la Mer aux Macédoniens vaincus. Qu'on voye quels Capitaines la République Romaine auroit opposés à Alexandre. Les plus recommandables dans ce tems-là sont Appius-Claudius, T. Quintius Capitolinus. Manlius-Torquatus, Papirius-Cursor, M. Valerius-Corvinus, Fabius-Rullus, & le premier Decius, Capitaines remplis de courage, mais encore sans expérience. Il n'y a point de



## 208 PARALLELE DES ROMAINS

Les Anglois pouvoient bien ravager la France, y prendre des places, y gagner des batailles, & même la conquérir, mais non pas y établir leur domination. Une seule Province s'incorpore aisément à un grand Etat, mais Henri V. devoit sentir l'impuissance où l'Angleterre étoit de régner sur les François. Le tems d'établir une domination directe n'étoit pas venu, & ce Prince pour profiter sagement de ses Victoires ne devoit que se mettre en état de corriger le Gouvernement des Anglois, & qu'affoiblir cependant à un tel point la France, que ses Successeurs pussent aisément la conquérir peu à peu.

doute qu'Alexandre n'eût vaincu les Romains. Ils étoient alors moins habiles que quand Pyrrhus les défit, & Alexandre plus grand Capitaine que le Roi d'Epire, sçavoit encore mieux profiter de la Victoire que vaincre. Il auroit porté dans l'Italie cette impétuosité & cette diligence qui lui soumirent l'Asie. Lui qui ne voulut point se contenter de la moitié des Etats de Darius, étoit-il capable de prendre la conduite qui fit les malheurs de Pyrrhus ? On pourroit examiner la question de Tite-Live en supposant Alexandre à la place de Philippe ou de Persée : la chose deviendroit plus problématique.

Il falloit renoncer au titre de Roi de France ; se contenter des Provinces que Jean-Sans-Terre avoit perduës ; accroître les Domaines des Ducs de Bourgogne & de Bretagne, & les rendre indépendans. Il falloit former quelque nouvelle Souveraineté , & donner la liberté à Paris & à quelques autres Villes. Par-là Charles VII. n'auroit trouvé par tout que des ennemis. L'Intérêt que les nouvelles Républiques auroient eû à se défendre contre leur Prince , auroit fait vivre les passions passagères qui portoient les François à la révolte ; & l'Angleterre qui se seroit vûë l'arbitre de la France , auroit profité de ses divisions pour s'en rendre la maîtresse.

La conduite opposée que tinrent les Rois d'Angleterre , les fit succomber sous une entreprise qui surpassoit leurs forces , & qui n'étoit appuyée sur aucun fondement solide ; ils perdirent même les heritages qu'ils possédoient en deçà de la Mer. Les Anglois que leur Gouvernement entretenoit dans une inquiétude continuelle , se laisserent d'une prospérité qui les épuisoit. Tandis qu'ils sont es-

X F.  
Succès des  
François.

frayés de ce qu'il leur reste à faire pour consommer leur ouvrage, & qu'ils ne se soutiennent plus que par les abus que la foiblesse & les malheurs du règne de Charles VI. avoient fait naître parmi les François, ils se voyent attaquer avec vigueur. Ils se crurent alors trop heureux de conclure une trêve qui doit être regardée comme un chef d'œuvre en politique de la part de la France, & qui lui donna le tems de corriger son Gouvernement, & de mettre plus d'ordre dans le zèle de ses Citoyens.

Cette trêve prolongée à différentes reprises pendant cinq ans, fut enfin rompuë en faveur du Duc de Bretagne, à qui les Anglois refusoient de restituer la Ville de Fougères. Les François n'avoient pas été tellement occupés à corriger leur discipline Militaire & leur Police civile, qu'ils eussent oublié l'Angleterre. Leur politique sçavante lui avoit suscité des ennemis, & l'Ecosse avoit remporté deux avantages considérables sur ses Armées. Cette circonstance parut favorable au Conseil de Charles. La conquête de la Normandie ne couta que deux Campagnes. Cette Provin-

se se soumit, & les François battirent enfin à Formigny (a) le secours que l'Angleterre y envoyoit.

Le Comte de Dunois, célèbre depuis long-tems par les qualités qui annoncent les Héros, fut notre Scipion. Le Romain & le François avoient à peu près le même âge, quand le premier alla commander en Espagne, & lorsque le second se signala au siège de Montargis. L'un & l'autre avoient un nom cher à leur Patrie, & tous deux avoient porté les armes dès leur plus tendre jeunesse. Dunois comme Scipion étoit né avec de grands talens pour le Commandement, &, s'il en faut croire quelques Auteurs, il fit aussi des miracles, (b). Tous deux furent les plus grands Capitaines de leur País, & ils eurent la gloire d'être les restaurateurs de leur Patrie.

(a) Les Historiens remarquent que les François ne perdirent à cette bataille que six Soldats, tuèrent cinq mille Anglois, & en firent quatorze cens Prisonniers.

(b) Quelques Auteurs ont prétendu que le prodige de la Pucelle d'Orleans ne fut qu'un effet de la politique du Comte de Dunois. Voyez du Haillan, *Etat des Affaires de France*. L. 2.

## 212 PARALLELE DES ROMAINS

La Guyenne fut conquise dans une Campagne. Le Général Talbot Capitaine & Ministre qui avoit vieilli à la tête des Armées & des Conseils , & dont la haute réputation soutenoit encore le courage des braves Anglois , trouva un Zama près de Bourdeaux. Le coup qui lui arracha la vie, finit cette Guerre glorieuse aux deux Nations , & après laquelle les François pouvoient dire avec plus de raison encore que Tite-Live ne le fait dire à Scipion , que leur sort étoit d'arracher la victoire (a) à leurs ennemis triomphans.

Les François obéissoient encore à un Gouvernement trop peu capable de rendre les passions des hommes utiles à la société , pour qu'on puisse les comparer à ces Romains qui vainquirent Annibal & Carthage. Quoiqu'il y eût de l'injustice à exiger d'eux la même fermeté, le même zèle , & la même union , puisque leurs Loix étoient encore si éloignées de cette perfection où les Romains trouverent tant de ressources contre les dis-

(a) *Ea fato quodam data nobis fors est , ut magnis omnibus bellis victi vicerimus.* L. 26.

Graces de la fortune ; combien de fois cependant ne decouvre-t-on pas ce fond heureux de génie , que le Gouvernement a depuis rendu constant , en écartant les vices étrangers qui l'étrouffoient ?

Si j'avois plutôt songé à faire un parallele exact , qu'à faire connoître le progrès des mœurs Françoises , je n'aurois comparé aux Guerres Puni-ques que celles que la France a soutenues depuis que la Monarchie est établie sur de solides fondemens. Je serois descendu jusqu'au Ministère du Cardinal de Richelieu , j'aurois dépeint la formidable puissance de la seconde Carthage des François , & j'aurois bientôt fait voir la France plus triomphante que Rome ne le fut pendant la premiere Guerre Punique. Je l'aurois ensuite représentée aux abois ; je parlerois de ses journées de Trasimene & de Cannes , & au milieu des dangers dont l'Europe conjurée la menaçoit , je ferois remarquer le Prince dont la fermeté soutenue par l'amour , le courage & l'union de ses Sujets , élève ses Etats au dessus de l'orage qui les menace. Je transporterai mon Lecteur de Zama à Denain ; là

Carthage, ici l'Europe est vaincuë. L'Afrique obéit aux Romains, & la France affermit sa grandeur, & conserve à ses Princes la Couronne d'Espagne.

XII.  
Examen du  
régne de  
Charles le  
Sage.

L'on voit dans nos Historiens un détail des désordres qui désoloient la Monarchie, quand Charles V. monta sur le Trône. Ce Prince, j'ose le dire, plus sage que la République Romaine, retira la France de ses ruines, rendit son lustre à la Couronne, & à ses Sujets un courage que le Traité de Brétigny auroit pû éteindre.

Je ne sçai si le courage de la République Romaine après la bataille de Cannes, est comparable à celui de Charles. La fermeté des Romains à ne vouloir point entendre parler de paix; leur sévérité contre quelques Citoyens qui avoient formé le lâche & dangereux dessein de sortir de Rome; leur courage à punir d'exil les Soldats qui avoient fui, ou à ne vouloir pas racheter les Prisonniers; ce génie qui pourvoit à la sûreté de l'Espagne & de la Sicile quand on leur arrache l'Italie; tout cela fait connoître la grandeur de leur caractère. Mais la hardiesse même avec laquelle

ils osèrent déclarer la guerre à Philippe, & faire des incursions dans ses Etats, exige-t-elle ou plus de fermeté ou plus de sagesse que l'entreprise de Charles ?

Les maux des François étoient d'autant plus grands, qu'ils naissoient en partie de leurs propres vices. Leur ennemi comme celui des Romains, n'avoit pas perdu ses forces dans les avantages qu'il avoit remportés. Le Prince de Galles avoit acquis au contraire une nouvelle gloire en Espagne, & le même Edoüard dont la fortune avoit toujours couronné la sagesse, régnoit en Angleterre. Les Romains n'avoient aucun abus à corriger dans leur Gouvernement. Il n'étoit besoin que d'assez de fermeté pour ne se point laisser accabler : & mille hazards heureux, mille circonstances avoient jusques-là contribué à leur donner cette constance inébranlable dans l'adversité. Il falloit au contraire que les François se relevassent d'une chute humiliante. Charles devoit reprimer les désordres qui étoient déjà nés, & prévenir ceux qu'un mauvais gouvernement étoit toujours prêt à produire. La Répu-



blique Romaine n'avoit point fait de démarche qui flétrît sa réputation ; mais le Traité de Brétigny plus hon-  
teux pour les François que les Four-  
ches Caudines ne le furent pour les  
Armées Romaines , avoit comme a-  
voüé la supériorité de l'Angleterre  
sur la France , & auroit peut-être  
accoutumé une autre Nation à sa  
honte.

Je ne sçai par quelle erreur grossie-  
re nos Historiens modernes trop at-  
tachés à décrire les actions Militaires,  
ont négligé les détails de la sagesse  
qui en avoit préparé les succès.  
Charles comprit que le bonheur du  
Peuple est le ressort le plus puissant  
que la politique puisse mouvøir pour  
le rendre redoutable au dehors. Tel  
fut son premier principe , & tel a tou-  
jours été celui de tous les Princes qui  
ont médité de grandes entreprises.  
Ses vertus lui gagnerent promptement  
le cœur de ses Sujets , & le bon ordre  
qu'il établit entre les Parties désuniës  
de son Etat , ne donna à tous les  
François qu'un même intérêt. L'abon-  
dance succeda à cette misere dont par-  
lent tous nos Historiens , & la Fran-  
ce trouva en elle-même autant de  
ressources

ET DES FRANÇOIS, LIV. V. 217  
ressources que la République Romaine.

Si l'on en excepte Charlemagne, les François n'avoient point encore obéi à un aussi grand Prince, & l'Histoire n'offre point de modèle qu'on puisse avec plus de justice proposer à ceux que leur naissance destine au Trône. Qu'on me permette de m'étendre un peu sur ce règne glorieux, un pareil examen tient lieu de bien des réflexions. Charles étoit plus que Héros, il étoit grand Roi. La nature avare des qualités qui forment le caractère d'un homme digne de régner, est plus prodigue de celles qui font le Héros. Le premier doit avoir toutes les vertus, il suffit quelquefois au second d'avoir quelques vices brillans & extraordinaires.

De la pré-  
férence du  
grand Roi  
sur le Héros.

Le grand Roi est propre à régner dans tous les tems, son génie se proportionne à tous les besoins de son Peuple, sa sagesse étouffe jusqu'aux passions les plus brillantes. Il n'aime ni la Guerre ni la paix, l'honneur de son Trône & de sa Nation décide de sa politique, & il est toujours supérieur à sa situation. Le Héros demande des circonstances favorables, parce qu'il ne réunit

pas en lui tous les talens. Philippe eût eû les mêmes succès que son fils dans l'Asie ; mais si Alexandre se fût trouvé renfermé dans les anciennes bornes de la Macedoine , auroit-il mis son successeur en état de renverser la Monarchie des Perses ? Cette espèce d'enthousiasme , qu'on me pardonne cette expression , qui caractérise Alexandre , ne s'accorde que rarement avec la sagesse qui fait le bonheur des Etats. Gâté par je ne sçai quel Héroïsme Poëtique dont il avoit pris l'idée dans Homère , toutes ses qualités naturellement outrées ne tendoient qu'au merveilleux. Pour se convaincre combien l'estime qu'on fait de ce Héros est peu raisonnable , il ne faut que faire attention qu'on ne louë le plus en lui que ce qui étoit le plus funeste au bonheur & à la gloire de la Macedoine.

Notre siècle a vû un Alexandre , la Suede qui lui obéissoit , & qui auroit pu avec le secours de ses armes é abli sa domination sur le Nord , a été ruinée sous son règne. Les Guerres cessent d'être glorieuses dès qu'elles ne sont pas utiles ; & il est plus honteux de se ruiner par des victoires

que d'être vaincu. Toutes les vertus ont un excès, & c'est cet excès qu'il faut éviter, qui fait le Héros. Par quelle erreur impardonnable ce feu qui caractérise les Conquerans, obtient-il ordinairement plus d'éloges que la sagesse?

Charles le Sage ne parut point à la tête de ses Armées, & força cependant son ennemi à le regarder comme un grand (a) Capitaine. Il en avoit en effet les principales parties, jamais Général n'établit avec plus de précision l'état de la Guerre. De son Palais il en régloit toutes les opérations; il étoit l'ame du fameux du Guesclin, qui n'agissoit que par ses ordres. Ses projets étoient formés sur une connoissance exacte de ses forces & de celles de ses ennemis; & malgré l'ignorance où l'on étoit encore de la Science Militaire, cette Guerre présente un spectacle aussi instructif qu'intéressant.

Conduite  
de Charles  
le Sage.

Charles avoit un génie vaste & intrépide, conduit, mais jamais borné par la prudence. Inébranlable dans ses résolutions, après avoir été sage

(a) Edoüard avoit coutume de dire en parlant de Charles le Sage, qu'il n'y eut onc Roy qui se peu s'armât, & qui tant lui donnât d'affaires.

220 PARALLELE DES ROMAINS  
dans les conseils , modéré dans ses  
espérances , plein du passé , attentif  
à toutes les démarches de ses enne-  
mis , & pour ainsi dire présent dans  
l'avenir , il se défia toujours de la  
fortune pour l'attacher plus sûrement  
à ses armes. Il avoit tempéré l'impé-  
tuosité de la valeur Françoisé. Com-  
me un autre Fabius il voyoit sans émo-  
tion les incursions de ses ennemis ,  
& les Armées nombreuses des An-  
glois qui se répandoient dans la Fran-  
ce par la Picardie , y étoient pour ain-  
si dire assiegées. Elles n'osoient insul-  
ter une seule forteresse , ou se répan-  
dre dans un autre Pays que celui que  
Charles leur avoit abandonné , & elles  
fuyoient à Bourdeaux , plus ruinées  
par leurs marches & par la disette qui  
les avoit suivies , que nos Soldats ne  
le furent après les Batailles de Creci  
& de Maupertuis.

Caractère  
& conduite  
de Fabius.

Du Guesclin étoit le Marcellus &  
l'épée de la France , Charles en fut  
le bouclier comme Fabius l'avoit été  
de sa Patrie ; ou plutôt , je le repete  
encore , ce Prince n'est comparable  
qu'à tout le corps même de la Re-  
publique Romaine. Fabius à qui  
les Romains ont avoué qu'ils de-

voient leur salut, tenoit cette prudence tant vantée, plutôt de son tempérament timide & soupçonneux, que d'un génie qui fut supérieur aux maux des Romains. Il falloit qu'il y eût un Annibal dans le sein de l'Italie, pour établir sa réputation. Craignant plus la honte d'être vaincu, qu'il ne désiroit la gloire de vaincre, il fut un Politique & un Guerrier ordinaire que son irrésolution naturelle & le malheur des circonstances rendirent illustre.

Sa deffensive n'étoit pas assez sçavante ; content d'éviter le combat, il ne resferroit pas assez Annibal. Il négligeoit trop les hazards journaliers de la Guerre, & ne sçut pas profiter des rencontres favorables où il pouvoit combattre avec avantage. Fabius n'eût pas vaincu Annibal à Zama, & malgré les règles de cette prudence éclairée qui deffendit à Scipion d'écouter les propositions de paix que son ennemi entamoit, il auroit fait un traité, & exposé les Romains à avoir avec Carthage une troisième Guerre peut-être aussi dangereuse que les deux autres.

Plutarque nous apprend qu'étant

prêt à donner dans un piège d'Annibal, Rome & lui ne durent leur salut qu'aux Aruspices, qui par un de ces hazards souvent favorables aux Romains, lui apprirent que ce qu'il alloit entreprendre lui seroit funeste. C'étoit à des calculs politiques & non à l'art ridicule des Augures que Charles devoit ses avantages. Ce Prince n'employe d'abord la deffensive que pour affoiblir son ennemi & l'attaquer ensuite avec plus de vigueur. Mais dans un tems où il étoit permis à la République Romaine d'agir, Fabius continua toujours à temporiser. Tite-Live nous le représente cantonné au-delà du Vultur avec trop de timidité & trop d'attention à consulter les Aruspices & à faire autant de sacrifices expiatoires qu'on lui rapportoit de contes puérils & ridicules, pour qu'on doive lui conserver la place que les Romains lui ont donnée au-dessus de tous les autres Capitaines.

XIII.  
Conduite  
de la République  
Romaine pen-  
dant la Guerre  
de d'Annibal.

La République Romaine ne se comporta pas elle-même durant les Guerres de Carthage, avec cette intelligence qu'on peut admirer dans la politique de Charles. Son Senat qu'on regarde après Cyneas comme

ET DES FRANÇOIS , LIV. V. 223  
une assemblée de Rois n'étoit guères  
encore composé que d'hommes qu'au-  
cun danger ne pouvoit étonner , &  
qui préféreroient de s'ensevelir sous les  
ruines de leur Patrie aux conditions  
d'une paix humiliante.

On croit ordinairement que dans  
une République les desseins sont di-  
gerés avec plus de profondeur , &  
conduits avec plus de sagesse que  
sous un autre Gouvernement. Qui  
dit cependant le Conseil d'un Etat  
libre , dit un Conseil tumultueux ,  
où il y a plus de cabales & de par-  
tis que dans celui d'un Roi, sans qu'il  
s'y trouve une puissance supérieure  
qui tempere l'égalité. C'est pour cela  
que la République la plus célèbre par  
la sagesse de sa conduite , a introduit  
autant qu'elle a pû dans sa maniere  
de traiter les affaires, celle du Gou-  
vernement Monarchique. Les Véné-  
tiens qui sçavent que la vérité ne se  
trouve qu'avec une certaine métho-  
de , pensent avec raison qu'elle n'est  
point faite pour la multitude , &  
qu'elle ne perce presque jamais à tra-  
vers l'habitude & les préjugés dont un  
Conseil trop nombreux est l'esclave.

Dans la première Guerre Punique



les Romains qui devoient être instruits de la foiblesse des Carthagiinois, de leur dureté avec leurs Alliés & avec leurs Sujets, & de la diversion d'Agathocles, ne songerent point assez-tôt à passer en Afrique. La bataille d'Ecnome leur en ayant ouvert l'entrée, Carthage se vit réduite à la dernière extrémité ; & quand la République Romaine devoit sentir la nécessité de transporter contre elle ses principales forces, elle rappella en Italie un Consul avec une partie des Légions. Les Romains, il est vrai, ne se laissent point accabler par la défaite de Regulus ; ils remettent même en Mer une Flote de trois cens cinquante Vaisseaux, & battent les Carthaginois ; mais les Consuls crurent assez profiter de leur victoire en retirant d'Aspis les restes de l'Armée de Regulus. Cependant les Carthaginois qui avoient mieux aimé faire périr Xantippe que de le recompenser, étoient retombés dans leur première foiblesse, & les Soldats Romains par le siège qu'ils avoient soutenu dans Aspis contre toutes les forces de Carthage, sembloient avertir leur République qu'il ne falloit

que faire une nouvelle descente pour réparer toutes ses pertes.

Après avoir condamné dans Fabius une conduite qui fit leur salut, les Romains retomberent pendant la seconde Guerre Punique dans toutes les fautes qu'ils avoient faites dans la premiere. Leur propre expérience & les ravages d'Annibal en Italie ne leur firent point penser qu'ils devoient à leur tour attaquer Carthage dans l'Afrique même.

Les Carthaginois connurent mieux que les Romains l'état & l'intérêt de la Guerre. Ceux-ci s'opposoient avec opiniâreté au dessein de Scipion. Les autres avoient compris que l'Espagne ne devoit point être le principal théâtre de la Guerre : ils vouloient que tout l'effort de leurs armes tombât sur Rome (a) même, dont la chute leur livroit l'Espagne, & les rendoit les maîtres du reste du monde. La République Romaine faisoit éclater de la constance & du courage, mais elle ne se rendoit point ainsi raison de ses entreprises, &

(a) Les Carthaginois ordonnerent à Asdrubal de passer en Italie au secours de son frere. Voyez Tite-Live. L. 23.

elle ne sembloit être sage que par instinct.

Si les Romains en effet après la bataille de Cannes n'avoient transporté leurs Légions dans tant de Provinces différentes que pour affoiblir Annibal, empêcher que les forces des Carthaginois ne se réunissent en un seul corps dans l'Italie, ou pour laisser l'avare Carthage, & profiter de la supériorité qu'ils avoient sur elle dans les Provinces où Annibal ne commandoit pas; ils ne se seroient eux-mêmes ensuite servi des avantages qu'ils y remporteroient, que pour réunir leurs Troupes contre Carthage. C'étoit le seul moyen de chasser leur ennemi d'Italie, en commençant eux-mêmes à établir leur puissance sur l'Afrique. Mais comme si la défaite de Regulus eût rendu cette terre malheureuse aux Armées de la République Romaine, elle craignit toujours d'y trouver un Xantippe. Scipion la fit triompher malgré elle d'Annibal, & il semble qu'elle ne contribua elle-même à son salut que par cette fermeté héroïque, qui, selon l'expression de Polybe, la rendit toujours plus redoutable à proportion que les

ET DES FRANÇOIS, LIV. V. 227  
ennemis étoient eux-mêmes plus prêts  
à l'accabler.

L'on doit louer un Peuple de sçavoir renoncer à l'espoir chimérique de la victoire, & de bien discerner le moment où il doit demander la paix ; mais que cette gloire qui peut être commune à toutes les Nations, le cède à celle des Romains que leur vertu met au-dessus de cette nécessité ! Il est toujours honteux pour une Nation que les vices la forcent d'acheter son salut par une paix qui lui devient nécessaire, à moins qu'en passant sous le joug, son courage qui s'en indigné, ne devienne plus dangereux.

Rien n'assure mieux la grandeur d'un Etat que cette constance à préférer une ruine entière à un affront. Une Nation qu'on ne peut vaincre qu'en l'exterminant, doit triompher de tous ses voisins. Un Peuple au contraire qui est capable de ternir sa réputation par une première faiblesse, se laisse bientôt entraîner à une seconde lâcheté ; il se familiarise alors avec sa honte, & se croit prudent lorsqu'il est déjà deshonoré. Jamais Sparte ne fut plus foible qu'après

XIV.  
Fermeté des  
Romains &  
des François  
dans les mal-  
heurs.

qu'elle fut entourée de murailles, & ses retranchemens que la crainte avoit élevés, lui firent paroître ses ennemis plus redoutables. Les Provinces perduës peuvent se recouvrer, mais ordinairement l'esprit & l'amour de la gloire se perdent une fois pour toujourns.

Un Etat ne doit jamais se départir de cette sublime politique lorsqu'il est parvenu au point de pouvoir supporter plusieurs pertes consécutives sans en être accablé. Le Gouvernement le plus parfait devient inutile sans cette fermeté; mais autant qu'elle est propre à faire respecter une Nation sage & puissante, autant seroit-elle dangereuse pour une société qui n'a que des forces médiocres, ou dont les Loix seroient aussi vicieuses que l'étoient celles des François sous le règne des premiers Princes de la Maison de Valois. La foiblesse doit sçavoir plier, quand elle sent qu'elle succombe. Ce courage des Romains conduiroit un Peuple foible à sa perte, à moins que la fortune ne lui fût aussi favorable qu'elle fut à la République Romaine, & qu'en prenant soin elle-même de le sauver des dan-

gers auxquels il s'exposeroit , elle ne laiffât à la fermeté tous les avantages qu'en retire une Nation puiffante.

Dès que cette brave Noblesse qui defendoit les intérêts de Charles VII. & la liberté de fa Patrie eût communiqué fon esprit au reste de la Nation , les François virent succeder l'union aux défordres qui avoient rendu nécessaire le Traité de Brétigny ; ils réparèrent leur honte , & il leur fut permis d'avoir fans témérité toute la fermeté des Romains. La perte des barailles de Crevant & de Verneüil devoit accabler la France , & elle ralluma son courage. Orleans le seul soutien de la fortune de Charles & des François , est prêt à succomber ; il semble que le Prince n'ait plus d'autre ressource que de se retirer dans les extrémités de son Royaume : on en ouvre l'avis ; mais son Conseil le rejette avec la même indignation qui éclata à Rome contre les Citoyens qui vouloient abandonner leur Patrie après la journée de Cannes.

Cette fermeté des François si égale à celle des Romains, & couronnée enfin des mêmes succès , quoique les conjonctures fussent encore plus fâcheu-

ses, est d'autant plus digne d'admiration que leur gouvernement ne leur fournissoit point les mêmes ressources. Si l'on suit l'Histoire des Barbares qui s'établirent sur les terres de l'Empire, on ne verra point qu'ils se soient trouvés, ainsi que les Romains, dans des circonstances qui ayent dû les former à cette politique vigoureuse, & leur apprendre par leur propre expérience qu'elle est le rempart inébranlable des Etats.

Outré que le Gouvernement de la République Romaine rendoit pour ainsi dire personnelle à chaque Citoyen la honte d'un Traité deshonorant, dès sa naissance la fortune avoit ménagé sa foiblesse. Après que Brutus eût communiqué ses sentimens aux Romains, la faim & la mort leur parurent plus douces que la domination des Tarquins. Plus ils se voyent près de leur ruine, plus l'amour de la liberté acquiert de forces. Rome cependant étoit prête à périr, Porfenna alloit lui rendre ses anciens Maîtres; mais il est touché de son courage, & il préfère son alliance à la victoire. Si dans un tems où la foiblesse des Romains auroit exigé moins

de hauteur , ils refusent plutôt par orgueil que par courage de se prêter aux propositions de Coriolan , la fortune qui les sauve par une espèce de prodige , leur apprend à ne jamais désespérer. Les Gaulois , selon la remarque judicieuse de Polybe , leur donnerent la force de vaincre tous leurs ennemis. Il fut utile à la République Romaine de se voir sur le penchant du précipice sans y être poussée , & de ne pouvoir plus trouver d'ennemi qui ébranlât sa fermeté par de plus grands dangers.

La descente même de Pyrrhus en Italie fut une faveur de la fortune pour les Romains. L'ambition de ce Prince impétueux devançoit la rapidité des ses armes , & paroissoit comme épuisée après la victoire. Il sçavoit vaincre , mais la vuë de ce qui lui restoit à faire , le dégoûtoit de ce qu'il faisoit. Content , si je puis m'exprimer ainsi , d'ébaucher par tout sa fortune , il se livroit à son inquiétude , & voloit à une seconde entreprise qui ne réussissoit pas plus que la première. La République Romaine ne se soutint contre Pyrrhus que par Pyrrhus même. La politique de ce



## 132 PARALLELE DES ROMAINS

Prince ruinoit les avantages qu'il devoit à sa valeur & à son habileté dans la Guerre. Pyrrhus ne pouvoit pas être heureux long-tems , & grace à son inconstance, les Romains qui se voyoient prêts à périr, s'affermirent dans leur intrépidité.

Les Nations modernes n'ont point eû le même avantage. Les Barbares de qui elles descendent, & dont elles ont conservé pendant long-tems la grossiereté, étoient toujours sans ressource dans les entreprises qu'ils avoient commencées sans en avoir prévu les périls, & sans y avoir remédié d'avance. Ils furent forcés à recevoir des Traités honteux, ou à languir dans leur impuissance en attendant que leurs forces fussent réparées. Les exemples de lâcheté que leur donnoit l'Empire, furent d'autant plus propres à les corrompre, qu'ils avoient une puissance à peu près égale, & que les vices de leur Police leur firent souvent commettre des fautes que tout leur courage ne pouvoit ensuite réparer.

Peu s'en fallut que dans la révolution qui causa la ruine de l'Empire, les derniers Romains ne commu-

ET DES FRANÇOIS , LIV. V. 233  
nicassent leur esprit à tous les Peuples de la terre. Les François profiterent de cette contagion , ils soumirent leurs voisins , conquirent de vastes Provinces , & regnerent presque sur toute l'Europe. Mais les malheurs qui accablèrent enfin la Monarchie sous les Successeurs de Charlemagne, n'auroient été que trop capables de faire disparoître leur courage , si les Successeurs de Hugues-Capet n'avoient toujourns paru à la tête de leurs Armées. Ces Princes naturellement belliqueux sentirent par-là plus vivement la honte de ceder à leurs Vassaux. La colere & la vengeance soutinrent leur courage contre la vuë des dangers que la foiblesse de leur Etat leur laissoit entrevoir , & ils s'accoutumerent comme les Romains à ne souffrir aucune injure.

Depuis que le Gouvernement de la France est perfectionné , elle a fait voir dans les revers la même constance que la République Romaine. J'ose le dire , le règne de Louïs XIV. auquel la Nation doit tant , lui a été moins utile encore par ses prospérités que par ses malheurs. Le François sçavoit déjà que son courage pouvoit

234 PARALLELE DES ROMAINS  
le soutenir dans la bonne fortune ,  
mais il lui restoit à apprendre que l'ad-  
versité ne peut l'accabler. Puisse cet  
exemple toujours présent aux Succes-  
seurs de ce grand Monarque , & à  
leurs Sujets, être la règle de leur poli-  
tique & de leur conduite ! Louis XIV.  
a pour ainsi dire dévoilé toute la  
vertu du cœur François , c'est une ri-  
chesse qu'il a laissée à sa postéri-  
té , & qui assure mieux le repos , le  
bonheur , & la gloire de la France  
que la conquête des plus grandes Pro-  
vinces.

XV.  
Régne de  
Charles VII.

Il est faux que les François n'ayent  
dépoüillé les Anglois de leurs conquê-  
tes & de leurs heritages qu'à la faveur  
de leurs Guerres civiles. Sans remon-  
ter au règne de Charles le Sage qui  
ne leur laissa que quelques Places , &  
qui fit la Guerre avec cette intelli-  
gence qu'on remarque dans les plus  
célèbres Capitaines de l'Antiquité, on  
peut se rapeler combien la situation de  
l'Angleterre étoit florissante quand la  
Pucelle d'Orleans suspendit le cours de  
ses progrès. Sans parler de la célèbre  
bataille de Formigny , les Anglois fu-  
rent battus à Patay. Barbasan défit  
un corps de huit mille Anglois en

Champagne. Saintrailles battit près de Beauvais le Comte d'Arondel. De Bueil & de Core défirent & mirent en fuite un Corps considérable d'Anglois à Saint Celerin , avant qu'il y eût aucun trouble en Angleterre.

Ces victoires n'étoient pas si brillantes que celles que les Anglois remportèrent à Creci , à Maupertuis & à Azincourt ; mais entre deux petites Armées l'avantage n'est-il pas comme entre deux plus considérables l'ouvrage de la même valeur , de la même sagesse & du même génie ? Les Guerres que se font aujourd'hui les Asiaticques , offrent-elles un plus beau spectacle que celles de l'ancienne Grece ? L'Angleterre étoit tranquille quand la trêve fut rompuë. La rapidité avec laquelle les François conquièrent tant de Places considérables en Normandie & en Guyenne , ne vaut-elle pas l'éclat d'une bataille gagnée ? Lorsque Bourdeaux même fut pris, les querelles de la Maison d'York & de la Maison de Lancastre n'avoient pas encore éclaté. Aussi l'Historien de ces révolutions remarque-t-il avec justesse que les Garnisons qu'on renvoyoit en Angleterre après

236 PARALLELE DES ROMAINS  
la prise des Places , alloient attiser le  
feu secret qui menaçoit la Maison  
Royale.

Caractère  
de Charles  
VII.

Ces exploits sont d'autant plus glo-  
rieux pour la Nation Françoisé qu'el-  
le ne les dut point au génie d'un  
Charles le Sage , mais à ses seules  
vertus , à son courage , & à son amour  
pour le Prince. Ce fut la France qui  
se sauva elle - même , & qui plaça  
Charles VII. sur le Trône de ses pe-  
res. Ce Prince surnommé le victo-  
rieux , parce qu'il commandoit à un  
Peuple vainqueur , est peut-être ce-  
lui de nos Rois qui est le moins con-  
nu. Nos Historiens ont quelquefois  
blâmé avec aussi peu de discrétion ses  
premières années, qu'ils ont loué avec  
trop de faste les dernières. A force ,  
de confondre les actions de ce Prince  
avec celles de ses Sujets , on n'a ja-  
mais bien fait connoître son carac-  
tère , & fait voir combien il étoit in-  
férieur aux grandes choses qui se firent  
sous son règne.

Charles le vainqueur des Anglois ,  
qui a conquis son Royaume , & fait  
les réformes les plus avantageuses  
dans le Gouvernement , n'avoit ce-

pendant que de foibles commencemens des qualités qui font le grand homme. La gloire qui ne le frapoit que d'une manière passagere, le laissoit trop tôt retomber dans son indolence. Naturellement foible & abandonné à l'amour & à des Favoris, il fallut lui enlever ces derniers, & par une espèce de prodige, la généreuse Sorel se servit de la tendresse qu'elle lui avoit inspirée, pour l'exciter aux grandes choses, & entretenir en lui les étincelles d'un Héroïsme que la bonne & la mauvaise fortune pouvoient également étouffer. Plus propre à régner dans un Etat tranquille qui n'auroit exigé que de la sagesse, il se laissa de suivre la fortune dont il avoit été le jouët pendant si long-tems ; & plus heureux enfin qu'il n'avoit osé l'espérer, il livra au repos les dernières années de sa vie.

Scipion ne se contenta point d'effrayer Carthage, & de la contraindre à rappeler Annibal d'Italie. Il eût pû abandonner l'Afrique après avoir délivré sa Patrie, & laisser à Massinissa le soin d'entretenir ou de réveiller les divisions dont le Sénat

de Carthage étoit agité ; mais ce n'étoit pas l'intérêt de la République Romaine. Les Historiens disent inutilement que la journée de Zama décida entre les deux Peuples de l'Empire du Monde , & que le vaincu devoit obéir au vainqueur. On sent combien ces expressions sont exagérées. Quand Scipion eût été défait, Rome n'auroit point eû le sort que Carthage fut obligée de subir. La situation de ces deux Républiques n'étoit point égale , & il n'en faut point d'autre preuve que la conduite même que tint Annibal. Ce grand homme ne respiroit que la Guerre , & il proposa cependant à Scipion d'y renoncer , parce qu'il ne voyoit aucune proposition entre les suites d'une défaite & celles d'une victoire.

Scipion devoit vaincre Annibal pour assurer la puissance des Romains sur l'Afrique , & prévenir les dangers d'une troisième Guerre ; de même Charles devoit enlever Calais aux Anglois pour leur fermer l'entrée de son Royaume. On sçait combien cette Place les rendit redoutables sous les régnes suivans ; Louis XI. sur-tout connut toute l'étendue de la faute de

son pere. L'Angleterre épuisée comme Carthage , étoit en proye à des divisions encore plus envénimées , le feu de ses Guerres civiles s'étoit étendu jusqu'à Calais , & le fameux Comte de Warvik y soutint en quelque sorte un siège contre les Anglois mêmes. Rien de tout cela ne fut capable de retirer Charles VII. de son oisiveté , & de le porter à assurer ses conquêtes. Ce Prince ne voulut point profiter du courage de sa Noblesse , & le Duc de Bretagne (a) en lui demandant des secours pour passer en Angleterre & y faire des conquêtes , lui apprit inutilement ce qu'il devoit faire.

Quelque humiliée que fût Carthage , elle ne devoit point se flater que son ennemie la laissât subsister. C'étoit un trop grand crime pour elle que d'avoir été la rivale de Rome , & l'acharnement des Romains à poursuivre Annibal étoit un triste présage du sort qu'elle devoit subir. Caton toujours effrayé par le souvenir d'Amilcar & d'Annibal , n'envisageoit

XVI.  
De la troisième Guerre  
Punique.

(a) Artus III. Connétable de France , plus connu dans nos Histoires sous le nom de Comte de Richemont.



que la ruine de cette République ; & de quelque affaire qu'il s'agît dans les délibérations du Sénat, son avis étoit toujours qu'il falloit détruire Carthage.

Les Carthaginois eurent à peine donné aux Romains un prétexte de les accabler, qu'ils n'ouvrirent les yeux sur leur erreur que pour voir leur perte assurée. Ils chassèrent de leur Ville tous ceux qui leur avoient fait prendre les armes contre Massinissa ; ils envoyèrent des Ambassadeurs à Rome ; ils offrirent de faire toutes sortes de satisfactions aux Romains & à leur Allié. Carthage donna trois cens ôtages, & livra au Consul L. Marcius Censorinus tous ses Vaisseaux, toutes les armes, & toutes les munitions de Guerre qui étoient dans ses Arsenaux & chez les particuliers.

Sans que Rome se préparât ainsi une victoire plus aisée, il n'étoit que trop certain que son ennemie périroit dès qu'elle l'ordonneroit. Les Carthaginois croyoient avoir mérité leur pardon, mais le Sénat Romain leur ordonna de raser les murs de leur Ville, de renverser leurs Temples & leurs Maisons, & de se transporter à  
dix

dix milles de la Mer. Ces malheureux Citoyens sans secours & sans espérance voulurent s'ensevelir sous les ruines de leur Patrie ; leur désespoir balança encore la fortune des Romains ; & si Carthage avoit fait sous Annibal la moitié de ce qu'elle fit alors , elle les auroit elle-même détruits.

Il seroit inutile de s'arrêter plus long-tems sur cette troisième Guerre. Chaque Carthaginois devint un Héros ; on construisit une nouvelle Flote avec la charpente des Maisons ; les femmes couperent leurs cheveux pour en faire le cordage des balistes, des catapultes & des arcs , & au défaut du fer on forgea des armes d'or & d'argent. Enfin après quatre ans d'une défense opiniâtre , les Carthaginois qui n'avoient plus à craindre que de survivre à leur Patrie , s'ensevelirent dans les flâmes , & leur Ville leur servit de bucher.

Il n'étoit pas aussi facile aux François de s'emparer de Calais , après la faute qu'avoit fait Charles le Victorieux de ne pas profiter du courage de ses Sujets & du zèle de ses Alliés pour porter ses Armes dans l'An-

242 PARALLELE DES ROMAINS  
gleterre même. Ce que j'ai dit ailleurs sur le règne de Louis XI. doit en faire présentir les raisons, & on les verra avec plus d'étendue dans le Livre suivant, où je vais comparer la situation de l'Europe Moderne, à celle du Monde que les Romains conquièrent. Cependant Calais dont le siège avoit couté tant de travaux à Edoüard III. fut pris en huit jours sous le règne de Henry II. & dans des circonstances où il sembloit que ce fut assez pour les François que de ne pas succomber sous la puissance de la Maison d'Autriche.





# PARALLELE

DES ROMAINS

ET

DES FRANÇOIS.

Par rapport au Gouvernement.

---

LIVRE SIXIÈME.

**I**L en est de l'agrandissement des Etats comme de l'élevation des particuliers. Faute de certaines circonstances qui sont l'ouvrage du hazard, & sur lesquelles la prudence humaine n'a aucun pouvoir, un grand homme vit éloigné des honneurs auxquels un homme médiocre parvient, en étant seulement assez sage pour ne point résister aux occasions qui l'entraînent. Je parlerai dans le cours de ce Livre

L ij

244 PARALLELE DES ROMAINS  
des conjonctures différentes où les Romains & les François se sont trouvés, & l'on sera, je crois, convaincu de cette vérité, que la fortune doit elle-même seconder la sagesse d'un Peuple, ou qu'il employera souvent pour ne pas succomber, tout le génie & toute la vertu qui ont valu à une autre Nation les succès les plus glorieux.

I.  
Conduite  
des ennemis  
de la République Romaine.

L'origine différente des Peuples qui habitoient l'Italie, entretint toujours entr'eux quelque division, ou empêcha du moins qu'ils ne formassent un Corps politique qui les rendît redoutables aux Etrangers, & qui sauvât leur liberté de leur propre ambition. Ils ne connurent point cette balance qui maintint la Grece dans son éclat. Si dès la naissance de la République Romaine, ses voisins avoient été unis par les liens qui affermissent aujourd'hui les sociétés, on peut assurer que malgré les avantages de son gouvernement, elle ne seroit point sortie de sa première obscurité. Sparte ne put jamais asservir la Grece; & combien les ligues des Samnites n'arrêterent-elles pas les progrès des Romains, qui étoient

déjà allés puissans pour ne vouloir point traiter avec Pyrrhus ?

Les grandes Puissances que la République Romaine attaqua dans la suite, vivoient dans une ignorance encore plus grande de leurs intérêts, & avoient encore moins d'union entr'elles. Leur mauvaise politique commença à paroître pendant la Guerre d'Annibal. Les Peuples jusqu'à la défaite des Carthaginois, n'avoient songé qu'à leurs voisins, & ils se virent transportés dans un nouvel ordre de choses, avant que d'avoir pû y réfléchir. L'ambition agissante des Romains ne leur donna pas le tems de s'allier, ou plutôt ils ne songerent point qu'il falloit opposer une nouvelle politique à un nouveau danger. Les Princes se laisserent tromper par cette fausse modération dont j'ai parlé. Chaque Etat n'étoit accoutumé qu'à compter sur soi-même ; chaque Etat ne compara que ses forces avec celles de la République Romaine ; & la crainte qui auroit dû les réunir, les fit trembler séparément, ou les précipita au devant du joug.

Les Romains acheverent de conquérir le monde comme ils avoient

conquis l'Italie : leurs ennemis se succédoient , mais ne se liguoiént pas ensemble. Les modernes ne vivent pas ainsi séparés les uns des autres ; un commerce de négociations continues les lie entr'eux ; leurs intérêts mieux entendus , les tiennent attentifs à toutes leurs démarches. Autant que la politique n'offroit autrefois que des maximes générales & uniformes , autant descend elle aujourd'hui dans des détails ingénieux & profonds que les ennemis des Romains ne connoient jamais.

L'Europe ignore cette stupidité des Anciens qui voyoient avec plaisir , ou sans crainte la ruine de leurs Voisins. Depuis plusieurs siècles elle s'inquiette au moindre mouvement d'ambition qu'elle apperçoit dans une Puissance. Chaque Nation dans le tems même qu'elle tâche de s'élever au-dessus de toutes les autres , travaille à maintenir un certain équilibre entre elles. Par-là un grand Prince n'a point de voisin qu'il puisse accabler impunément , & cet équilibre qui communique aux plus petits Etats les forces de la Chrétieneté entière , les soutient malgré la foiblesse de leurs Ar-

mées, ou les défauts de leur Gouvernement. La maxime trompeuse qu'il faut embrasser le parti le plus fort, étoit générale, & ne souffroit point de ces exceptions délicates qui font la sûreté des Nations. Aujourd'hui l'on veut affoiblir, mais non pas détruire un Etat qu'on craint. Chaque Puissance regarde, il est vrai, son voisin comme son ennemi, mais elle le regarde aussi comme une barrière qui la défend, & elle ne permet pas qu'on la franchisse.

Massinissa ne s'allia avec les Romains qu'après que Scipion eût chassé les Carthaginois d'Espagne; mais ce n'étoit pas alors qu'il devoit embrasser leur parti. Ce Prince auroit agi en grand politique, s'il eût d'abord contrebalancé la fortune de Carthage, & fait une diversion en faveur de la République Romaine qu'Annibal opprimoit. Les Carthaginois ne pouvoient triompher de Rome sans que la même victoire ne leur soumit aussi l'Afrique. Comme Massinissa s'étoit ligué avec eux lorsqu'il auroit dû secourir les Romains, il devint l'ami de ceux-ci quand il auroit dû renoncer à leur alliance, soutenir les Car-

Politique  
des Alliés &  
des ennemis  
des Romains  
pendant la  
seconde Guerre  
Punique.



thaginois , & assurer sa propre liberté en défendant la leur.

Quel que fut l'événement de la Guerre , Massinissa toujours attaché au Vainqueur , devoit lui-même avoir le sort d'un vaincu. Siphax imita sa conduite , il s'allia avec les Romains , & ce n'est point par politique qu'il les abandonna ; son amour pour Sophonisbe lui fit faire trop tard une démarche qui étoit sage dans ses principes.

Massinissa acquit un grand Empire sans accroître sa puissance , & avec le titre de Roi , il ne fit dans ses Etats que les fonctions d'un Officier de la République Romaine. Nécessité honneuse à laquelle il s'étoit exposé , & que Siphax n'auroit point éprouvée , si les forces avoient pu ramener quelque équilibre entre les Romains vainqueurs & les Carthaginois prêts à périr.

Philippe se comporta plus sagement après la journée de Cannes , si l'alliance qu'il fit avec Annibal fut le fruit de ses méditations sur le Gouvernement des deux Peuples ennemis. En effet il lui importoit beaucoup que les Carthaginois fussent

ET DES FRANÇOIS, LIV. VI. 249  
victorieux, qu'ils détruisissent la République Romaine, ou que du moins ils l'humiliaissent. Les Romains marchèrent ouvertement à la Monarchie universelle : toutes ses institutions, comme on l'a vû, en faisoient une Nation Guerriere qui devoit haïr le repos. Ils avoient contracté depuis long-tems l'habitude de se mêler dans les affaires qui devoient en apparence leur paroître indifférentes, & dans la manière dont ils avoient subjugué l'Italie, la Sicile & la Sardaigne, on pouvoit lire ce qu'ils feroient en s'agrandissant. Philippe devoit prévoir qu'ils retomberoient sur la Grece après avoir vaincu l'Afrique, & que sa chute suivroit nécessairement celle de Carthage. Les Carthaginois au contraire étoient des ennemis moins entreprenans, & contre lesquels on pouvoit se défendre plus aisément. Leur fortune étoit en quelque sorte l'ouvrage du hazard, & leur Gouvernement, leur Police, leurs mœurs, rendoient leur puissance inutile entre leurs mains.

Si ces considérations portèrent Philippe à s'allier avec Annibal, il fut bien condamnable de n'avoir pas fait

dans la suite de la Guerre ce que Carthage elle-même devoit faire pour s'affurer la conquête de l'Italie. Le reste de la conduite de ce Prince fait conjecturer qu'il ne fit qu'une faute dans le moment qu'il se liguait avec les Carthaginois. Son véritable intérêt, de même que celui de tous les autres Peuples, étoit de tenir Rome & Carthage en équilibre. Mais les hostilités que les Romains firent dans ses Etats, l'intimidèrent, & il ne songea qu'à mériter son pardon, quand ses ennemis lui présentoient de plus près le danger qu'il devoit craindre.

Qu'Attale & que les Rhodiens se fussent unis avec les Romains pendant la seconde Guerre Punique, & que le Roi d'Egypte en fût demeuré tranquille spectateur; leur foiblesse pourra peut-être justifier l'attachement fidèle qu'ils conserverent pour la République Romaine dans le déclin de la prospérité d'Annibal; mais la bataille de Zama, si l'on veut juger de ce tems-là par le nôtre devoit enfin éclairer tous les Peuples sur leurs intérêts.

— Quelque naturelle, quelque simple

que nous paroisse la politique des Modernes, depuis que de grands Génies nous l'ont rendu familiere, il étoit bien difficile dans ces circonstances qu'elle pût éclairer subitement les Peuples de l'Antiquité. Qu'on examine dans nos Histoires avec quelle lenteur elle a fait ses progrès. Depuis les Croisades toutes les Puissances de l'Europe ont eû entre elles une relation qui étoit inconnuë aux Anciens; elles ne formoient qu'une seule République; tout devoit les conduire à la connoissance des mystères les plus secrets de la politique; cependant que d'obstacles se sont opposés à ses progrès? que de difficultés n'a-t-il pas fallu vaincre? Rien n'est plus difficile que d'apprendre aux hommes à négliger des fortunes ruineuses, & à perdre à propos dans de certaines conjonctures pour acquérir plus sûrement dans d'autres: il faut descendre jusqu'au siècle des Henry IV. & des Elisabeth (a) si l'on veut jouir de ce spectacle. De-

(a) Quelques Courtisans ayant conseillé à Elisabeth d'entrer dans le partage chimérique que l'Espagne & la Savoye faisoient entre elles du Royaume de France, cette grande

puis ce tems-là même combien de Princes, malgré leur expérience, ont été trompés par une ambition mal entendüe ?

Les passions parlent au cœur & persuadent, tandis que la politique, si je puis m'exprimer ainsi, ne répand qu'une lumière qui éclaire sans échauffer. Rien n'est plus rare que de voir des Princes qui portent leur vûe dans l'avenir, mais il étoit d'autant plus difficile que les Ennemis ou les Alliés des Romains ne se laissassent pas emporter par leurs préjugés, & par l'habitude, aveugler par la haine, la colere, & la vengeance, ou surprendre par cette avidité naturelle, qui se contente toujours des plus frivoles apparences, que la République Romaine, je l'ai déjà fait voir, avoit une conduite merveilleusement propre à nourrir les Nations dans leur

Princesse répondit que le salut des Anglois étoit attaché à celui des François. Aussi Henry IV. qui comprenoit toute cette vérité, la ménageoit-il moins que n'auroit fait un Prince moins éclairé, qui auroit crû devoir de la reconnoissance à une Princesse, qui en le servant n'agissoit que pour les intérêts de son Peuple.

ET DES FRANÇOIS, LIV. VI. 253  
ignorance & dans leur stupidité.

L'intérêt présent auquel la foiblesse des hommes ne résiste presque jamais, décida de la politique des Etats, & les passions eurent un cours plus libre. Les Peuples les plus sages & les plus éclairés ne furent qu'irrésolus & inquiets. Tandis que les vaincus ne voyoient que leur défaite, la prospérité enyvroit les Alliés. Les uns continuoient à regarder leurs voisins comme leurs ennemis, ou croyoient rendre plus léger le joug imposé par la République en favorisant encore ses entreprises; les autres trompés par la feinte moderation de leurs Maîtres, ne s'appercevoient point que les Romains n'étoient intéressés par aucun motif à continuer leurs bienfaits.

Carthage détesta Massinissa, & ce Prince après s'être enrichi des dépoüilles de cette République, haït les Carthaginois, parce qu'il croyoit avoir mérité leur haine. Ils occupoient mutuellement toute leur politique l'un contre l'autre, sans songer aux Romains que pour mériter leur faveur.

Politique  
des mêmes a-  
près l'abaisse-  
ment de Car-  
thage.

Ce n'étoit cependant que par l'erreur la plus grossière que Massinissa s'ap-

254 PARALLELE DES ROMAINS  
plaudissoit de l'abaissement des Carthaginois. Bien loin de poursuivre leur ruine auprès du Sénat Romain, & de s'irriter en voyant subsister leur Ville, ce Prince devoit exciter Carthage à ne se pas abandonner à sa lâcheté naturelle. Cette République de son côté auroit dû être assez prudente pour sacrifier sa haine & sa jalousie à des intérêts plus importants. Carthage & la Numidie ne sentirent point que leur haine mutuelle les asservissoit également aux Romains, & que le salut de l'une dépendoit de la conservation de l'autre.

Eumenes enrichi des pertes de Philippe & d'Antiochus partageoit avec les Romains une haine que ceux-ci méritoient toute entière. Nous ne devrions haïr que ceux qui nous dépouillent, nous haïssons encore par foiblesse ceux qu'on élève sur nos ruines. Cette lâcheté du cœur humain sert plus utilement la République Romaine, que n'auroit pu faire la politique la plus sage de son Sénat & de ses Magistrats.

Attale devoit se réunir avec Philippe; sa situation quand les Romains portèrent les armes dans la Macedoi-

ne, étoit la même que celle de Massinissa pendant la Guerre d'Annibal. Philippe ne trouva qu'un seul Allié dans la personne d'Antiochus, encore fut-ce un Allié timide & infidèle, qui après avoir commencé une foible diversion en attaquant Attale, fit la paix aux premiers ordres de la République, & ensuite entreprit une Guerre imprudente après que Philippe eût été vaincu. Antiochus vit avec joye la ruine de la Macedoine; Philippe à son tour se laissa entraîner par sa colere, & lorsque tout exigeoit qu'ils se réunissent, l'un & l'autre consentit à périr pour assurer la ruine de son ennemi. Comme si Antiochus eût été sûr de chasser les Romains de la Grece avec ses seules forces, il commença par insulter Philippe, & voulut le rendre odieux à ses Sujets; & celui-ci pour se venger confirma sa servitude en contribuant autant qu'il le put à la conquête que la République Romaine fit de l'Asie-Mineure.

Il semble que la mauvaise conduite de Massinissa & des Carthaginois fut le modèle que se proposa le reste du monde. Les Peuples continuerent



à s'effrayer les uns les autres, & à préparer leur esclavage. Loin d'être surpris que dans cette situation la politique des Romains ait fait naître cette terreur qui assura leurs succès ; l'on doit être au contraire étonné qu'il ait pû se trouver enfin un Mithridate dont l'ame indignée de leur orgueil osât se déclarer leur ennemi & tenter de ruiner leur fortune.

Antiochus eut le même sort que Philippe, personne ne le secourut dans ses disgraces, & pour me servir de l'expression de Tite-Live, il fut accablé du poids du monde entier. Dès que Persée entreprit follement de vouloir relever la Macedoine, toute la terre se souleva contre lui. Prusias ne voulut qu'être spectateur de cette Guerre, & il espéra de fléchir les Romains vainqueurs à force de bassesses, ou de trouver grace auprès de Persée dont il avoit épousé la sœur. Gentius Roi d'Ilirie & les Rhodiens embrassèrent un parti équivoque qui ne fait que des ennemis, que la politique condamnera toujours, mais qu'une sagesse à demi éclairée fait toujours prendre à des hommes timides. Sans oser secourir

Perfée , ils firent seulement tout ce qu'il falloit pour irriter les Romains. On retrouve constamment cette conduite dans tous les ennemis de la République. Leur crainte les empêchoit d'agir quand ils pouvoient être redoutables ; ce n'étoit qu'à la dernière extrémité , & par conséquent lorsqu'ils ne pouvoient plus vaincre , qu'ils osoient déclarer la Guerre aux Romains. Bocchus ne secourut Jugurtha qu'après que celui-ci eût perdu ses Etats. Tigranes tint la même conduite à l'égard de Mithridate : il falloit , disent bien sensément tous les Historiens, prendre ce parti plutôt ou ne le prendre jamais.

C'est sous un pareil point de vûe qu'il faut rapprocher les Romains & les François , suivre leur Histoire , & en faire le Parallele. On est alors convaincu que les seconds , malgré les bornes resserrées de leur Empire , n'ont pas acquis moins de gloire que les premiers. Dans la situation qu'a pris l'Europe depuis quelques siècles , un Peuple peut-même mériter autant d'éloges en succombant , que les Romains pour avoir vaincu tout l'Univers.

Tant que les Peuples restèrent dans cette grossiereté où les Romains surprirent leurs ennemis ; Clovis, ses fils, & les premiers Princes de la seconde Race, exécuterent les mêmes choses avec le courage des François. Si les progrès des Successeurs de Hugues Capet furent dans la suite moins considérables, peut-on voir cependant sans surprise de quelle manière ces Princes retirèrent leur Royaume de l'avilissement où les fils de Charlemagne l'avoient laissé tomber ?

La Monarchie Françoisise s'est enrichie de plusieurs Provinces qu'elle a conquises sur les Puissances les plus considérables, & même sur l'Europe entière qui les défendoit. Combien de ligues ne se sont pas formées contre elle depuis le règne de Philippe-Auguste jusqu'à nos jours ? Personne n'ignore combien l'Angleterre suscita d'ennemis à nos Rois, & ce que je dirai bientôt de la puissance de la Maison d'Autriche suffira pour faire connoître que les circonstances qui ont donné des bornes à la domination des François, en auroient aussi données à celle des Romains.

II.  
Réflexions

Si Antiochus avoit eû le courage

de s'élever au-dessus des préjugés de son tems, il est assez vraisemblable que la République Romaine auroit été exposée aux mêmes dangers que la France. Annibal secondé des Etoiliens dont la politique agissante remuoit toutes les Puissances voisines contre leurs oppresseurs, étoit destiné à changer la face du Monde. Ses vûes supérieures dans la Guerre, & les négociations qu'il entretenoit en Afrique, en Asie, dans la Grece, & peut-être même dans les Gaules, alloient suspendre ou même ruiner la Fortune des Romains.

sur la conduite d'Annibal à la Cour d'Antiochus.

*Que les Princes, disoit ce grand Homme à Antiochus, oublient leurs différends particuliers, & Rome qui profite de leurs discordes pour les accabler, cessera de triompher. Votre situation & vos intérêts sont changés; les Romains dont la politique a sçu s'emparer de toutes les forces de la Terre, menacent la liberté de tous les Etats. Dans ce danger nouveau pour le Trône de Syrie, il faut renoncer aux desseins de vos Prédécesseurs. Sauvez vos anciens Ennemis: vous les accablerez, si vous voulez, après avoir affoibli la République Romaine par leur secours. Attaquez*

*Rome avec sa propre politique , soulevez contre elle les Nations qu'elle arme les unes contre les autres. Quand Philippe irrité de l'orgueil de ses Vainqueurs , fremit d'indignation , & n'a avec vous qu'une même cause à deffendre , pour-quoi compter sur l'Eubée , sur la Thes-salie , & sur les Béotiens ? Leur foiblesse ne leur permet pas de vous être fidellement attachés. Faits pour obéir au plus fort , la crainte qui les rend aujourd'hui vos Alliés , les portera demain aux pieds des Romains. Vous-même vous avez en quelque sorte été vaincu à la bataille de Cynocephale ; la Macédoine n'est plus le rempart de l'Asie , & Philippe va voir confirmer tous ses malheurs , si les Romains pénètrent dans vos Etats. Malgré la haine qui vous divise , Philippe est moins votre Ennemi que les Romains ; relevez-le pour affermir votre Trône ; que le plus grand Roi de l'Europe , & qui pendant si longtems a rendu la Fortune incertaine entre lui & Rome , s'unisse au plus grand Monarque de l'Asie.*

Annibal faisoit voir à Antiochus combien la puissance des Romains étoit mal affermie. Il lui expliquoit les intérêts de leurs Alliés ; les uns ne leur

ET DES FRANÇOIS, LIV. VI. 261  
étoient attachés que par leur foiblesse;  
les autres en leur offrant des secours  
pour faire de nouvelles Conquêtes,  
souhaitoient que la ruine de la Répu-  
blique les rétablît dans leur première  
dignité. Il lui peignoit la situation de  
l'Italie; lui développoit les causes de  
l'aggrandissement des Romains; il lui  
démontroit que la même crainte qui  
attachoit tant de Nations au sort de  
leur République jetteroit tous les Peu-  
ples dans le parti d'un Prince qui se-  
roit assez sage pour faire trembler Ro-  
me en imitant Carthage. *Mais, ajoû-  
toit ce grand Homme, n'attendons  
point nos Ennemis dans ces Provinces,  
Rome qui chancelle au sein de l'Italie,  
est sûre de vaincre dans des Terres  
étrangeres, parce qu'elle n'y sent point  
sa foiblesse. Confiez, confiez à ma haine  
pour les Romains des Vaisseaux & des  
Soldats. Je porterai une seconde fois le  
fer & le feu dans l'Italie. C'est-là seu-  
lement qu'on peut vaincre ces Tyrans  
des Nations. Je reverrai, Trasimene  
& Cannes, & sans qu'il soit besoin  
d'avoir d'aussi grands succès, je vous  
ferai des Aliés & des Amis de toute la  
Terre.*

Malgré la servitude où toutes les

Nations se précipitoient, jamais conjoncture ne fut plus favorable pour attaquer la République Romaine. Annibal connoissoit l'Italie, la mémoire de ses actions y étoit encore vivante, son nom seul inspiroit de l'effroi (a) aux Romains, & il avoit réfléchi sur la faute qui lui avoit fait perdre le fruit de ses Victoires. Que ne pouvoit pas se promettre ce Capitaine avec toutes les forces de l'Asie, & appuyé par un Prince dont le pouvoir ne trouvoit aucune contradiction dans son Royaume, & que ses richesses mettoient en état de subvenir abondamment à toutes les dépenses de la Guerre ?

Qu'on réfléchisse sur la situation présente de la République Romaine. J'ai déjà fait voir ailleurs combien sa Fortune étoit peu assurée au milieu de ses Conquêtes ; j'ai dit aussi que depuis la seconde Guerre Punique

(a) Voyez dans les Historiens Anciens avec quelle lâcheté les Romains poursuivirent la perte d'Annibal. Ils se servirent dans leur discours familier du nom de ce Capitaine, comme d'un mot proverbial, pour exprimer un homme dangereux & terrible. Je me souviens de l'avoir vû employé de la sorte dans quelque Comédie de Plaute.

elle se défoit de la fidélité des Peuples d'Italie , & qu'Annibal avoit rompu le lien , ou plutôt dissipé le préjugé , qui n'en faisoit qu'un seul & même corps. La Gaule Cisalpine n'étoit pas encore soumise , & les Espagnols défendoient toujours leur liberté.

Outre que l'habitude n'avoit pas encore accoutumé au joug les nouveaux Sujets de la République , comme les Peuples d'Italie l'étoient quand Annibal descendit dans leur Pays, il avoit été impossible à la Politique de les préparer à la même fidélité. Les Républiques d'Italie étoient foibles, pauvres & grossières , les Romains leur laisserent leurs Loix & leurs Coutumes & n'exigerent pour tout tribut , que des secours d'Hommes pendant la Guerre. Les Vaincus crurent donc conserver leur liberté , parce que leur condition n'avoit presque souffert aucun changement ; mais quand Rome attaqua des Rois & des Républiques puissantes , elle dut nécessairement se faire des Ennemis.

Elle fut obligée de changer leur condition , il fallut humilier les uns



& ruiner les autres. Carthage & Philippe avoient éprouvé toute la colere de leur Vainqueur. D'un autre côté les Alliés mêmes commençoient à voir qu'ils avoient acheté trop chèrement leur fortune. Massinissa sentoit que la protection de la République Romaine étoit devenuë un véritable joug, & les Grecs s'appercevoient qu'elle avoit empoisonné le don qu'elle leur avoit fait de la liberté.

Jamais moment ne fut plus critique. Les esprits retirés de leur assiette ordinaire, & flotant entre la crainte & la vengeance, ne sçavoient encore quelle devoit être leur politique, & ils attendoient quelque détermination étrangere. La conduite artificieuse des Romains asservissoit toute les passions à la crainte, mais la politique d'Annibal en les en délivrant, auroit ouvert une libre carrière à la vengeance. Il ne faut point douter que Rome n'eût souffert une seconde fois une désertion générale des Peuples qui faisoient toute la force; les seules passions auroient fait prendre à ses Ennemis le parti le plus sage.

Antiochus à qui il appartenoit de décider

décider du sort de la Terre , ne vit que de la témérité dans la profonde sagesse d'Annibal. De petites passions l'aveuglerent ; il se livra à la jalousie de ses Courtisans ; yvre de sa grandeur , comme tous les Princes d'Orient , & rabaisé par sa timidité , il ne put ni croire qu'il s'agissoit de sa ruine entiere , ni se persuader qu'il pouvoit humilier les Romains. Jamais Prince ne fit mieux voir tout ce que l'orgueil & la lâcheté peuvent rassembler de foiblesse & de contradiction dans un même caractère. Héritier des projets ambitieux que ses prédécesseurs avoient formés dans un tems où la puissance des Romains ne menaçoit pas encore le Monde , il s'apperçut inutilement que sa situation étoit changée. Toujours plein de ses desseins sur la Grece & sur la Macédoine , que les Rois de Syrie étoient accoutumés à regarder comme Ennemies , il ne pût se résoudre à les relever pour s'aider de leurs forces , & c'est par timidité qu'il déclara une Guerre téméraire aux Romains.

La conduite & trop timide & trop hardie de ce Prince, sauva les Romains

266 PARALLELE DES ROMAINS  
du danger qu'Annibal leur préparoit.  
Tandis que ce grand Homme auroit  
porté une seconde fois la Guerre en  
Italie où il auroit retrouvé des Alliés ;  
la République Romaine qui ne pou-  
voit dégarnir l'Espagne sans la per-  
dre, n'auroit eû que quelques alian-  
ces inutiles dans la Grece & dans l'A-  
sie. Carthage qui avertissoit elle-mê-  
me les Romains des projets qu'Anni-  
bal méditoit contre eux, auroit re-  
pris malgré elle quelque espérance.  
Qui peut même dire quelle auroit été  
dans ces conjonctures la conduite  
de Massinissa ? Enfin Rome attaquée  
par ses propres Armes, & réduite à  
se deffendre avec ses seules forces,  
se seroit vûë dans une situation d'au-  
tant plus fâcheuse, qu'elle auroit  
été obligée de se faire une nouvelle  
politique, & que son Gouvernement  
qui jusques-là lui avoit toujours fait  
embrasser le parti le plus sage,  
n'eût pu la conduire alors avec la  
même sûreté.

Je dois le faire remarquer plus par-  
ticulierement ; une des choses qui  
contribuerent davantage à l'agrandis-  
sment des Romains, c'est que trou-  
vant les grands Etats dans la même

situation que les Peuples d'Italie , ils purent toujours se conduire par les mêmes principes. Toute l'Histoire est une preuve certaine qu'il se forme, si je puis parler ainsi , une maniere dans la politique des Nations. Chaque Peuple s'attache à des maximes qui deviennent ruineuses quand ses intérêts sont changés, ou que ses Ennemis se trouvent dans une situation différente. Il ne me seroit pas difficile de faire voir par une longue suite de faits , que les Etats modernes , à l'exemple des Ennemis des Romains , n'ont souvent échoué dans leurs desseins , que parce qu'ils ont continué à employer la même politique, lorsque de nouvelles circonstances exigeoient d'eux une nouvelle conduite.

Que Mithridate eût regné en la place d'Antiochus , les Romains étoient détruits. Qu'il eût été beau de voir un Annibal & un Mithridate unis ensemble ! La République Romaine ne craignit jamais que ces deux hommes ; mais Annibal naquit dans une République qui trahit ses espérances , & qui devoit être vaincue. Il ne trouva ensuite aucun Prince qui eût l'ame assez grande pour le secon-

der dans ses vûës, & pour vouloir conserver sa liberté. Mithridate regna dans un tems où les Peuples gouvernés par des Officiers Romains, étoient déjà accoutumés à obéir ; il épuisa sa fortune dans la Grece & dans l'Asie, & ne songea véritablement à marcher sur les traces d'Annibal, que quand il lui fut impossible d'exécuter les mêmes desseins.

III.  
Autres causes  
de l'agrandis-  
sement des  
Romains.

Ce n'est point seulement par ces circonstances si favorables que la fortune prépara l'élévation des Romains. Qu'on se rappelle ce que j'ai dit sur la maniere dont ils perfectionnerent leur Gouvernement après l'exil des Tarquins. Pendant qu'on les voit en proye à leurs divisions domestiques, ou qu'ils triomphent de leurs Voisins, qu'on se transporte chez les Nations les plus considérables qu'ils soumirent dans la suite.

Tandis que Rome se forme malgré elle à toutes les vertus qui devoient servir de base à sa grandeur, l'on verra que les autres Peuples perdoient leurs premières mœurs. Les Romains tirent de leur situation tous les avantages qu'elle pouvoit présenter à la politique la plus profonde &

la plus industrieuse ; les Nations qui devoient être un jour leurs Ennemies , se livrent au contraire aux désordres qui perdirent la République Romaine elle-même , ou demeurent follement attachées à des Loix , à des usages , & à une Police qui avoient été utiles , mais qui n'étoient plus capables de les gouverner. C'est ainsi qu'après la conquête de l'Italie , la République Romaine surprit les Etats dans des circonstances qui devoient précipiter leur chute.

Les Carthaginois , c'est-à-dire , le Peuple dont la défaite établit la puissance des Romains sur l'Afrique , & leur promettoit des progrès faciles sur le reste du Monde ; les Carthaginois ; dis-je , marchaient à grands pas à cette corruption dont j'ai parlé dans le Livre précédent , & qui les rendit si inférieurs à leurs Ennemis. Les Grecs qui auroient pû être un jour le boulevard de l'Orient , comme ils l'avoient été de l'Occident , dégénéroient aussi de la vertu de leurs Ancêtres. Philippe les asservissoit ; ils oublioient leurs intérêts ; ils se plioient à la servitude ; & ils étoient prêts de passer en Asie sous la conduite d'A-

Alexandre pour y abbatre la puissance de leurs anciens Ennemis, & pour augmenter celle de leurs nouveaux Maîtres.

Dans la situation où devoit se trouver le Monde, il n'y avoit plus que la grandeur de la Monarchie des Macédoniens qui pût un jour servir de barriere impénétrable aux Romains; mais la puissance de la Macédoine finit avec Alexandre. Le génie de ce Prince étoit fait pour étonner & non pas pour gouverner les Hommes. Son Empire se divisa en plusieurs parties, aussi incapables de résister séparément à la République Romaine après la journée de Zama, que de se réunir pour leur salut commun. Les Guerres cruelles qui diviserent les premiers Successeurs d'Alexandre, firent naître des haines éternelles entre leurs Royaumes.

La Macédoine que la politique de Philippe & les conquêtes d'Alexandre avoient rendu si illustre, étoit retombée dans sa première médiocrité; la Grece qui avoit contribué à ses plus grands succès, en avoit secoué le joug, & étoit devenuë son Ennemie. Ce Royaume étoit entouré

de hautes montagnes qui lui servoient de rempart ; on n'y entroit que par des défilés dangereux , & c'étoit remporter , dit Florus , une grande Victoire que de pouvoir seulement y pénétrer. Ses Princes étoient ambitieux ; ils avoient toujours devant les yeux la gloire de leurs Prédécesseurs ; & le commerce qui les lioit aux Grecs , les avoit instruits de tous les secrets de la politique. Les Macédonniens enfin étoient naturellement sobres , courageux , & aguerris. Malgré tous ces avantages , cette Monarchie portoit en elle-même quelque cause bien prochaine de sa chute , puisqu'elle ne pouvoit assujettir la Grece , & qu'il suffit aux Romains de gagner la bataille de Cynocéphale pour ôter à Philippe toute ressource , & le forcer à recevoir les conditions humiliantes que son Vainqueur lui imposa.

Les Rois de Syrie avoient hérité de la plus grande partie des conquêtes d'Alexandre , mais ce vaste Empire étoit semblable à ces Géants énormes que leur propre poids accable , & qui sont plus foibles que les autres Hommes , parce que le Cœur



ne peut envoyer avec assés de force les esprits jusqu'aux extrémités de leur corps pour y entretenir la vie. On retrouvoit sous les Successeurs d'Alexandre tous les vices qui avoient rendu si facile la ruine des Successeurs de Cyrus. L'Asie éternellement livrée à l'oïveté, au luxe, & à la mollesse, n'avoit point de Soldats; les Grecs qui s'y étoient établis, avoient perdu leur courage, & le despotisme le plus cruel y accabloit des Esclaves auxquels il avoit ôté tout sentiment d'espérance & de crainte.

La honte dont Antiochus & ses Successeurs furent couverts par la République Romaine, prouve encore, moins la foiblesse de cet Empire, que la fortune des Royaumes de Pergame, de Bithynie, & de Cappadoce. Ces petites Monarchies qui s'étoient formées dans des tems de trouble, & que la faveur des Romains rendit ensuite si puissantes, se soutinrent pendant longtems sans que les Rois de Syrie osassent, ou pussent les détruire. Il arriva que les Conquêtes d'Alexandre n'avoient fait que préparer celles des Romains, en divisant d'in-

ET DES FRANÇOIS, LIV. VI. 273  
térêt & en affoiblissant les puissances  
qui auroient pû leur être redouta-  
bles.

L'Egypte eut ses Rois particuliers ,  
jamais Princes ne furent moins dignes  
de regner. Ils achetoient de la Ré-  
publique Romaine le privilege de  
vivre dans la molesse la plus hon-  
teuse , & de fouler des Sujets qui mal-  
gré leur lâcheté naturelle étoient tou-  
jours prêts à se révolter. Pour mieux  
juger de leur foiblesse , il suffit de  
faire attention à l'ascendant que les  
Rois de Syrie avoient sur eux , & que  
se laissant entraîner par une habitude  
d'obéir & de ramper , ils devinrent  
sujets des Romains , avant que d'a-  
voir été vaincus par les Armes com-  
me Philippe , ou par les bienfaits  
comme Massinissa.

Rien ne prouve peut-être mieux  
combien il étoit autrefois plus aisé  
qu'aujourd'hui de s'étendre , & d'as-  
pirer même à la Monarchie univer-  
selle , que les Conquêtes que les Car-  
thaginois firent sur des Nations plus  
courageuses & plus aguerries que cel-  
les dont je viens de parler. Malgré  
un Gouvernement vicieux & de foi-  
bles commencemens , ce Peuple éten-

dit sa domination sur une grande partie de l'Afrique ; il s'empara de plusieurs Isles dans la Méditerranée, il soumit l'Espagne, & parvint jusques à disputer l'Empire du Monde aux Romains. Il auroit même réüssi, si la Fortune avoit permis qu'il eût attaqué la République Romaine, avant qu'elle fût devenuë assés considérable pour résister à Annibal, ou quand elle eut enfin dégénéré de cette vertu qui lui donna la victoire.

Les Romains, si l'on en excepte les Carthaginois, ne trouverent jamais aucun Peuple qui aspirât à la Monarchie universelle. Les François au contraire n'eurent point le même avantage. Après s'être établis sur les terres de l'Empire en même tems que les autres Barbares, auxquels ils ressembloient par leurs mœurs, leurs Loix, & leur discipline, ils se virent retenus dans leur première grossiereté. La fortune qui ne hâtoit point par des événemens les progrès de leur politique, ne les prépara pas, comme les premiers Romains, à trouver leurs Ennemis corrompus. Cependant le sort de la France fut de combattre presque continuellement pour la li-

berté de l'Europe, avant même que d'être parvenuë à ce degré de perfection qui lui donne enfin une supériorité réelle sur plusieurs Etats, où les préjugés des Barbares ont acquis depuis force de Loix, & sont soutenus par la politique (a) des autres Puissances.

Je ne remonte plus aux deux premières races de nos Rois. Mais si les Peuples après l'avenement de Hugues-Capet au Trône, resterent encore quelque tems dans l'ignorance de cette politique prudente qui resserre aujourd'hui l'ambition des Etats, les François de leur côté furent occupés par leurs différends domestiques; & si la fortune offrit aux Capétiens quelque circonstance favorable, l'ambition d'une puissance qui étoit devenue redoutable à tous les Princes, la rendit inutile.

Après que Pepin par des raisons de Politique, & Charlemagne peut-être par les mêmes motifs, eurent formé

IV.  
De la puissance de la Cour de Rome.

(a) Il est, par exemple, de l'intérêt de plusieurs Princes de maintenir l'élection des Rois en Pologne, de défendre la liberté du Corps Germanique dans l'Empire, & les Privilèges du Parlement en Angleterre.

le patrimoine de S. Pierre, & donné des terres au Saint-Siége ; les Papes qui devinrent Princes temporels, crurent avec raison que la Providence exigeoit d'eux les soins & la politique qu'un Monarque doit à la sûreté & à la gloire de ses Etats. Il étoit impossible que le reste d'un ancien préjugé qui faisoit encore regarder Rome comme la Capitale de l'Univers, ne leur donnât de l'ambition. Les désordres qui regnoient dans la Chrétieneté, & dont ils se promettoient de purger tous les Etats en regnant sur l'Europe, les rendirent d'autant plus ardens dans leur entreprise, que l'autorité supérieure dont ils jouïssent dans les Choses spirituelles, & le respect des Fideles les mettoient à l'abri des revers que doit craindre l'ambition des Princes temporels.

Grégoire IV. s'érigea en juge des différends que Loüis-le-Débonnaire eût avec ses fils. Nicolas I. voulut dépouiller Lothaire Roi d'Austrasie, & Charles-le-Chauve favorisa ses prétentions. Ce Prince & son pere avilirent la majesté de l'Empire. Une ambition mal entendüe dégradâ Charles,

& Louïs fut aveuglé par une fausse piété ; bien différent en cela de Saint Louïs qui ne reconnut dans les Chefs de l'Eglise que l'autorité qu'ils tenoient de Dieu, & vouloit qu'ils respectassent à leur tour dans la personne des Rois des droits aussi sacrés.

Les Papes flatés par une prospérité si subite crurent que les destins de Rome étoient relevés. Tandis que les foudres de l'Eglise qu'ils tenoient dans leurs mains, répandoient parmi les Peuples la même terreur qui avoit autrefois suivi les Légions Romaines, ils employèrent dans les mêmes circonstances la même politique pour parvenir au même but. L'ancienne & la nouvelle Rome affecta la même modération, en feignant de ne point acquérir une autorité propre & directe sur les Etats. Les Décrets de l'une & les Bulles de l'autre firent naître ces divisions qui leur furent si utiles.

La République Romaine jugea & punit les Princes pour leurs fautes particulières ; la Cour de Rome s'éleva un pareil Tribunal. L'une parut armée des forces de tout l'Univers, &

l'autre de celles de toute la Chrétienté. Graces au mouvement qu'elles avoient sçu imprimer avec sagesse aux Puissances, en flatant ou en consternant leurs passions, toutes deux avoient trouvé le secret d'affoiblir les Princes, de les tenir dans la médiocrité, de s'emparer de leurs forces, & de les faire trembler en les menaçant les uns des autres.

Les Rois recherchoient l'alliance des Romains & se disoient leurs affranchis; les Rois portèrent leur couronne aux pieds du S. Siège & s'en rendirent Tributaires. On ne pouvoit attaquer les Alliés de la République Romaine; il fallut respecter la Sauvegarde dont les Papes couvroient une Nation. La Cour de Rome eut ses Massinissa & ses Eumenes. Combien de Princes aveuglés par une folle ambition, & sans songer qu'ils violoient eux-mêmes leurs droits & se donnoient un Maître, alloient s'emparer du Thrône des Rois que les Décrets des Souverains Pontifes avoient profcrits.

Une politique si semblable à celle des Romains, devoit d'autant plus sûrement conduire la Cour de Rome

au même point de grandeur, que les circonstances lui étoient encore plus favorables. En effet, il ne faut point douter que Rome n'eût recouvré son ancienne grandeur, si les Schismes fréquens qui partagerent l'Eglise, n'avoient souvent forcé les Papes à implorer aussi humblement la protection des Princes, que ceux-ci avoient auparavant recherché la leur. Les premières hérésies avoient accru leur puissance, mais les tems changerent & les dernières la ruinerent. Les Guerres qu'elles allumerent dans toute la Chrétienté, ne rendirent à Rome qu'un éclat (a) passager; & quoiqu'elles en ayent fait pendant un certain tems le Théâtre de toutes les négociations de l'Europe, les souverains Pontifes virent bientôt évanouir leurs prétentions. Quelques siècles auparavant s'ils avoient feint de sacrifier les intérêts de leur siège à ceux de l'Eglise, & qu'ils se fussent contenté de tenir d'elle cet Empire universel auquel ils vouloient l'assujettir elle-même, leur entreprise auroit réus-

(a) Les Guerres d'Italie y contribuèrent aussi, mais infiniment moins.



si. L'ignorance des Princes étoit si grande, que ceux d'entre eux qui avoient assés de courage pour résister aux Décrets de la Cour de Rome, en appelloient aux Conciles Généraux; par où ils sembloient reconnoître sur Terre une autorité supérieure dans leur Temporel.

Cette puissance s'oppose aux succès des François.

C'est après le Pontificat de Grégoire VII. & dans un tems, si l'on en excepte la France, que tout plioit sous l'autorité de ses Successeurs, que les Anglois lassés de la domination injuste de Jean-Sans-Terre, appelèrent à leur secours le fils de son Ennemi. Philippe-Auguste comprit tous les avantages de la Conquête de l'Angleterre, & nos Rois, comme le remarque le P. Daniel, avoient toujours deffendu avec une fermeté digne d'eux la liberté & l'indépendance de leur Couronne. Mais en un tems où le Peuple étoit plongé dans l'ignorance la plus profonde, & où les Grands ne cherchoient que les prétextes les plus frivoles pour remuer & se révolter, la crainte d'un Interdit & de ses suites força ce Prince à feindre qu'il n'approuvoit pas son fils, & il ne put le seconder que foiblement.

La Conquête du jeune Louïs étoit cependant de la dernière importance pour les François. Si j'osois me livrer à des conjectures politiques, peut-être ne seroit-il pas impossible de prouver que la fortune de la France en dépendoit. Après un succès aussi important jamais Puissance n'auroit marché d'un pas plus assuré à l'entière réforme de son Gouvernement, & même à la Monarchie universelle.

Il est du moins certain que nous n'aurions pas eu à soutenir les Guerres qui mirent souvent le Royaume sur le penchant du précipice, & qui furent cependant moins fâcheuses par les maux que l'Angleterre fit à la France, que par la médiocrité où elles retinrent les François, pendant qu'elles donnoient le tems aux autres Nations de la Chrétienté de se civiliser, d'acquérir des forces, & de nous menacer encore de notre ruine. S. Louïs & le Roi Jean n'auroient fait aucune des fautes dont j'ai parlé. Les Vassaux seroient rentrés plus vite dans leur devoir; dès le regne de Charles VIII. la France auroit été par conséquent en état de former les plus gran-

282. PARALLELE DES ROMAINS  
des entreprises, & François I. auroit  
eu la supériorité que ses Successeurs  
n'ont acquise que de nos jours.

Malgré tous les dangers qu'elle de-  
voit craindre, la France s'opposa la  
premiere aux projets de la Cour de  
Rome, & la contraignit enfin à se  
renfermer dans les bornes de la puis-  
sance spirituelle qu'elle tient de Dieu.  
Tout le monde connoît les démêlés  
célebres de Boniface VIII. & de Phi-  
lippe-le-Bel; tout le monde sçait avec  
quelle chaleur tous les Ordres du  
Royaume deffendirent leur liberté.  
Mais le coup fatal étoit déjà porté,  
& la Fortune n'offre souvent qu'une  
seule conjoncture favorable aux Etats.  
Les François qui n'en avoient pas  
profité, devoient sentir encore long-  
tems leur foiblesse. Soit qu'il faille  
l'attribuer aux vices de leur Gouver-  
nement que la Guerre Angloïse avoit  
entretenus, ou à l'agrandissement de  
la Monarchie Espagnolle & de la  
Maison d'Autriche qu'elle avoit fa-  
vorisé, en empêchant que la France  
ne les attaquât dans leur foiblesse;  
nos Rois échoüerent en Italie, & dans  
le cours de la Guerre qu'ils y porte-

rent, il se forma une puissance qui menaça une seconde fois la liberté de l'Europe.

La République Romaine eût à peine humilié Carthage, qu'elle songea à punir Philippe du Traité qui l'avoit uni à Annibal. Les François de même eurent à peine repoussé les Anglois dans leur Isle, qu'ils méditerent la Conquête de l'Italie.

V.  
De la Guerre  
que les Ro-  
mains por-  
tent dans la  
Grece & les  
François en  
Italic.

Je ne sçai par quelle erreur un des plus judicieux (a) Historiens de l'Antiquité cherche à diminuer la gloire des Grecs, & avance que leur Histoire tire son lustre principal du génie & de l'art des Grands Hommes qui l'ont écrite. Les Romains se font admirer par l'uniformité de leur conduite; les Grecs moins constans dans la leur, s'élevent quelquefois, si je puis parler ainsi, au-dessus de l'humanité.

(a) *Atheniensium res gesta, sicuti ego existima, satis ampla magnificaque fuere, verum aliquanto minores tamen, quam fama feruntur. Sed quia provenere ibi Scriptorum magna ingenia, per terrarum orbem Atheniensium facta pro maxumis celebrantur. Ita eorum, qui ea fecere virtus tanta habetur, quantum verbis eam potuere extollere praclara ingenia.*  
Sal. in conj. Cat.

## 284 PARALELE DES ROMAINS

Je ne crois pas que la République Romaine puisse rien opposer à la gloire dont la Grece se couvrit à Marathon , aux Thermopiles , à Salamine , à Platée , à Micalé. Je passe rapidement sur tant de Guerres mémorables , & je ne parle ni de la célèbre retraite des Dix Mille , ni de tant d'autres actions qui sont au-dessus des éloges que leur ont donné les Historiens Grecs.

Situation des Grecs.

Les Villes de la Grece formoient autant de Républiques séparées. Amphiction qui jugeoit combien il étoit facile aux Peuples voisins de les asservir les unes après les autres , tâcha de n'en faire qu'un corps , en établissant un Conseil commun pour toutes ces Républiques qui se soumirent à des Loix générales. La Grece ainsi unie par l'amitié , le sang , & son intérêt , se rendit plus redoutable , & forma même un Peuple puissant contre lequel toutes les forces de l'Asie vinrent se briser.

Cette conduite sage d'Amphiction n'assura pas cependant le bonheur des Grecs. L'indépendance que leurs Villes avoient conservée , rompit souvent leur union , & même causa pres-

que autant de désordres parmi eux, que la liberté des Fiefs en fit naître depuis chez les François. Dès que la Grèce ne fut pas menacée par ses Voisins, l'ambition & la jalousie armerent les Républiques les unes contre les autres. Bientôt les Grecs ne s'occupèrent que d'eux-mêmes; ils devinrent leurs plus grands Ennemis; ils voulurent mutuellement s'accabler, & pour mettre leur liberté à couvert des entreprises de leur ambition, ils établirent entre eux une balance qui fit leur sûreté. Malgré les avantages que la nature ou le Gouvernement donnoient à quelques Villes, aucune ne fit jamais des projets capables de rompre l'équilibre de la Nation. Les succès trop éclatans de Lacédémone ou d'Athènes leur enlevoient leurs Alliés les plus fidelles; l'on voyoit ceux-ci embrasser tour à tour le parti de ces deux Républiques, pour balancer leur autorité.

Les Grecs avoient deux sortes d'intérêt; l'intérêt général de leur Nation par rapport aux Etrangers, & l'intérêt particulier de leurs Villes les unes à l'égard des autres. Ils connoissent parfaitement ce dernier inté-

rêt, & comme ils en étoient continuellement occupés, ils ne réfléchirent point sur l'autre ; ils le sacrifièrent même à celui-ci. C'est pour cela que la Grece, malgré son courage & sa prudence, resta toujours dans sa première médiocrité. Sa politique, par exemple, ne lui permit pas de voir avec indifférence que les Lacédémoniens pénétraissent dans l'Asie, & y acquissent, sous la conduite d'Agésilas, une puissance avec laquelle ils pouvoient retomber sur elle & l'opprimer. Les Grecs se comportèrent très-politiquement en faisant une diversion en faveur des Perses ; rien n'étoit plus sage si l'on ne consulte que l'intérêt particulier de leurs Villes. Mais il n'en est plus de même si l'on fait attention à l'avantage général de la Nation.

Comme la Grece ne composoit pas, ainsi que l'Europe moderne, un corps qui fut capable de résister à des Ennemis bien puissans, elle ne devoit point se borner toujours à elle-même. Il auroit fallu que les Villes Grecques se fussent réunies plus étroitement. L'ambition qui les déchiroit, devoit se tourner contre leurs Ennemis, &

leur salut exigeoit qu'elles fissent des conquêtes qui sans enrichir aucune République en particulier, auroient rendu plus puissante leur Communauté. C'étoit le seul moyen de l'affermir ; car s'il se formoit quelque Puissance qui eût des forces considérables, & qui ne fût pas corrompue par les vices des Asiatiques, la Grece ne pouvoit plus lui résister. Je le répète encore, quelque mérite qu'on suppose dans les Grecs, leur Pays étoit trop peu étendu pour qu'il fût invincible : Philippe en effet malgré la faiblesse de la Macédoine le domta en achetant le silence & l'éloquence des Orateurs.

Les Grecs recouvrèrent leur liberté sous les Successeurs d'Alexandre, ce furent bientôt parmi eux les mêmes divisions, & la même envie de dominer ; ils reprirent leur première politique, & tandis qu'ils ne songeoient point à s'étendre, il se formoit à l'Occident une Puissance redoutable qui devoit un jour les asservir. Qu'on pese les forces de la Grece & celles de la République Romaine après la seconde Guerre de Carthage, Peut-on faire quelque compa-



raison entre elles ? surtout si l'on réfléchit que la puissance de la Macédoine avoit laissé dans l'esprit des Grecs, l'impression d'une crainte qui étouffa leur fermeté. La Grece qui avoit malheureusement appris qu'elle pouvoit être vaincue, eut recours à une politique ruineuse. Au lieu de continuer à mettre toute sa confiance en elle-même, elle appella des Etrangers pour repousser les Ennemis qui la menaçoient.

Situation des  
Italiens.

Les Italiens étoient à peu près les uns à l'égard des autres dans la même situation que les Grecs, lorsque les François passerent les Alpes. L'Italie étoit partagée en plusieurs Etats différens, que la haine, l'ambition, & leurs perfidies divisoient. Les plus considérables vouloient dominer, & les plus foibles vouloient conserver leur liberté. Les Romains agirent très-sagement en portant la Guerre dans la Grece. Les François firent une faute impardonnable en entrant en Italie. Ceux-ci, il est vrai, étoient aussi sûrs que les autres d'avoir d'abord d'heureux succès, mais il étoit presque certain qu'ils seroient repoussés de leurs Conquêtes, ou du  
moins

moins les circonstances étoient bien différentes pour les deux Peuples.

Les Etoliens appellerent les Romains dans la Grece; Ludovic Sforce appella les François en Italie. La République Romaine & la France ne pouvoient se flater de trouver dans les Pays où elles portoient leurs Armes, que quelques Villes opprimées qui fussent intéressées à les voir s'y établir. Quel que fût le zele que le Duc de Milan témoignât à Charles VIII. il ne devoit pas lui être plus fidèle que les Etoliens l'avoient été aux Romains. Ce Prince n'étoit pas attaché aux François par ses intérêts, mais par la crainte qu'il avoit du Roi de Naples. Ainsi dès que cette crainte seroit dissipée à l'approche de Charles, il étoit d'autant plus intéressé à ruiner des succès de la France, qu'il avoit usurpé le Milanès sur son neveu, & que la Maison même d'Orléans avoit de justes droits sur cette Principauté.

Intérêts & passions des Grecs & des Italiens.

Ce fut la crainte que les Grecs avoient de Philippe, qui força les Etoliens d'appeller les Romains à leur secours. Le joug de la République Romaine devoit à son tour causer la même terreur, & il falloit que les

Romains donnassent aux Etoliens la domination de la Grece , ou qu'ils les missent si bas qu'ils ne pussent faire que des efforts inutiles contre eux. Mais Rome après avoir vaincu les Grecs par les Grecs mêmes , étoit sûre d'en attacher toujours une partie à ses intérêts. Elle avoit d'ailleurs des forces si supérieures à celles de tous ses Ennemis , qu'elle étoit dispensée , je l'ai déjà dit , d'avoir continuellement une certaine sagesse qui étoit nécessaire aux François.

C'est en ceci que consiste la principale différence de la situation où se trouvoient la République Romaine & la Monarchie Françoisé. Rome devoit vaincre Philippe avec les Armes des Etoliens ; & si ceux-ci , ou quelque autre Peuple de la Grece , appelloient le Roi de Syrie à leur secours , elle étoit encore assurée de vaincre Antiochus , parce qu'alors elle seroit encore appuyée des forces d'une partie de la Grece.

Il est évident que les Romains avoient une supériorité infinie (a) sur

(a) Voyez ce que j'ai dit sur le démembrement de la Monarchie d'Alexandre , & la foiblesse des Successeurs de ce Prince.

tous les Peuples dont les Grecs pouvoient implorer la protection. Il n'en étoit pas de même de la France. Les Italiens, il est vrai, ne pouvoient opposer aux François ni le même courage ni la même expérience dans la Guerre; aussi ne falloit-il pas craindre leurs Armes, mais leur politique, leurs passions, & les Alliés qui devoient les deffendre.

Les Grecs firent une faute insigne en armant les Romains contre Philippe, & ensuite Antiochus contre les Romains. Ce n'étoit que changer de joug, & confirmer leur servitude en marchant inutilement à la liberté par un chemin difficile, & peut-être plus funeste que l'esclavage. Des Auxiliaires n'ont jamais rendu la liberté à un Peuple plus foible qu'eux, quand ils ont pu vaincre ses Ennemis. Les Grecs le sçavoient, mais c'étoit inutilement. Les passions changent un objet ou ne le laissent jamais voir tout entier. Le mal présent qui est toujours le plus intolérable, rend téméraire sur l'avenir, & une espérance vague de trouver des ressources en soi, ou du côté de l'Ennemi des conjonctures plus favorables, jette dans des fautes qu'il est impossible de réparer. N ij

Les Italiens dans les mêmes circonstances eurent la même conduite, & subirent le même sort. La Ligue qu'ils firent avec l'Empire & l'Espagne, leur donna des Auxiliaires qui devoient les asservir. Je ne sçai s'ils se flaterent de les perdre les uns par les autres : il est plus naturel de croire qu'ils se laisserent conduire par les sentimens que leur donnerent la haine & la crainte. Les Grecs virent avec sécurité la puissance des Romains quand Philippe les opprimoit, & ils cessèrent de craindre Antiochus quand ils craignirent la République Romaine. Tel est le cours des passions humaines, les Italiens en furent les victimes comme les Grecs, & ils n'éviterent le joug des François qu'en passant sous celui de la Maison d'Autriche.

VI.  
Réflexions  
particulieres  
sur les Guerres  
d'Italie.

Ce que j'ai dit sur la République Romaine me dispense d'entrer dans un plus grand détail sur la conquête de la Grece, mais il n'en est pas de même des Guerres que les François firent en Italie. Cette matiere exige quelques considérations plus particulieres.

La France devoit négliger l'Italie.

Que lui importoit-il de consumer les forces pour conquérir une Province qui ne pouvoit lui donner aucune jalousie ? C'étoit en attaquant l'Espagne & la Maison d'Autriche, c'étoit en les affoiblissant de telle sorte qu'elles ne fussent point en état de secourir les Italiens, que Charles VIII. auroit acquis un Empire aussi solide sur l'Italie que celui des Romains le fut sur la Grece. L'événement justifie ma réflexion. Les Italiens par eux-mêmes ne firent aucune résistance. Jamais les Légions Romaines ne marcherent avec tant de rapidité & de gloire que l'Armée Françoisse depuis son entrée dans le Milanès jusques à Naples ; & personne ne peut douter que la domination de Charles n'eût été affermie sur ses Conquêtes, si la Fortune avoit offert à ce Prince les mêmes circonstances qu'à la République Romaine, c'est-à-dire, s'il avoit eû autant d'avantages qu'elle sur les Puissances qui étoient réellement ses Ennemies.

J'ai fait remarquer dans le Livre précédent qu'il doit y avoir une certaine gradation dans la fortune des Etats. Selon ces principes la Conquê-

te du Royaume de Naples étoit un projet téméraire pour les François. Ils excitoient en entrant en Italie la haine & la jalousie de tous leurs Voisins. Leur Police & leur Gouvernement étoient encore bien imparfaits. Une partie du Royaume s'étoit épuisée pendant la Guerre Angloise à conquérir l'autre, & Charles succédoit à un Prince dont la politique, ainsi que celle du Pere d'Alexandre, avoit eu pour principal ressort, la libéralité & la (a) profusion.

Charles prévint les dangers de son entreprise, mais son impatience l'entraîna dans une foule de fautes dont la moindre devoit le faire échouer. Il n'étoit peut-être pas impossible à la France de faire naître en partie les circonstances favorables où les Romains s'étoient trouvés, & par consé-

(a) Philippe faisoit la Guerre en Marchand. Il disoit ordinairement qu'il n'y a de Forteresse imprenable que celle où un Mulet chargé d'or ne peut pas monter. Personne n'ignore que Louis XI. aplanissoit toutes les difficultés avec de l'argent. Nos Historiens rapportent que Charles VIII. en entrant en Italie fut obligé de mettre en gage les bijoux que la Duchesse de Savoye & la Marquise de Montferrat lui prêterent.

quent de s'assurer davantage du succès; mais Charles grossit la tempête qu'il vouloit conjurer. S'il juge avec sagesse que les grandes Puissances de l'Europe ne verront point ses progrès avec la même stupidité que les Peuples qui étoient intéressés au salut de la Macédoine & de la Grece , avoient vû les avantages des Romains , il augmente lui-même leurs forces , & les avertit de s'unir contre lui quand il ne devoit songer qu'à les distraire.

Si Charles VIII. forma sérieuse-  
 ment le dessein de chasser les Turcs Conduite  
de Charles  
VIII.  
 de la Grece , jamais projet , pour ne rien dire de plus , ne fut moins utile à ses Etats ; mais si contre toute apparence il voulut seulement éblouir les Italiens & se les attacher , l'appât étoit grossier. L'Italie haïssoit-elle plus les Infidèles qu'elle n'aimoit sa liberté ? Venise dans ces circonstances auroit regardé l'entrée des François dans la Grece comme un second malheur pour elle ; aussi cette sage République à qui Comines prédit de hautes destinées, oublia-t-elle prudemment sa haine contre les Turcs , & le danger dont ils la menaçoient ,



296 PARALLELE DES ROMAINS  
pour remédier à un mal plus pres-  
sant.

La France s'allia avec la Maison d'Autriche & avec le Roi de Castille. Charles donna la Cerdagne & le Roussillon à celui-ci, à condition qu'il ne le troubleroit pas dans sa conquête ; & en restituant à la Maison d'Autriche le Comté de Bourgogne & quelques autres Pays, il crut aveugler l'ambition inquiète & jalouse de Maximilien, le distraire de ses intérêts, & effacer le souvenir des injures que la France lui avoit faites.

En se dépouillant ainsi de quelques Provinces qui lui étoient plus utiles que les conquêtes qu'il méditoit, Charles rendit plus puissans des ennemis d'ailleurs accoutumés à sacrifier les Traités les plus solennels à leurs intérêts, & il s'enleva à lui-même les ressorts qu'il pouvoit faire agir le plus efficacement. Les Romains ne connurent jamais une politique si mal entendue. Le prix d'un bienfait ne le prévenoit point. Ils enchaînoient leurs Alliés par l'espérance, & ne regardoient la reconnoissance que comme le plus foible lien des hommes.

Pour ramener, autant que la différence des tems pouvoit le permettre, les conjonctures favorables qui soumirent la Grece aux Romains, Charles ne devoit point souffrir qu'il y eût dans l'Europe de Spectateur tranquille de sa conduite. Avant que de conquerir il faut avoir pris ses mesures pour conserver, ou l'on ne remporte que des avantages passagers. Sa politique devoit occuper la Maison d'Autriche & l'Espagne qui étoient ses vraies ennemies. Au lieu de songer à repousser le Turc en Asie, il devoit l'appeller en Europe. Il falloit exciter la jalousie des Princes de l'Empire, & menacer la Flandre de l'Angleterre. La politique devoit épuiser toutes ses ressources. Il falloit renverser le Portugal, & réveiller le courage des Mores qui n'étoient pas absolument exterminés. Enfin si Charles n'avoit pas sçu commencer avec prudence une entreprise, il devoit sçavoir la consommer par son courage. Il ne devoit point triompher avant que d'avoir vaincu, ni remplir Naples de Fêtes, tandis que plusieurs Places tenoient encore pour leur ancien Maître, qu'on négligeoit de

298 PARALLELE DES ROMAINS  
poursuivre dans l'Isle d'Ischia.

Malgré la fameuse Ligue qui réunissait contre la France, les Puissances les plus considérables de l'Europe, & même malgré les mauvais auspices sous lesquels cette Guerre avoit été commencée, rien n'étoit encore désespéré ; mais Charles fut aussi impatient de finir la Guerre qu'il l'avoit été de la commencer. Cette entrée des François en Italie nous représente dans des siècles déjà policés, une image des irruptions que les Barbares firent sur les terres de l'Empire. C'est la même bravoure, le même empressement en commençant à agir, la même lassitude dans les succès. On retrouve sur-tout dans les François cette inconstance qui ne suppose dans une entreprise ni fin déterminée, ni moyens pour y parvenir.

La seule ressource que la politique offre à un Peuple qui s'est laissé témérairement entraîner dans un projet, c'est une fermeté qui l'éleve, pour ainsi dire, au-dessus de son entreprise. Il doit faire alors pour acquérir tout ce que la République Romaine fit après la journée de Cannes pour ne pas succomber. Nous voyons dans

ET DES FRANÇOIS, LIV. VI. 199  
leur Histoire qu'après une défaite les  
Romains propofoient une paix plus  
dure au Vainqueur. C'est par-là qu'on  
étonne & qu'on lasse quelquefois ses  
ennemis, ou qu'on découvre en soi  
des forces qu'on n'y connoissoit pas.  
Une conduite différente fit le mal-  
heur des François. Jamais Charles  
n'eut les qualités qu'il devoit avoir.  
Courageux quand il falloit être sage,  
timide (a) quand il falloit réparer  
routes les fautes de sa politique par  
sa fermeté, la crainte d'être vaincu  
fit qu'il voulut renoncer à la victoire.  
Tandis que ses ennemis unissent leurs  
forces, il divise les siennes, & il se  
jette dans un grand danger pour en  
éviter un petit.

Les François compofoient un Corps  
assez considérable dans le Royaume

(a) Il ne s'agit point ici de la timidité du  
cœur, on n'en peut pas soupçonner ce Prin-  
ce, mais de la timidité de l'esprit. Branto-  
me & quelques autres Historiens en font un  
Héros, mais il vaut mieux s'en rapporter à  
Comines sur le compte de ce Prince. *Ledit  
Roi ne fut jamais que petit homme de corps  
& peu entendu, mais il étoit si bon qu'il n'est  
point possible de voir meilleure créature. L. 8.  
C. 13.*

300 PARALLELE DES ROMAINS  
de Naples, pour devoir y attendre  
les effets d'une Ligue composée de  
Puissances jalouses & ennemies les  
unes des autres. Il étoit d'autant plus  
difficile d'entretenir entr'elles l'u-  
nion qui leur étoit nécessaire, que  
les Italiens haïssoient d'avance leurs  
deffenseurs, & étoient prêts à les tra-  
hir, dès qu'ils remporteroient de trop  
grands avantages sur les François.

A voir la peine que les Alliés eu-  
rent à chasser d'Aubigny du Royaume  
de Naples, quoique Charles eût ou-  
blié cette Province depuis son retour,  
on juge que ce Prince y auroit été  
invincible. Sa présence auroit rete-  
nu le Peuple dans son devoir, & em-  
pêché les divisions qui se mirent par-  
mi les Officiers François. Charles  
auroit pû tenir la campagne; son pé-  
ril auroit fait en quelque sorte sa su-  
reté; la France auroit fait un effort  
pour subvenir aux dépenses de la  
Guerre. Elle ne manquoit point  
d'hommes, à peine sçut-on l'embar-  
ras où le Duc d'Orleans étoit dans la  
Ville d'Ast, que la brave Noblesse  
de Dauphiné vola à son secours, & le  
mit en état de se saisir de Novarre,

ET DES FRANÇOIS , LIV. VI. 301  
& de présenter bataille aux Troupes  
du Duc de Milan.

Maximilien dont les finances étoient toûjours épuisées , ne pouvoit faire qu'une diversion peu considérable du côté des Pays-Bas. Il n'étoit pas même de sa politique de trop appuyer les Italiens ; la grandeur de la République de Venise lui étoit suspecte ; & dans l'impuissance où il étoit de dominer en Italie après en avoir fait sortir les François , il ne devoit que tenir la balance égale entre eux & les Italiens , afin de les affoiblir les uns par les autres , & que les François sans pouvoir prendre un établissement solide , ruinaient seulement le pays , & le lui ouvrirent.

La Ligue qui n'offroit pas des avantages bien considérables au Roi de Castille , n'en tira que de foibles secours. Ferdinand fit entrer ses Troupes dans le Languedoc , mais le brave d'Albon , Général actif & expérimenté , en purgea cette Province en quatre jours. Il repoussa les Castillans dans le Roussillon , il se présente devant Salces , & à la vûe de l'Armée Ennemie & malgré une forte

Garnison , il prend cette Place en dix heures de tems.

Les François ne remportèrent à Fornouë que le méprisable avantage de fuir plus librement dans leur Patrie. Cette célèbre victoire que sept mille Soldats fatigués par une longue marche , remportèrent sur une Armée de trente - cinq mille hommes , fit trembler inutilement l'Italie. La France avoit besoin d'un Roi qui scût autre chose que vaincre. Ce succès ne fut point capable de changer les résolutions de Charles , & dès ce moment le rayon de prospérité que la fortune avoit fait luire sur lui , disparut. Le secours que les Suisses lui apportèrent fut inutile, & il aima mieux dégager le Duc d'Orleans par un Traité , que de détrôner Ludovic Sforce.

Conduite  
de Louis XII.

Le Règne de Charles auroit dû servir de leçon à Louis XII. mais ce Prince avec les mêmes succès fut encore plus malheureux. Il ne connut pas mieux ses intérêts que son Prédécesseur , il ne put se résoudre à renoncer aux droits qu'il avoit sur l'Italie , & la valeur des François conduite par une politique ruineuse ,

échoïia encore une fois. Les triomphes inutiles de Charles enflèrent le courage des Italiens. Chaque Etat se livra à des espérances frivoles ; une défiance mutuelle les défunit , & à force de subtiliser & de raffiner sur leurs intérêts , ils ne s'entendirent plus. Les Traités ne furent que des pièges , & la politique dégénéra en une trahison ouverte. Dans cette confusion il étoit bien difficile qu'on pût trouver quelque point fixe & arrêté. Louis XII. ne remonta pas jusqu'à la source de ce désordre. Il n'eut point de vûë générale à laquelle il rapportât toutes les démarches particulières , & il se laissa entraîner au cours des circonstances.

Ce Prince fit de plus grandes fautes que son Prédécesseur. Charles avoit du moins eu la prudence de craindre que l'Espagne & Maximilien ne s'opposassent à ses conquêtes ; Louis se broüilla au contraire avec les Suisses qui devoient être ses amis, & appelle le Roi de Castille au partage de la conquête du Royaume de Naples. L'un avoit montré quelque prévoyance au sujet de la succession de Ferdinand, & avoit fait promettre à ce



Prince de ne point marier son héritière sans son consentement ; l'autre fait des Traités (a) avec Maximilien & avec l'Archiduc son fils , pour réunir lui-même l'Italie aux autres grands Etats que Charles-Quint devoit posséder. Jamais circonstances cependant ne demanderent moins de discernement. La Maison d'Autriche avoit profité des fautes de Charles pour s'élever ; rien ne pouvoit le cacher à Louis XII. tout lui apprenoit quels devoient être les véritables ennemis , & l'avertissoit qu'il falloit faire tous ses efforts , pendant qu'il en étoit encore tems , pour ruiner les fondemens de cette Puissance naissante.

Louis ne faisoit jamais qu'ébaucher une entreprise , il faisoit la Guerre en souhaitant trop ardemment la paix , & dès qu'il avoit la paix il souhaitoit la Guerre. L'économie qu'il avoit pour le bien de ses Sujets , vertu rare & qu'on ne sçauroit trop louer dans un Prince , pro-

(a) Louis XII. avoit arrêté le Mariage du jeune Charles avec sa fille Claude , à laquelle il donnoit pour dot le Royaume de Naples & le Duché de Milan.

ET DES FRANÇOIS, LIV. VI. 305  
dûit un bien auquel il ne songea  
peut-être pas; elle donna lieu aux Fran-  
çois de s'appliquer aux Arts & au  
Commerce qui devoient enrichir l'E-  
tat, mais elle l'empêcha d'avoir d'heu-  
reux succès & de consommer ses en-  
treprises.

Un Prince doit faire le bonheur  
de la génération qu'il gouverne, mais  
ce n'est pas aux dépens de celles qui  
lui succèdent. Ainsi qu'un Législateur  
ne peut faire fleurir les différens Or-  
dres de Citoyens qu'en sacrifiant en  
quelque sorte leurs intérêts à l'avan-  
tage de tout le Corps de la Société;  
de même un Prince doit préférer le  
bien général de l'Etat à celui des  
hommes qui vivent sous son règne,  
s'il veut travailler efficacement à leur  
bonheur. Dans un Royaume où cha-  
que Prince à son tour ne songeroit  
qu'aux intérêts présens & personnels  
de ses Sujets, toutes les générations,  
malgré tant de soins, y feroient aussi  
malheureuses que le seroient les Ci-  
toyens d'un Etat où les Loix vou-  
droient établir le même degré de bon-  
heur pour chaque homme en parti-  
culier.

Louis XII. ignoroit qu'il y a des

circonstances (a) où un Peuple doit faire un effort sur lui-même, l'épargne est alors une vertu mal entendüe. Ce Prince prévoyoit avec chagrin les prodigalités de son héritier présomptif, mais il ne s'appercevoit pas que son économie outrée par rapport aux circonstances où se trouvoient les François, produisoit de plus grands maux. Elle éternisoit la Guerre, & le forçoit lui-même à dépenser en détail & peu à peu, mais par conséquent sans fruit, ce qu'il falloit avoir le courage d'employer tout à la fois pour réussir & rendre son Peuple véritablement heureux. Son Successeur fut forcé de soutenir une Guerre ruineuse qu'il n'auroit point supportée, si Charles avoit sçu réparer par sa fermeté les fautes de son imprudence, & Louis terminer une Guerre dont il ne fit qu'attiser le feu, & qui n'a été éteinte que de nos jours.

L'Europe changea de situation, & quoique les François eussent remporté en Italie plus d'avantages qu'il n'en falloit pour la subjuguier, le règne de

(a) Les François se sont encore trouvés dans ces circonstances sous le règne du feu Roi.

ET DES FRANÇOIS, LIV. VI. 307  
Louis XII finit sans qu'ils y conser-  
vassent une Place.

Charles-Quint réunit trop-tôt dans  
sa personne la puissance de plusieurs  
Princes qui avoient contrebalancé  
séparément celle de Charles VIII. &  
de son Successeur. Cet événement  
dont l'Europe fut aussi étonnée, que  
si elle n'avoit pas dû le prévoir, fail-  
lit à ruiner sa liberté.

VII.  
De la Mai-  
son d'Autri-  
che.

Charles succedoit à deux Princes  
qui lui avoient préparé un règne glo-  
rieux. Quelques Historiens ne font  
point assez d'attention à Maximilien.  
Ils se lassent de suivre un Prince dont  
le trésor est toujours épuisé, & qui  
semble échoïer toutes les fois qu'il  
voulut lever des Armées. Maximi-  
lien ne cherchoit pas l'éclat. Profond  
dans ses vuës, habile dans l'Art de  
manier ses intérêts, il avoit le génie  
& les ressources d'un grand homme.  
Il agissoit toujours, & sa politique  
inquiète & ennemie du repos, divi-  
soit ceux qu'il ne pouvoit vaincre,  
& n'étoit pas moins redoutable que  
les Armes d'un autre Prince.

Ferdinand souple, hardi, artifi-  
cieux & avide, n'avoit jamais rien  
eu de sacré. Ce Prince eut à peine

retiré l'Espagne de son obscurité ; qu'il forma le projet de la Monarchie universelle, & le laissa en heritage à son petit-fils. Cette idée flata l'ambition de Charles. La France fut la seule Puissance qui ne se laissa point effrayer ; la bravoure Françoisise & la politique Espagnolle occuperent toute l'Europe. Mais dès-lors l'Italie nous fut en quelque sorte fermée, & l'on sent bien après ce que j'ai dit jusqu'à present, que je ne puis faire aucun parallele des Guerres que François I. & Henry II. y porterent encore, avec celles que la République Romaine fit dans la Grece.

Situation  
de l'Europe  
à l'avene-  
ment de  
Charles-  
Quint à l'Em-  
pire.

L'égalité où les Princes étoient entr'eux depuis quelque tems avoit jeté l'Europe dans une espèce d'Anarchie. Comme il n'y avoit point eû une Puissance dominante à qui la crainte ou l'espérance eussent attaché des Alliés fidèles, ou contre laquelle la politique formât des Lignes que l'intérêt particulier des Lignes pût affermir, la plûpart des États n'eurent point un objet déterminé ; & c'est sans doute à cette situation fâcheuse qu'on doit en partie attribuer les inconstances, les trahisons,

ET DES FRANÇOIS, LIV. VI. 309  
& les fourberies qui deshonorèrent  
ce siècle.

Charles surprit l'Europe dans ce moment de confusion, & François I. qui devoit en faire la balance, n'opposoit à son ennemi que les qualités d'un Héros. Protecteur du mérite; Capitaine & Soldat à la tête de ses Armées; franc & sincere avec ses ennemis; noble & élevé en formant ses desseins, mais moins grand dans l'exécution, parce que le courage ne suffit pas pour réparer les fautes de l'imprudence; bien loin que ce Prince recourût à cette politique qui fut depuis si funeste à la Maison d'Autriche, il ne retira pas même de ses Etats tout l'avantage qu'il en devoit attendre. Charles continuellement agissant, & toujours éveillé sur ses intérêts, méprisoit une gloire frivole qui étoit l'Idole de son ennemi, & couroit à l'utile, tandis que François souvent distrait de ses entreprises dans leur naissance même, s'abandonnoit à des assoupissemens dont les personnes les plus puissantes de l'Etat profitoient pour le trahir.

Quoique la Monarchie Françoisise fût alors bien différente de ce que je

l'ai représentée dans le Livre précédent, & que les batailles de Pavie & de Saint Quentin dussent faire éclater dans les François autant d'amour pour la Patrie, que leurs peres avoient fait voir d'indocilité après les journées de Maupertuis & d'Azincourt; elle connoissoit encore trop peu ses intérêts, ses forces, & ses ressources, pour l'emporter sur la puissance de Charles-Quint.

L'Angleterre entraînée par l'habitude, se déclara d'abord contre la France, & il fallut qu'un malheureux amour éclairât la politique de Henry VIII. Les Royaumes du Nord étoient encore peu considérables, le Danemarck & la Suede étoient occupés par leurs Guerres domestiques. L'Italie tremblante étoit déjà à demi vaincue. Le Portugal auroit dû s'allier aussi étroitement à la France que l'Ecosse, les mêmes raisons l'exigeoient; mais il étoit enclavé dans les Terres d'Espagne, & il s'en falloit bien qu'il fût parvenu au point de grandeur où les richesses du nouveau Monde l'ont porté depuis.

La France ne pouvoit trouver un secours fidèle que dans le Grand Sei-

gneur ; comme ces deux Puissances ne craignent rien l'une de l'autre , leur commune utilité pouvoit établir entr'elles une union qui est rare entre d'autres Alliés. François connoissoit toute l'utilité de cette Alliance , mais Charles qui dans le fond l'approuvoit , lui en faisoit honte publiquement. Les hommes ne se regardoient pas encore comme unis par le premier lien de l'humanité. Le nom des Turcs réveilloit dans le cœur des Chrétiens toute la haine que les Croisades leur avoient inspirées ; je ne sçai quel préjugé avoit persuadé qu'il étoit honteux que ces Infidèles fussent établis en Europe ; les éloges ridicules qu'on avoit donnés au projet héroïque de Charles VIII. & dont j'ai parlé , étoient encore dans la bouche de tout le monde ; & dans le redoublement de zèle que les disputes de la Religion avoient fait naître , les Hérétiques & Catholiques se piquoient mutuellement d'une plus grande ardeur pour les intérêts de la Chrétieneté.

Pressé à la fois par la nécessité & par les préjugés du tems , François ne fit avec Soliman qu'une Alliance in-



fructueuse. Ce n'est qu'une demi prudence, si je puis m'exprimer ainsi, qui fait des demi-actions. La politique n'admet point de ces ménagemens qui la ruinent, & qui ne lui font que des ennemis. Si François pour se faire des Alliés est obligé de prendre sous sa protection les Protestans d'Allemagne, l'envie de ménager la Cour de Rome & de rentrer en Italie, le porte à poursuivre leur Doctrine dans ses Sujets.

Cette conduite (a) qui ne lui concilioit point la Cour de Rome, parce que le Pape avoit plus d'intérêt à voir détruire le Protestantisme en Allemagne qu'en France, cette conduite, dis-je, ruinoit la confiance qui devoit régner entre François I. & ses Alliés. Elle inspira aux Princes de l'Empire un certain éloignement  
pour

(a) Le Cardinal de Richelieu a tenu la même conduite, mais les circonstances étoient bien différentes. L'hérésie alors étoit assez ancienne pour que ses Sectateurs ne fussent plus liés par un même intérêt. Le premier zèle étoit évanouï, & outre cela ce Cardinal n'attaquoit les Hérétiques qu'en qualité de rebelles & d'ennemis domestiques.

ET DES FRANÇOIS , LIV. VI. 315  
pour nous , & les rendit plus sages  
que les Grecs & les Italiens ; aussi ne  
voulurent-ils jamais recevoir de trop  
grands secours de la France pour dé-  
fendre leur liberté.

La situation des Etats de Charles-  
Quint n'étoit pas moins favorable à  
ses desseins que celle de l'Europe en-  
tiere. Les anciens Sujets de la Mai-  
son d'Autriche étoient soumis &  
aguerris ; les Espagnols aussi fidèles  
s'enrichissoient des trésors du nou-  
veau Monde ; les Pays-bas menaçoient  
également la France & l'Empire ; &  
les troubles de l'Allemagne , que ja-  
mais Prince ne fut plus capable de  
tourner à son avantage , étoient un  
voile sous lequel son ambition se ca-  
choit. La Religion diversement en-  
visagée lui servit tour à tour de pré-  
texte pour mettre en feu ou pour ap-  
paîser l'Empire , pour en diviser les  
Princes ou pour les réunir.

L'avenement de Charles-Quint à  
l'Empire est l'époque du plus haut de-  
gré de Puissance où la Maison d'Au-  
triche soit parvenuë. Elle se vit prête  
d'accabler l'Europe ; mais sans rien  
diminuer de la gloire qui est due à  
Charles-Quint , qu'il me soit permis

§14 PARALLELE DES ROMAINS

de dire que s'il mît par sa politique la dernière main à cette élévation dont il ne devoit se servir que pour consommer les desseins de Maximilien & de Ferdinand, il ruina lui-même sa fortune, ou du moins ne sçut pas l'achever.

Pourquoi  
la Maison  
d'Autriche  
ne parvient  
pas à la Mo-  
narchie Uni-  
verselle.  
Conduite de  
Charles-  
Quint.

Charles étoit plus politique que Guerrier. Son ambition trop vaste, & trop prompte à saisir tout ce que la fortune lui offroit de favorable de différens côtés, ne sçavoit point mettre un certain ordre dans le grand nombre d'affaires qu'il ménageoit à la fois, & qui se nuisoient les unes aux autres. Rien n'est plus surprenant que de voir ce Prince toujours en voyage; si je ne me trompe, il devoit y avoir dans son caractère un fond d'inquiétude qui nuisit beaucoup à ses intérêts.

Ses Guerres furent trop coupées. Toutes les personnes qui ont lû l'Histoire Romaine avec quelque attention, sçavent que les Romains se comportoient bien différemment: les leurs étoient toujours décisives, ils n'attaquoient leurs ennemis que les uns après les autres; & ne se contentoient jamais d'un demi succès qui

est ordinairement inutile au vainqueur.

Charles-Quint regarda l'asservissement de l'Empire comme le premier pas qui devoit le conduire à la Monarchie universelle. Cette erreur retarda ses progrès. La France devoit être constamment son ennemie, puisqu'elle seule s'opposoit à ses desseins; & le Corps Germanique déjà foible par lui-même, auroit ressenti le contre-coup de l'abaissement des François. Ce Prince plus habile à conclure des Traités qu'il sçavoit rendre nuls quand il le vouloit, qu'à conduire une Armée, ne fit en quelque sorte la Guerre que pour appuyer ses négociations; & sa politique ne put jamais ensuite réussir parfaitement à ruiner des ennemis auxquels elle avoit laissé leurs forces, & une confiance sur-tout que les Romains eurent toujours soin de détruire dans des vaincus.

Comme ce Prince avoit compris que son élévation à l'Empire avoit affermi sa grandeur, (c'est par-là en effet qu'il réunit en quelque sorte la Flandre à l'Espagne, & qu'il domina sur l'Italie, d'où il gouverna enfin

ses autres Etats ) il se hâta d'assurer l'Empire à son frere en le faisant élire Roi des Romains. Cette précipitation fut peut-être dans la suite la principale cause du salut de l'Europe. Charles connut sa faute & voulut la réparer ; mais plus il fit d'efforts pour engager son frere à abdiquer l'Empire , plus il affoiblit le lien qui devoit resserrer les deux branches de sa Maison , tandis que d'un autre côté leur Puissance ne les portoit déjà que trop naturellement à avoir quelque jalousie , ou du moins à ne plus confondre leurs intérêts.

La puissance de Charles-Quint se divisa , l'Empire d'Allemagne respira sous un joug plus léger , & dès lors la Maison d'Autriche auroit commencé à perdre la supériorité qu'elle avoit acquise dans l'Europe , si l'ambition & le fanatisme n'avoient allumé dans le sein de la France les Guerres civiles dont j'ai parlé dans la premiere Partie de cet Ouvrage.

Quelques éloges que les Espagnols aient donnés à Philippe II. leur Monarchie cependant perdit beaucoup de son crédit sous le règne de ce Prince. Ses Etats dispersés ne se sou-

ET DES FRANÇOIS, LIV. VI. 317  
tinrent plus de même, & l'Espagne  
s'épuisoit pour conserver les herita-  
ges de la Maison de Bourgogne. Il  
n'y avoit plus en un mot ce ressort  
général, qui sous le règne de Char-  
les-Quint, avoit donné le même  
mouvement à toute cette puissance.

La politique de son fils étoit pro-  
fonde, mais oisive, si je puis parler  
ainsi; & l'on auroit dit qu'elle son-  
geoit moins à profiter du trouble &  
de la division qu'elle souffloit dans  
toute l'Europe, qu'à l'occuper parce  
qu'elle la craignoit, ou qu'à se donner  
un spectacle cruel. L'ordre admira-  
ble que Philippe avoit établi dans  
ses Conseils, devoit attacher ses Mi-  
nistres à leur devoir, & les forcer en  
quelque sorte à prendre toujours le  
parti le plus sage; mais il étoit néces-  
sairement suivi d'une lenteur quel-  
quefois aussi dangereuse que l'impru-  
dence même, & qui n'a souvent été  
utile à l'Espagne que par la faute de  
ses ennemis.

Philippe fut obligé de demander  
la paix à Henry IV. Il perdit Tunis  
& le Fort de la Goulette. Une partie  
des Pays-Bas secoua le joug, & il  
craignit cette République naissante. Il

### 318 PARALLELE DES ROMAINS

menaça inutilement l'Angleterre , & la conquête du Portugal , si on peut l'appeller ainsi , fut le seul avantage que la Monarchie Espagnole eut sous son règne.

On a remarqué dans la Maison d'Autriche la même ambition & le même desir de dominer que dans la République Romaine , mais la conduite de ces deux Puissances fut bien différente. Celle-ci regarda comme son point capital pour réussir la force de ses Armes ; l'autre toujours attachée à cette politique qui lui avoit préparé les mêmes conjonctures qui soumirent le Monde aux Romains , perdit en intrigues & en négociations le tems qu'il falloit employer à combattre & à vaincre. Les Guerres civiles de France fournirent à Philippe II. mille moyens de la ruiner , & sa politique trop ambitieuse ne ruina que la Ligue. Il n'osa pas avoir le courage d'un Edoüard III. & d'un Henry V. Leur entreprise entre ses mains n'auroit point été téméraire , & il n'échoïa que parce qu'il fut aussi imprudent qu'eux. Si Philippe qui ne sçavoit pas vaincre , avoit pû du moins se résoudre

à satisfaire les prétentions de la Savoie, (a) de la Lorraine, & des Guises, il eût peut-être arraché la victoire à Henry IV. & commencé véritablement à régner sur la France qui auroit perdu ses forces.

Dès que les François eurent reconnu leur légitime Maître, les circonstances qui avoient flaté inutilement l'ambition de la Maison d'Autriche s'évanouïrent, & bien loin de continuer à aspirer à la Monarchie universelle, ses deux branches que la prospérité avoit désunies, furent rapprochées par la crainte. Henry IV. pénétra les intérêts de la France, & dissipa les prestiges d'une ambition mal entendüe, qui avoit été si funeste à ses Prédécesseurs.

Ce nouvel Annibal médita la ruine de ses ennemis, il réveilla dans l'Euro-

V I I I.  
La France reprend sa supériorité sur la Maison d'Autriche.

(a) Je ne crois pas que Philippe II. voulût sérieusement donner la France à sa fille Isabelle; c'étoit ne rien faire en faveur de la Monarchie Espagnolle & laisser subsister son ennemi. Il est plus vraisemblable de penser qu'il ne cherchoit qu'à amuser ses Alliés, espérant toujours de réunir la France à l'Espagne, après avoir vaincu le parti du Roi par la Ligue & la Ligue par le parti du Roi.



pe cette politique salutaire que la Puissance de Charles-Quint & de ses Successeurs en avoit bannie. Il se fit de nouveaux Alliés , il releva les espérances de l'Empire , & fit entrevoir à ses Princes qu'on pouvoit forcer l'orgueil des Empereurs à plier sous la Majesté des Loix Germaniques. Henry vouloit rendre la liberté à l'Italie , qui ne pouvant plus douter de son esclavage , l'auroit alors regardé comme son libérateur. Elle n'auroit point employé contre lui sa politique dangereuse , parce qu'il ne songeoit pas à la délivrer du joug Espagnol pour la faire passer sous le sien : ce Prince avoit compris que c'étoit être le Maître des Italiens que de leur rendre leur liberté.

L'Angleterre obéissoit à une Princesse habile , que de petites vuës particulières qui sont la ruine de la Politique , ne pouvoient point distraire de ses vrais intérêts. La France auroit trouvé des Alliés dans les Puissances voisines de l'Empire. L'Allemagne elle-même étoit partagée par les différends nés au sujet du Duché de Julliers , & le Prince Mathias qui s'étoit révolté contre l'Empereur Ro-

Adolphe son frere, lui avoit déjà enlevé plusieurs Provinces.

Le Cardinal de Richelieu qui avoit, pour ainsi dire, hérité du génie & des desseins de Henry le Grand, devint l'ame de toute l'Europe qu'il arma contre la Maison d'Autriche. Le Portugal eut ses Maîtres particuliers. La France lia la Suede à son sort. Le célèbre Gustave-Adolphe consterna l'Empereur. La France fit trembler l'Espagne. En un mot la politique sçavante de Richelieu prépara le règne glorieux, pendant lequel la Maison de Bourbon acquit dans l'Europe la Puissance qu'y avoit eu la Maison d'Autriche.

L'Europe trompée par la Politique Françoisé ouvrit les yeux sur sa situation, & s'apperçut enfin qu'en ruinant la grandeur de la Maison d'Autriche, elle avoit imprudemment travaillé à augmenter trop considérablement la Puissance des François. Elle embrassa les intérêts de ses premiers ennemis pour établir un équilibre qui devoit faire sa sureté; mais, chose unique dans l'Histoire, & qui manque à la gloire de la République Romaine ! la France,

ne vit point étouffer les commencemens de sa prospérité par tant de Ligues formidables.

Tout le monde connoît les Conquêtes que Louis XIV. a faites sur la Maison d'Autriche. L'Espagne même passe à son Petit-Fils, & quoique ce Prince fut appelé à cette Couronne par les droits de sa naissance, la France a eu la gloire de la conquérir. Une Guerre de deux ans lui a suffi depuis pour placer sur le Trône des deux Siciles un Prince de son Sang : projet autrefois si souvent & si long-tems tenté sans succès. Puissent ces Princes toujours unis ne jamais oublier les conseils du Monarque dont le courage & la sagesse ont solidement établi leur fortune, & juger du prix de leur union par la jalousie avec laquelle l'Europe la voit.

Le détail dans lequel je suis entré sur les affaires de l'Europe depuis le règne de Charles VIII. paroîtroit peut-être trop long, si je n'avois voulu que faire connoître la différence des obstacles extérieurs qui s'opposèrent à la fortune des Romains & des François ; mais outre qu'il tou-

ET DES FRANÇOIS , LIV. VI. 323  
che à la partie la plus intéressante de  
notre Histoire , il forme la preuve la  
plus glorieuse du courage de la Na-  
tion François , & des ressources  
qu'elle porte en elle-même. L'on jouit  
d'un spectacle bien singulier , quand  
après la peinture que j'ai faite de la  
Puissance de la Maison d'Autriche &  
des désordres de nos Guerres civiles ,  
on voit que François I. & que son fils  
ont non-seulement conservé leurs  
Etats , mais qu'ils ont même fait  
des (a) conquêtes ; & que la France  
fort à peine de ses ruines sous Hen-  
ry le Grand , qu'elle humilie ses voi-  
sins , & conclut ce célèbre Traité de  
Vervin qui fut le signal de l'abaisse-  
ment de la Monarchie Espagnolle.

Indépendemment de la supériorité

(a) Le fameux Traité de Cateau Cambresi  
en est une preuve bien évidente. Henry II.  
ne se vit point forcé par le mauvais état  
de ses affaires à conclure une Paix aussi singu-  
liere. Ce fut contre l'avis de ses Ministres  
& de ses Généraux , & dans le tems que son  
Ennemi commençoit à être moins dange-  
reux , qu'il voulut perdre par un Traité ce  
que les Armes Espagnolles n'auroient pû lui  
enlever après trente années de succès & de  
prosperité.

que la République Romaine acquit, sur ses ennemis en humiliant Carthage, & de celle au contraire que les ennemis de la France ont eüe sur elle ; que l'on compare Maximilien, Ferdinand, Charles - Quint enfin, & Philippe II. avec un Philippe de Macedoine, un Antiochus, & un Persée. La foiblesse de ces Princes établit la grandeur des Romains. L'un par sa mauvaise politique mit ses Etats & la Grece sur le penchant du précipice, & sa timidité les y précipita. L'autre toujours irrésolu dans ses desseins, étoit incapable de se soutenir contre un revers ; & sa plus grande gloire, selon l'expression de Florus, fut d'avoir été vaincu par les Romains. Le dernier enfin téméraire & lâche tout à la fois, ne vit que sa ruine dès que l'approche du danger eût dissipé son orgueil, & il oublia qu'il étoit Roi avant que d'être vaincu.

IX.

Il étoit plus aisé de faire des conquêtes chez les Anciens que chez les Modernes.

Peut être seroit-il inutile après cela de faire remarquer que les Modernes connoissent beaucoup mieux que les Anciens l'art de fermer l'entrée d'un Etat à des ennemis. Les Fron-

tières autrefois n'étoient point (a) fortifiées ; presque toutes les affaires étoient décisives ; & une bataille ouvroit souvent tout un Empire au Vainqueur. Carthage fut aux abois dès que Scipion descendit en Afrique. Un seul revers chassa Antiochus de l'Asie mineure. Toute l'Antiquité offre le même spectacle. Quelque légère connoissance au contraire que l'on ait des Puissances qui partagent l'Europe, l'on se convaincra aisément qu'il est impossible aujourd'hui de faire les mêmes progrès.

Les Barbares après avoir conquis les Provinces de l'Empire, n'essuyèrent encore tant de révolutions dans leur fortune, que parce qu'ils se virent obligés de détruire les murailles des Villes qu'ils avoient prises. L'ignorance qui les forçoit de s'assurer ainsi de la soumission des vaincus, les exposoit à passer sous le joug du premier ennemi qui remporteroit sur eux un avantage complet. Leurs

(a) Machiavel dans ses discours politiques sur Tite-Live ; approuve la méthode des Anciens, & blâme celle des Modernes. On trouvera cette opinion réfutée dans les Mémoires de Montecuculi.

Descendans acquirent peu à peu des lumieres ; mais le Gouvernement des Fiefs qui s'étendit presque dans toute l'Europe , les jetta dans un excès opposé. Les Villes , les Bourgs , les Villages , les Châteaux de la Noblesse furent autant de Forteresses , & jamais un Royaume ne fut plus foible. Depuis que ce second abus a été corrigé , & qu'un Etat s'est contenté de fortifier ses Frontieres , il peut laisser la fortune de ses ennemis. Une premiere victoire n'est plus une victoire décisive , quelquefois le Vainqueur n'a pour tout fruit que le Champ de bataille , & une Armée défaite vient se rallier sous une Place qui lui sert de retraite. Une Nation aujourd'hui ne se sent point accabler subitement , elle voit arriver ses malheurs pas à pas , elle a le tems de s'examiner elle-même , & de trouver des ressources dans la politique.

X.  
Le Gouver-  
nement Mo-  
narchique est  
plus propre  
que tout au-  
tre à faire  
des conquê-  
tes.

C'est la différence des conjonctures dont j'ai parlé , qui a contribué plus que tout le reste à retenir la France dans les bornes d'une domination si resserrée , en comparaison de celle de la République Romaine.

On ne peut en accuser la nature de son Gouvernement. Les Assiriens, les Medes, les Perses, les Macedoniens, les Huns, les François, les Arabes, c'est-à-dire, tous les Peuples qui ont établi de grands Empires, ont fait leurs conquêtes sous la Monarchie. Il résulte de là comme de plusieurs expériences uniformes, une démonstration en faveur de ce Gouvernement, tandis que de tant de Peuples libres qui ont eû la même ambition, les Romains seuls ont acquis la même gloire.

Le Gouvernement Républicain est en effet moins propre à faire des Conquêtes que le Monarchique ; & il ne faut point d'autre preuve de cette vérité que ce que j'ai dit des Romains. Quoique tout concourût à leur agrandissement, ils trouvoient dans leurs Loix mêmes mille obstacles à leur fortune ; quoiqu'entourés de Peuples vaincus, ils demeurèrent long-tems dans leur première faiblesse, & leur ruine fut enfin l'ouvrage de leur grandeur. Un Etat dont les conquêtes précipiteront la chute, ne fera point par sa nature propre à s'agrandir : aussi les Ro-





§ 28 PARALLELE DES ROMAINS

maines auroient-ils éprouvé le sort des Républiques de la Grece , si des circonstances différentes , des Loix , des mœurs , & des usages particuliers , ne les avoient aidés à vaincre les difficultés que leur oppoient les principes de leur Gouvernement.

*Une République , dit un Politique profond , ne doit rien hazarder qui l'expose à la bonne ou à la mauvaise fortune ; le seul bien auquel elle doit aspirer , c'est à la perpétuité de son Etat.* De ce principe qui est prouvé par la suite de toutes les Histoires , & puisé dans toutes les Loix mêmes des plus grands Législateurs ; il faut tirer deux conséquences qui répandront un grand jour sur cette matiere. La premiere , que plus un Etat libre est sagement affermi , moins il doit avoir d'institutions qui le rendent capable de faire des conquêtes ; la seconde , que si des causes particulières ne le soutiennent pas , il marche continuellement à sa ruine ; car toute société qui ne songe pas continuellement à s'agrandir , déchoit nécessairement peu à peu.

Je sçai qu'une République Militaire , espèce de Gouvernement im-

ET DES FRANÇOIS, LIV. VI. 319  
praticable dans le second âge de la  
société, n'éprouve point les vicissitu-  
des d'un Etat Monarchique, qui pas-  
sant tour à tour d'un règne belliqueux  
à un règne pacifique, suspend lui-même  
ses succès, & ne connoît point  
cette continuité de triomphes que  
nous présente l'Histoire de la Répu-  
blique Romaine. Rien n'est plus vrai,  
mais il faut convenir aussi qu'un Prin-  
ce exécute quelquefois lui seul ce qui  
demanderoit plusieurs siècles dans  
une République. On le verra sen-  
siblement, si l'on réfléchit sur la  
nécessité fâcheuse où est un Etat li-  
bre de ne pas continuer les mêmes  
Citoyens dans les Magistratures &  
dans le Commandement des Armées,  
& si l'on compare les (a) lenteurs,  
les oppositions, & tous les obstacles

(a) *Ab Tribunis plebis delectus impediti sunt & post tempus ad bella ierunt : ante tempus, comitiorum causa, revocati sunt : in ipso conatu rerum circumegit se anxus : Collega nunc temeritas, nun: pravitas, impedimento aut damno fuit : male gestis rebus alterius successum est : tyronem aut mala disciplina institutum exercitum acceperunt. At Hercule Reges non liberi solum impedimentis omnibus, sed Domini rerum tempormque, trahunt Consiliis cuncta non sequuntur. T. L. l. 9.*

330 PARALLELE DES ROMAINS  
qui renaissent sans cesse dans un Gouvernement Républicain, à l'autorité par laquelle un Prince unit son Peuple à ses desseins, & se rend le maître des tems & des circonstances.

C'est pour avoir ces avantages, que les Romains sacrifierent en quelque sorte leur liberté à leur ambition, & souffrirent un Dictateur dont l'autorité suprême leur offroit une foible image de la Royauté. Aussi Tite-Live malgré les préjugés qu'il avoit pour sa Nation, & sa haine contre la Monarchie, convient-il que ce Gouvernement est plus propre que tout autre à faire des conquêtes.

La défaite des Rois de Macedoine assura la grandeur des Romains; de la Grece ils dominerent sur l'Asie, leur Puissance fut dès lors comme une masse énorme dont le poids écrasoit tout, & leurs ennemis volèrent eux-mêmes au-devant du joug. Après la défaite d'Antiochus l'habitude d'obéir à la République Romaine, fit disparaître la honte qu'il y avoit à être son esclave. Toutes les grandes Puissances étoient subjuguées, & il ne pouvoit plus y avoir qu'un Mithridate qui voulût conserver sa liberté.

Dans le tems que la République Romaine marchoit à grands pas vers sa ruine, & que la contradiction qui régnoit entre ses mœurs & ses Loix, lui avoit ôté une des principales causes de sa supériorité, & devoit même l'exposer aux dangers extrêmes que court un Peuple mal gouverné, elle ne discontinua point d'avoir des succès. Ses Généraux étendirent encore sa domination pendant qu'elle étoit elle-même déchirée par des Guerres civiles.

**XI.**  
 Pourquoi la République Romaine ne discontinua point de faire des conquêtes après la ruine de son Gouvernement.

Il est important de le remarquer; des causes particulières succéderent alors aux causes générales. La ruine du Gouvernement donna aux Citoyens une ambition qui en quelque sorte tint lieu de Loix, & qui suffit en effet pour soumettre des ennemis considérables.

La Guerre civile ressemble à ces maladies qui sont quelquefois plus dangereuses dans un tempérament robuste que dans un tempérament faible. Elle ne pouvoit pas avoir des suites aussi funestes dans la République Romaine que dans d'autres Etats. Les Romains n'avilirent jamais la Majesté de leur République chez les

Etrangers : trahir sa Patrie , favoriser ses ennemis , ou les y appeller , étoit pour eux le comble du crime. Ils n'avoient point les Loix des Fiefs pour se familiariser comme les Modernes , avec les trahisons. La République tiroit même cet avantage de la décadence de son Gouvernement , qu'un Citoyen qui vouloit usurper la Puissance Souveraine , ne trouvant ni dans le Sénat ni dans le corps du Peuple une autorité ou des forces capables de lui résister , il ne se voyoit point forcé à violer toutes les Loix , & à s'allier avec les Etrangers pour s'assurer du succès.

Soit qu'un Citoyen Romain aimât sa Patrie , soit qu'il voulût y dominer , il devoit faire des conquêtes. Voilà pourquoi Crassus entreprit de porter la Guerre contre les Parthes , & César de conquérir les Gaules , sans le consentement du Sénat. Les talens qui font les grands Capitaines étoient toujours les plus estimés ; les Romains conservoient leur ancien génie ; il falloit flater leurs préjugés , & un homme qui auroit voulu les asservir sans avoir mérité un triomphe , se seroit rendu odieux. D'un autre

côté il auroit été téméraire de vouloir établir sa fortune au milieu de Rome. Malgré sa foiblesse la République y étoit encore assez puissante pour opprimer l'ambition d'un Citoyen qui n'auroit pas gagné auparavant l'amitié des Légions, & amassé dans les Provinces l'argent nécessaire pour corrompre la Noblesse & le Peuple.

Il ne faut que jeter les yeux sur la conduite des Romains qui se distinguèrent le plus dans ces tems malheureux, & l'on sera convaincu de ces vérités. Les Gracques périrent malgré la faveur du Peuple & leur habileté dans la politique. Auguste lui-même auroit échoué, s'il ne se fût d'abord reconcilié avec Antoine qui vainquit les Conjurés, & si Agrippa ne l'eût fait ensuite triompher à Actium.

Dès que Sylla s'apperçoit que le parti de Cinna acquiert des forces supérieures aux siennes, il se met en état d'écraser ses ennemis, en faisant revivre la commission que la République lui avoit donnée de porter la Guerre contre Mithridate. Il n'a point recours aux intrigues, il ne

compte ni sur ses amis, ni sur les ennemis de Marius, il méprise le Sénat & le Peuple, il espère tout des Légions, & il va s'essayer dans la Grece à vaincre Cinna & sa Patrie.

Le dessein qu'avoit médité Catilina, devoit nécessairement échouer, ou son succès ne pouvoit pas être durable. Que d'obstacles presque insurmontables ne se présentoit-il pas dans l'exécution de ce projet? Il falloit avoir à la fois un génie aussi vaste, un courage aussi intrépide, & un cœur enfin aussi accoutumé au crime que Catilina pour l'enfanter. Les conjurations dépendent de tant de ressorts différens, qu'il est rare qu'ils concourent tous également au succès. Un secret inviolable doit en être l'ame, mais pour leur donner les forces qui leur sont nécessaires, il faut en même-tems confier ce secret à une foule de Citoyens que la crainte, l'espérance, l'indiscrétion, la haine, la jalousie, ou quelque'autre passion, peut obliger à trahir ses sermens.

Sans entrer dans le détail des difficultés infinies qu'un Chef de conjuration devoit vaincre, & que Sylla

ET DES FRANÇOIS , LIV. VI. 355  
ni César n'éprouverent point, parce  
qu'il est plus aisé de corrompre &  
de faire agir des Soldats que des Ci-  
toyens ; Catilina pouvoit-il se flater  
après avoir réuffi, de retirer de la  
ruine de Rome tout le fruit qu'il en  
attendoit ? Un Citoyen qui auroit af-  
piré par la voye des armes à la même  
autorité, auroit pu l'accabler encore  
plus facilement que la République  
elle-même ne le fit.

César remplit Rome de ses intri-  
gues dans un âge où les plus grands  
hommes ne font guères recom-  
mandables. Sylla avoit découvert  
en lui le génie de plusieurs Marius.  
Eguillonné par une ambition qui se  
développoit par les circonstances,  
mais qui avoit toujourns été extrême,  
il jetta par sa politique les fondemens  
d'une fortune qu'il songeoit dès-lors  
à affermir un jour par les armes. Les  
Cabales, les Partis, les Conjurations  
qu'il fomentoit avec tant d'adresse,  
en étoient que les préparatifs.

En approuvant, disent les Histo-  
riens, les honneurs & la puissance  
extraordinaire qu'on accordoit à Pom-  
pée, il ne vouloit qu'accoutumer le  
Peuple à se faire une idole, & le



forcer de lui faire un jour les mêmes faveurs. Il achete l'amitié du Peuple. Tout jusqu'à ses foiblesses devient utile à sa fortune. Il divise le Sénat, & se fait craindre de tous ceux dont il lui est impossible de se faire aimer. Il répand sur ses Collegues un ridicule qui relève ses entreprises. S'il faut faire du bien il n'en partage la gloire avec personne ; mais quand il faut faire du mal, il s'associe mille Collegues imbéciles qui le soulagent d'une partie de la haine de ses ennemis, & qui font en sa faveur, si je puis m'exprimer ainsi, une diversion dans l'esprit des Romains.

Si César cependant n'eut pas achevé d'assujettir la République en conquérant les Gaules, son ambition perdoit le fruit de toutes ses intrigues, & il n'auroit pas même jouï d'une puissance égale à celle de Pompée.

Malgré ses disgraces domestiques, la République Romaine étoit toujours d'autant plus propre à faire de nouvelles conquêtes, que les Provinces s'accoutumoient à sa domination. La discipline Militaire conser-

va encore sa première vigueur après que les Loix civiles eurent perdu leur force. La puissance des Proconsuls qui menaçoit la liberté de Rome, n'étoit pas moins redoutable aux Etrangers, & il résultoit même de la ruine du Gouvernement de nouveaux motifs qui devoient exciter les talens, & produire de grands Capitaines, tandis qu'il ne restoit plus que des ennemis moins difficiles à vaincre.

Autrefois les Citoyens avoient été animés par les honneurs du triomphe & l'éclat des Magistratures. Ils avoient toujours ces deux motifs ; mais l'espérance de s'élever par leurs conquêtes comme par degrés jusqu'à se rendre maîtres de toute la République, fut encore plus capable de porter aux grandes choses : & si elle étouffoit les vertus qui font l'honnête homme, elle produisoit les qualités qui font les Grands Capitaines.

Sylla est remué aussi vivement par l'ambition & par la vengeance, que Scipion l'Africain l'avoit été par son devoir & par la gloire. Il profite de tous les avantages, il ne perd aucun moment, il oublie ses plaisirs, il

suit Mithridate, il l'observe, il est heureux, il égale en réputation les plus Grands Capitaines. Son génie échauffé par le desir de la vengeance surmonte les difficultés que lui oppose un second Annibal, & il ne brule pas moins de retourner à Rome pour y venger ses amis, que Scipion l'avoit souhaité pour y montrer dans un triomphe le vainqueur d'Annibal & de Carthage.

XII.  
De la Guerre  
de Mithri-  
date.

Quand il seroit vrai, selon la remarque de Florus, que les différends des principaux Citoyens de la République laissent sans deffense & ouvrirent un champ libre à l'ambition de ses ennemis; les Provinces n'auroient point osé concevoir le projet de recouvrer leur liberté. Rome n'eut plus d'ennemi considérable que Mithridate; & soit que ce Prince fut arrêté par un reste de ces préjugés qu'avoit fait naître la grandeur Romaine, soit que son courage l'eut aveuglé sur ses intérêts, ce ne fut que par désespoir qu'il conçut à la fin un projet que sa sagesse devoit lui inspirer quand les Samnites & leurs Alliés l'appellerent à leur secours.

**Ce Grand Homme qui concevoit**

dans sa colere les plus vastes desseins, & dont les esperances & les ressources étoient toujours plus grandes que ses malheurs, ne put vaincre la République Romaine, parce qu'elle n'étoit foible qu'en Italie, & qu'il ne l'attaquoit que dans ses Provinces. Il combattit pendant quarante ans. Sylla le chassa de la Grece & le repoussa dans le Pont. Lucullus vengea Cotta, chassa Mithridate une seconde fois de ses conquêtes, le vainquit dans ses Etats, le poursuivit chez Tigrane, & défit son Protecteur. Mithridate étoit sur le bord de l'abime, Pompée l'y poussa, & la République Romaine n'eut plus d'ennemi étranger.

Si l'on se rappelle ce que j'ai dit des vices intérieurs du Gouvernement des Romains après que la République eut cédé ses droits à Auguste & à ses Successeurs, on sera plus surpris de la durée de l'Empire, que curieux d'apprendre les autres causes de sa ruine.

Rome, ainsi que nous l'apprennent tous les Historiens, reprit toute sa grandeur sous le règne d'Auguste. Ce Prince pacifia l'Espagne & les Gaules, & soumit la Pannonie & l'Illirie. Il

XIIL.  
Ruine de  
l'Empire Ro-  
main.

dompta l'inquiétude des Peuples des Alpes , força les Daces à ne plus faire d'incursions sur les Terres de l'Empire , & il porta ses armes jusqu'à l'Elbe. Toute la Terre respecta la Puissance Romaine ; les Parthes oublierent leur haine , & les Indiens & les Scythes , Peuple dont le nom étoit à peine connu dans Rome , y vinrent demander l'amitié d'Auguste.

Pendant quelque tems l'Empire n'eut point d'ennemi considérable , & il profita de la terreur que la République avoit inspirée aux Peuples , & de la réputation de sagesse & de désintéressement que lui avoit acquis la modération (a) d'Auguste. Les Armes de l'Empire eurent encore quelquefois de grands succès qui furent interrompus par des revers ; mais enfin ce ne furent plus les seuls habitans de la Ger-

(a) *Nec ulli genti sine justis & necessariis causis bellum intulit ( Augustus ) tantumque abfuit à cupiditate quoquomodo imperium vel bellicam gloriam augendi, ut quorundam Barbarorum principes in ade Martis Ultoris jurare coegerit , mansuros se in fide ac pace quam peterent : à quibusdam vero novum genus Obsidum faminas exigere tentaverit : quod negligere marium pignora sentiebat. Suet. in vit. Oct. Aug.*

manie qui le menacerent. Sans qu'on puisse en découvrir la cause, il se fit une révolution parmi tous les Peuples du Nord : la terre sembla y enfanter des hommes. Soit que ces Barbares eussent appris qu'il y avoit dans le Midi des terres plus fertiles, & un Ciel moins sauvage ; soit que cet esprit inquiet & martial qui dans tous les tems avoit transporté leurs Colonies sur les terres les plus éloignées, eût fait des progrès, & fût devenu l'esprit dominant & général des Nations ; tous les jours de nouveaux Peuples fondirent sur le Danube & sur le Rhin.

On sçait quelle crainte le nom des Gaulois inspiroit à ces Romains qui repoussèrent Pyrrhus, & qui vainquirent Annibal, en un mot à ces Romains qui devoient vaincre l'Univers. Tous les Peuples du Nord avoient alors le même courage que les anciens Gaulois, & les Armées de l'Empire n'étoient remplies que de vagabonds & de brigands.

Les Barbares n'étoient pas courageux : il étoient téméraires comme les Gaulois. Quoique la témérité devienne à la fin aussi funeste à un Peu-

ple que la lâcheté même , elle le fait d'abord paroître avec éclat. Ce fut cette qualité qui rendit les Gaulois si redoutables à la République Romaine. Ce fut elle aussi qui causa leur ruine ; mais elle ne pouvoit pas avoir une suite si dangereuse pour les Peuples du Nord dont la multitude réparoit aisément toutes les pertes. Ils tenoient continuellement les Romains en échec ; sans leur permettre comme les anciens Gaulois de prendre aucun repos , & de se rétablir après les maux que même leur auroit causé la victoire.

L'Empire sentit sa foiblesse dès qu'il voulut repousser les Barbares. Ces Peuples en auroient certainement triomphé plutôt , s'ils avoient pû n'être téméraires qu'un jour de combat , ou si se proposant dans la victoire un autre but que le pillage des Provinces ils avoient pû s'établir avec prudence sur leurs conquêtes.

L'Empire Romain avoit des ennemis trop redoutables , & son Gouvernement étoit trop vicieux pour qu'il soit besoin de chercher encore d'autres causes de sa ruine dans la politique ou dans les qualités person-

nelles des Empereurs. Si l'on en excepte quelques-uns dont la sagesse & le courage donnerent à l'Empire une prospérité passagere, les autres fuyoient leurs Armées pour se livrer tout entiers aux plaisirs. Tantôt ils n'opposoient que des Traités aux armes des Barbares, & se pressoient d'acheter une paix que leurs ennemis à leur tour se hâtoient de violer pour la vendre une seconde fois. Tantôt ils recevoient les Barbares dans leurs Provinces comme Alliés ou comme Auxiliaires, & leur payoient des tributs. Les Barbares furent élevés aux premières Charges de l'Empire & de la Milice; on leur apprit à plier une bravoure indomtable aux Loix de la discipline: on leur enseigna l'art de la Guerre, & ils devinrent invincibles.

Le règne de Constantin causa une révolution trop considérable dans l'Empire, pour devoir être confondu avec celui des autres Empereurs. Quelque important qu'il soit de bien connoître le caractère de ce Prince, il n'y en a gueres cependant de moins connu. Il rassembloit en lui des qualités bien opposées sur lesquelles on

Règne de  
Constantin.



ne s'est point donné la peine de peindre son caractère. On a trié, si je puis parler ainsi, ses vertus & ses vices, on les a séparés, & nous ne le connoissons guères aujourd'hui que par les éloges que la reconnoissance arracha aux premiers Auteurs Ecclésiastiques.

Constantin dut une partie de ses vertus à son ambition, & à une inquiétude naturelle qui le faisoit toujours agir, mais souvent sans fruit. Brave à la tête de ses Armées, foible dans sa Cour; sçavant Capitaine, Empereur médiocre; habile à prévoir & à prévenir les desseins de ses ennemis, crédule au milieu de ses Ministres dont il étoit le jouet, il rendit l'Empire heureux au dehors & malheureux au dedans. Le sang le plus cher ne couta pas toujours beaucoup à ce Prince, & ses ennemis lui ont reproché d'avoir quelquefois abusé de la victoire. Attentif aux affaires de l'Empire, & toujours occupé de grands projets, son génie alloit s'attédir dans les plus petits détails. Généreux, libéral, & populaire par principe de Religion, il fut dur, avare, & altier

quand il étoit livré à son temperament.

Constantin augmenta les Armées de dix Légions, & fit construire quelques Forts sur les Frontières pour arrêter les courses des Barbares ; mais il ruina entièrement la discipline Militaire. Il est vrai que depuis longtems le Soldat étoit insolent, inquiet, & pillard ; mais comme on le tenoit toujours sur les Frontières en présence de l'ennemi , & qu'il étoit toujours à la veille d'en venir aux mains , le danger entretenoit son courage. L'appareil d'un camp nourrissoit son esprit d'idées martiales ; le souvenir de l'ancienne valeur Romaine étoit encore soutenu par une espèce de tradition ; & la crainte continuelle où l'on étoit de quelque surprise de la part des Barbares , écartoit la mollesse & l'oïveté. Constantin fit disparaître ces foibles restes de l'ancien génie Romain en retirant ses Légions des Frontières , pour les mettre en garnison dans les Villes & dans le cœur des Provinces. Le Soldat y fut mauvais Citoyen , & quand on voulut le faire repasser sur les Frontières , il étoit efféminé. Les Romains n'eu-

rent plus sur leurs ennemis l'avantage de la discipline qu'ils avoient eu jusqu'alors , & qui dès leur naissance avoit été la principale cause de leurs triomphes.

Quel que fut le motif qui portât Constantin à bâtir une nouvelle Ville , & à y transporter son Siège , il est certain qu'il avança par-là la chute de l'Empire. Constantinople devint la rivale de Rome , ou plutôt l'Italie tomba dans le dernier abaissement , & la misere y régna au milieu des Palais & des Maisons de plaisance. L'Egypte ne fut plus le grenier & le magasin de l'Italie. Toutes les richesses , tous les priviléges passerent en Orient. Les Peuples y porterent les tributs & leur commerce , enfin l'Occident qui supportoit tout le poids des Barbares & qui avoit besoin de prendre de nouvelles forces , s'affoiblissoit de jour en jour par la puissance qu'acqueroit l'Orient.

En divisant l'Empire d'une manière plus marquée qu'aucun de ses Prédecesseurs , Constantin y fit naître des intérêts différens. La jalousie mutuelle que ce partage devoit nécessairement inspirer , rompit le seul lien

qui auroit pû tenir unies les deux parties de l'Empire, & il y eut des Guerres fréquentes entre l'Occident & l'Orient. Ces deux Puissances, contre toutes les lumieres les plus claires de la raison, s'accoutumerent à croire qu'elles n'avoient rien de commun dans leur fort. Non-seulement les Empereurs de Constantinople, dans la crainte d'irriter les Barbares, n'osèrent jamais donner aucun secours à l'Occident, mais ils lui susciterent même quelquefois des Ennemis, & donnerent une partie de leurs richesses aux Vandales, aux Goths, &c. pour acquérir le droit de consumer l'autre dans les plaisirs, tandis que ces Peuples porteroient leurs Armes jusques dans l'Italie.

L'Empire Romain succomba, & les Grecs se virent pressés de tous côtés par les Barbares. En avançant la ruine de Rome, Constantin avoit aussi préparé celle de Constantinople. La Politique de l'équilibre qui regne aujourd'hui en Europe, doit assés faire connoître que l'Empire d'Occident ne put être détruit sans que l'Empire d'Orient n'en sentît le contre-coup. Celui-ci portoit dans son

XIV.  
Foiblesse de  
l'Empire d'O-  
rient.

sein les principes d'une ruine certaine ; Constantin y avoit transporté tous les vices de l'ancien Gouvernement.

Ce reste du génie Romain qui s'enflammoit encore quelquefois à la vûë & au nom du Capitole, fut absolument éteint, & les Romains qui se réfugierent à Constantinople, prirent le génie des Grecs.. Cette Nation amie du mensonge & de la fourberie, lâche, inquiète, volage, perfide dans tous ses projets, abandonnée à la mollesse, & pleine d'un fol orgueil qui la rendoit encore plus méprisable que tous les autres vices, fut en proye aux plus funestes révolutions. Le Trône devint le prix des plus grands crimes. Le Christianisme ne put donner aucune vertu aux Grecs ; une Religion qui n'inspire que l'obéissance & la charité devint entre leurs mains un flambeau de discorde.

Il ne faut point douter que l'Empire d'Orient n'eût succombé aussi promptement que l'Empire Romain, si le Nord ne se fût enfin épuisé, ou si les Barbares mis à l'aïse, si l'on peut parler ainsi, dans les Provinces qu'ils avoient conquises, n'euf-

se sent pris une situation plus tranquille, ou plutôt n'eussent tourné leurs Armes les uns contre les autres.

Si dans la suite les Empereurs Grecs avoient sçû se faire une politique conforme à l'Etat misérable de leurs affaires ; s'ils avoient pû dépoüiller cet orgueil que Constantin avoit laissé à ses Successeurs comme aux Héritiers de la grandeur Romaine , & renoncer aux idées ridicules d'une Monarchie universelle (a) , quand il ne s'agissoit que de n'être pas détruit & de raffermir un Trône ébranlé jusques dans ses fondemens , ils auroient peut-être profité du zele indiscret qui arma tout l'Occident pour la délivrance des saints lieux. Mais mauvais Politiques & indignes de commander , ils consentirent à leur perte pour perdre avec eux ceux qui pouvoient les sauver.

Nos Chroniques sont pleines de leurs perfidies à l'égard des Croisés.

(a) Les Empereurs Grecs crurent toujours avoir quelque droit sur les autres Souverains, & ils ne firent tant d'infidélités aux Croisés que parce que ceux-ci refuserent de leur rendre hommage pour les Terres qu'ils se préparoient à conquérir sur les Infidèles.

Il n'en falloit pas tant pour irriter les Occidentaux, Soldats toujours prêts à combattre, & qui dans la haine envenimée qu'inspiroit alors la différence des Religions, crurent qu'ils gagneroient en passant les indulgences (a) qui les attendoient dans la Palestine, s'ils s'emparoisent de Constantinople pour y établir le Rit des Latins. Les Empereurs Grecs rentrent dans leur Capitale, mais sans rien perdre de leur foiblesse. Les Infideles firent de nouveaux progrès; les Empereurs mandierent inutilement des secours dans toute l'Europe, & Constantinople succomba enfin sous les Armes de Mahomet II.

X V.  
Durée de la  
Monarchie  
Françoise.

Plus on méditera sur la chute de l'Empire Romain, & des autres grandes Monarchies qui la précéderent,

(a) La Religion entra pour beaucoup dans l'entreprise des Croisés sur l'Empire. Voyez les Lettres que Baudoin Comte de Flandres & Empereur adresse, l'une à tous les Chrétiens, l'autre au Pape. *Manus Domini hac operatur*, dit-il, dans la premiere. Mais il prend un ton plus amphatique dans la seconde. *Aman-  
tissime Pater, vocatę cętum, congregate popu-  
lum, condunate senes & sugentes ubera, sanc-  
tificate diem acceptabilem Domino, diem stabi-  
lienda unitatis & pacis.*

plus on fera tenté de prédire une éternelle durée à la Monarchie Françoisé. Les Assyriens, les Medes, les Perses, les Macédoniens, & les Romains ont successivement vu détruire les grands Empires qu'ils avoient conquis. Quoiqu'au premier coup d'œil il n'y ait peut-être point d'évenemens plus propres à faire trembler sur le sort des Puissances les plus considérables, on n'en peut point dans le fond tirer une preuve contre ce que j'avance. A travers même les progrès de tous ces Peuples différens, on découvre la foiblesse de leur Gouvernement. Il est certain qu'ils porterent toujours en eux-mêmes le principe prochain de leur ruine, & malgré la longue durée & la vaste étendue de leur domination, ils demeurèrent dans une enfance perpétuelle.

Les Medes étoient incapables de deffendre contre un Ennemi habile & puissant, l'Empire qu'ils avoient conquis sur un Peuple lâche, efféminé, & dont ils avoient pris tous les vices. La gloire des Perses fut l'ouvrage personnel de Cyrus, la fin du regne de ce Prince, fut la fin de leur grandeur. Cette vaste Monarchie



craignit toujours la Grece. Après avoir inutilement tenté de l'accabler par les Armes, elle eut recours à la politique pour la diviser, & retarder une union qui auroit fait sa perte. La seule Ville de Sparte fit sentir aux Successeurs de Cyrus toute leur foiblesse, & il n'étoit pas besoin d'un (a) Alexandre pour subjuguier la Perse. Les Guerres épouvantables qui démembrerent l'Empire que ce Héros avoit conquis, & qui furent, pour me servir de ses termes, les jeux funebres dont on honora ses funérailles, prouvent que les Macédoniens tiroient toute leur force de la capacité seule d'Alexandre. En effet lorsque les Romains firent la Guerre à ses Successeurs, ils ne trouverent pas des

(a) Je ne sçai pourquoi l'on a traité de téméraire l'entreprise d'Alexandre. En méditant la même Conquête, Philippe n'a-t-il pas justifié son fils contre un pareil reproche? Agésilas fit trembler Artaxercès, & si les Grecs n'avoient pas fait une diversion en faveur des Perses, il est assés vraisemblable qu'il auroit enlevé à Alexandre la gloire de détruire la Monarchie de Perse. Personne n'a accusé Agésilas de témérité, quoique sa conduite fut moins sage que celle d'Alexandre: pourquoi en accuser ce Prince?

Ennemis plus redoutables que n'étoient les Xercès & les Darius.

Pour la chute de l'Empire Romain, elle n'offre rien aussi qui doive effrayer une Puissance telle que la Monarchie Françoise. J'ai déjà assés parlé des vices de l'Empire ; mais quand il auroit été sagement gouverné, il n'auroit point pû se promettre une durée éternelle ; il ne connoissoit point ses Ennemis. Il s'en falloit bien que les Romains fussent parvenus à une connoissance aussi exacte de la Terre, que les Peuples modernes. Tout ce qui n'étoit pas sous leur domination, leur étoit inconnu, & ils négligerent de s'instruire des forces & de la situation des Peuples qui devoient être leurs Vainqueurs. Aujourd'hui le commerce a transporté les Européens dans toutes les parties du Monde ; ils connoissent tous les Pays ; & de quelque part que l'Europe jette les yeux, elle ne voit rien qui la menace d'une révolution semblable à celle qu'éprouva l'Empire, & elle n'a point à craindre d'Ennemi Etranger.

Outre qu'on ne trouve dans le Gouvernement de la France aucun

des vices qui causerent la ruine des Empires dont je viens de parler, j'ai déjà fait voir qu'il est impossible qu'il puisse se corrompre & tomber dans quelque (a) excès. Mais pour mieux prouver l'éternelle durée que nous devons nous promettre, je pourrois parler de cette politique moderne qui lie tous les Etats de l'Europe : elle les intéresse tous également à leur salut mutuel, & communique à chacun les forces de tous les autres ; mais la France peut se passer aisément de ce secours, puisqu'avant même que d'être parvenue au point de grandeur & de sagesse où nous la voyons, elle a triomphé plusieurs fois des forces assemblées de l'Europe.

Je pourrois aussi comparer le Gouvernement de nos Voisins avec le nôtre, compter par un calcul exact leurs degrés différens de bonté, & faire voir combien leur Police offre de voyes à notre politique pour les

(a) Voyez le Livre III. Art. IV. *le Gouvernement des François ne peut point dégénérer en Despotisme.* & Art. XI. *des différens âges qu'on a remarqués dans l'Histoire de plusieurs Nations.*

ruiner par eux-mêmes. Il seroit enfin aisé à démontrer combien la France peut souffrir de pertes consécutives avant que de succomber, & trouver de ressources dans les causes générales de sa prospérité, contre les causes particulières qui pourroient la priver de Généraux dans le tems que ses Voisins auroient un Annibal, ou lui cacher ses intérêts tandis qu'elle auroit un Maximilien ou un Ferdinand pour Ennemis. Mais j'abandonne ces réflexions, pour ne pas commencer un nouvel Ouvrage en finissant celui-ci.

Bien des Gens ne doutent point qu'un Etat établi sur les mêmes fondemens que la République Romaine, ne fût aujourd'hui très-considérable dans l'Europe. Cette erreur est une suite des préjugés que l'on puise ordinairement dans la lecture des Historiens. Si on a lu avec quelque attention cet Ouvrage, on doit prévoir ce que je vais dire en indiquant le plus brièvement qu'il me sera possible, la plûpart des principes que j'ai établis jusques ici.

Je suis au contraire persuadé que la différence des tems & des mœurs

XVI.  
On redonne  
l'Italie aux  
Romains &  
l'on examine  
quelle pour-  
roit être leur  
fortune.

tiendroit une pareille République dans une basse médiocrité. Pour le prouver avec quelque évidence, il ne faut que resserrer dans quelques sens particuliers ce que cette proposition renferme de vague.

Si l'on suppose que les Romains fussent aujourd'hui aussi attachés à leur pauvreté qu'ils l'étoient dans les beaux jours de leur République, & qu'ils ne cultivassent d'autre art que celui de la Guerre, dès-lors ils seroient inférieurs à leurs Voisins. En même tems qu'ils se feroient des Ennemis par leur inquiétude & par leur ambition, ils seroient hors d'état de faire la Guerre. L'argent aussi nécessaire que le courage du Soldat & la sagesse du Général, est devenu le nerf de la Guerre. Ainsi ces nouveaux Romains, à qui l'on redonneroit si l'on veut toute l'Italie, seroient esclaves de leurs Voisins qui les domineroient par leurs richesses.

Mais si cette supposition m'est trop favorable parce qu'il est impossible que le Peuple d'une Province aussi propre au commerce que l'Italie renoncât à des avantages qui assureroient la grandeur de l'Etat, pour

s'attacher opiniâtement à une pauvreté qui le feroit mépriser ; convenons que les nouveaux Romains cultiveroient les Arts & feroient fleurir le commerce. Chaque situation a nécessairement son génie particulier ; & dans ce second cas on ne peut point supposer que les Romains conservassent au milieu de leurs nouvelles occupations, le génie & les mœurs qui étoient le fruit de leur Police Militaire , & qui établirent leur grandeur.

Il ne faut point douter qu'un Peuple qui ne cultiveroit les Arts que pour répandre dans le Trésor de la République le fruit de tous ses travaux , ne menaçât le monde entier d'un prompt esclavage. Cette vertu sublime seroit nécessairement accompagnée de toutes les plus hautes qualités de l'ame ; mais il faut se garder de vouloir associer des choses incompatibles ; l'Homme n'est point né pour ce Stoïcisme , & il faut bien se souvenir qu'il n'aime sa Patrie que parce qu'il s'aime lui-même.

Dès-lors que les Romains auroient à peu près le même génie que les autres Peuples de l'Europe , ils cesse-

roient d'avoir les mêmes avantages qu'ils eurent autrefois sur leurs Ennemis. Je dis même que leur Gouvernement ne pourroit pas subsister. Comme on ne peut point supposer que la fortune de la Noblesse & du Peuple fut égale dans la nouvelle Rome, il n'y auroit plus dans son Gouvernement un ressort capable de conserver au Peuple sa supériorité. Il ne pourroit même y avoir aucun équilibre entre les deux Ordres de l'Etat. Je l'ai déjà dit ailleurs, les Citoyens riches se serviroient de leurs richesses pour asservir la multitude, & la République dégénéreroit nécessairement en Aristocratie.

Je sçai que les Romains qui cultiveroient les Arts pour s'enrichir, & dont je suppose la domination bornée dans l'Italie, n'éprouveroit point les défords qui nâquirent autrefois de la contrariété de leurs mœurs avec leurs Loix. Ils n'auroient point à craindre les violences que les Loix Agraires & les Gracques exciterent; & d'un autre côté la République qui ne se verroit point obligée à prolonger le tems de ses Magistratures, seroit toujours plus puissante que

les Magistrats. Mais quoique les nouveaux Romains ne craignissent aucun de ces inconvéniens qui ruinerent la République Romaine , il ne faut pas en conclure qu'ils pussent se soutenir. Ils se verroient exposés à mille autres dangers ; le détail en seroit trop long, & je me borne à examiner quelle seroit la foiblesse de la nouvelle République.

Il est d'abord bien difficile de concevoir comment elle conserveroit son Empire sur l'Italie. Si Rome y avoit la même autorité que Venise exerce dans les Terres de son obéissance , sa foiblesse la forceroit de renoncer aux Armes ; elle ne trouveroit dans les Peuples d'Italie ni les forces , ni l'attachement , ni le courage qui la firent autrefois triompher de ses Ennemis ; & elle ne seroit environnée aujourd'hui que de Sujets d'autant moins disposés à obéir qu'ils recevraient la Loi , non pas d'un Sénat sous lequel on peut encore se résoudre à plier , mais de la populace même de Rome dont la Noblesse tiendroit son autorité.

Si pour se rendre au contraire plus considérable ou plus conforme à l'an-



360 PARALLELE DES ROMAINS  
cienne République , la nouvelle Rome laisse à chaque Ville ses Loix , ses usages & sa liberté , elle perdra bientôt la puissance souveraine. Outre qu'étant occupée par d'autres fonctions que celle de la Guerre , elle ne nourrira plus dans ses murs une Armée de Soldats , & qu'elle ne pourra tirer que des secours médiocres de ses Colonies , la Politique moderne débauchera ses Sujets. Ils trouveront mille avantages particuliers à chercher la protection de tous les Princes Etrangers ; ceux-ci de leur côté seront intéressés à la leur accorder , & chaque Ville d'Italie jouïra enfin d'une entière liberté.

Dans cette foiblesse où Rome se verroit réduite par son Gouvernement , elle ne seroit dans l'Europe qu'une Ville sans considération , & qui ne subsisteroit que parce qu'elle ne donneroit aucune jalousie à ses Voisins. Il ne faut pas s'imaginer qu'elle pût s'assurer de l'attachement & de la fidélité des Italiens par les mêmes moyens qui réussirent aux premiers Romains , & qui auroient encore produit leur effet après qu'Annibal eût été chassé de l'Italie, les circon-

ET DES FRANÇOIS, LIV. VI. 361  
ces ne sont pas les mêmes, l'Europe  
d'un côté n'est plus dans la même  
ignorance de ses intérêts que les En-  
nemis des anciens Romains, & d'un  
autre côté la nouvelle Rome ne pour-  
roit point inspirer la terreur qui est  
nécessaire pour établir chez les Peu-  
ples de pareils préjugés.

Elle ne pourroit point aussi atta-  
cher les Italiens à son sort, en parta-  
geant avec eux la puissance souverai-  
ne. Cette Politique ne seroit pas  
moins funeste aujourd'hui qu'elle le  
fut autrefois quand les Peuples d'Ita-  
lie obtinrent le droit de Bourgeoisie  
Romaine : on verroit bientôt renaître  
les mêmes divisions. Premièrement  
on ne peut pas supposer que le Gou-  
vernement mixte pût subsister avec  
cette Police, & en second lieu quel-  
les Loix assés sages pourroient établir  
un bon ordre dans cette Démocratie?

Pour mieux approfondir cette  
question qui est moins frivole qu'elle  
le paroît d'abord, puisqu'elle est  
très-propre à faire sentir toute la  
différence qu'il y a entre notre âge &  
celui des Romains ; pour mieux, dis-  
je, approfondir cette question, sup-  
posons que par l'effet de quelques

362 PARALLELE DES ROMAINS  
causes supérieures, les contrariétés  
que j'ai remarquées dans le Gouver-  
nement des nouveaux Romains, ne  
le ruinaient pas. Supposons par im-  
possible, que les Loix, malgré leur  
disproportion avec les mœurs présen-  
tes, en fussent respectées. Sans faire  
même attention que la nouvelle Ré-  
publique seroit plutôt une image de  
Carthage que de l'ancienne Rome,  
supposons encore que par un privi-  
lège particulier, les Artisans & tous  
ces Hommes vils qui composent la  
populace, fussent capables d'embras-  
ser à la fois tous les intérêts de l'Eu-  
rope, qu'ils perdissent en entrant  
dans la Place publique, cette bassesse  
de sentimens qu'ils auroient puisée  
dans leur condition, & qu'ils égalas-  
sent en force, en prudence, & en  
magnanimité les anciens Romains; à  
quels étranges inconvéniens ne les  
exposeroit pas la forme même de  
leur Gouvernement ?

Le secret est l'ame des affaires; les  
Romains seroient cependant obligés  
d'agiter leurs intérêts en public, & ils  
ne pourroient cacher leurs résolu-  
tions. Les Anciens n'étoient point  
liés comme les Modernes par des né-

gotiations continuelles ; les Etats n'entrenoient point les uns chez les autres des Ambassadeurs ; les Arts & l'industrie n'avoient pas encore inventé ces moyens courts & faciles de faire voler rapidement les nouvelles d'une Province à l'autre. Une Puissance est aujourd'hui présente partout ; & un Décret publié dans la Place publique de Rome , étoit autrefois un secret impénétrable pour Carthage & pour la Macédoine.

Ce que j'ai dit dans ce dernier Livre sur la différente Politique des Anciens & des Modernes , me dispense de rien ajouter en cet endroit. Puisque j'ai prouvé , si je ne me trompe , que la République Romaine n'auroit pas fait les mêmes progrès , si ses Ennemis avoient employé contre elle cette Politique qui a retenu la Monarchie Françoisé dans des bornes infiniment plus étroites ; il doit paroître évident que les Romains modernes resteroient dans leur médiocrité.

Il seroit inutile de m'étendre plus au long sur cette matiere. Plus on y réfléchira , plus on sera convaincu qu'une Société aujourd'hui établie sur les mêmes principes de Gouvernement

que l'ancienne République des Romains, ne peut subsister que dans un Etat tel que Luques ou Geneve, qui se soutenant par sa foiblesse même & sous la protection de ses Voisins, borne tous ses soins à son commerce. La nouvelle République pour éviter, sa ruine, & conserver quelque crédit dans l'Europe, se verroit contrainte d'avoir des Troupes à sa Solde, de bâtir des Forteresses, & de réduire toute l'Italie à une véritable obéissance. Quelques précautions que prît le Peuple pour conserver son autorité, ses Tribuns n'auroient bientôt qu'un vain nom, il se verroit bientôt forcé d'obéir, & le Gouvernement dégénéreroit peu à peu en une pure Aristocratie (a). Dans ce cas si la nouvelle Rome conservoit dans son Sénat le même Ordre & la même Police, combien ne seroit-elle pas inférieure à Venise ? cette dernière République est fameuse dans l'Europe par sa sagesse, & elle doit sa réputation à l'ordre qu'elle a

(a) Voyez le cinquième Livre de la Politique d'Aristote. Ce Philosophe y entre dans un grand détail de tout ce qui peut causer quelque altération dans les Gouvernemens, & les faire succéder les uns aux autres.

ET DES FRANÇOIS, LIV. VI. 365  
établi dans ses Conseils & dans sa  
maniere de traiter les affaires. Cet  
(a) ordre en effet est aussi propre à  
former des Hommes utiles à la Pa-  
trie, à étendre les lumieres des Ma-  
gistrats, & à les empêcher de s'écar-  
ter du vrai point de leurs intérêts,  
que la Police de l'ancien Sénat des  
Romains l'étoit peu.

Qu'on ne m'accuse point d'avan-  
cer un paradoxe, ou de mépriser la  
conduite & la Politique du Sénat Ro-  
main. Le reste de mon Ouvrage fait  
assés voir combien je l'estime, mais  
si ce Corps célèbre se conduisit avec  
sagesse, ce n'est pas qu'on voye que  
les Loix qui étoient établies pour l'e-  
xamen & la discussion des affaires,  
obligeassent, en quelque sorte, les Sé-  
nateurs à prendre le parti le plus sage;  
mais c'est que ces Hommes expéri-  
mentés dans toutes sortes d'affaires,  
& qui passoient successivement dans  
toutes les fonctions civiles & militai-  
res d'une République toujours occu-

(a) Voyez l'Histoire du Gouvernement de  
la République de Venise, par M. Amelot de  
la Houssaye.

366 PARALLELE DES ROMAINS  
pée , apportoit naturellement dans  
les Conseils une expérience & une  
justesse que n'auroient point aujour-  
d'hui les Sénateurs Romains , & aus-  
quelles il faudroit suppléer par l'ordre  
que la République de Venise a établi  
dans son Gouvernement.

Il ne me reste qu'à rapprocher les  
François des anciens Romains ; &  
en les supposant contemporains , je  
puis examiner quelle auroit pû être  
leur fortune. Tite-Live m'a donné  
l'exemple d'une supposition à peu  
près semblable , lorsqu'il fait descen-  
dre Alexandre en Italie.

Dans quelque situation que l'on  
prenne la République Romaine pour  
l'armer contre la France , depuis que  
le Gouvernement de celle-ci est per-  
fectionné , il doit paroître , si je ne  
me trompe , assés certain qu'elle n'en  
auroit point triomphé. C'est après la  
seconde Guerre Punique que les Ro-  
mains auroient pû faire la Guerre aux  
François avec le plus d'avantage ;  
mais le Prince qui souleva l'Europe  
contre la Maison d'Autriche , & son  
fils qui la vit inutilement armée con-  
tre lui , auroient-ils permis , comme

Philippe ou comme Antiochus que la République Romaine eût continué à faire des Conquêtes faciles , en accablant les Nations les unes par les autres ? La France lui eût opposé la politique courageuse d'Annibal , & dès lors il est aisé de prévoir les suites de cette Guerre.

César le plus grand Capitaine qu'aît produit la République Romaine , demeura dix ans à vaincre les Gaules. Il n'auroit pas trouvé dans la France un Peuple désuni par des querelles particulieres , & que son ignorance dans les choses de la Guerre & de la Politique , laissoit sans ressources après quelques défaites. Les Gaulois n'avoient que du courage , mais avec ce même courage , les Armées Françoises accoutumées à une sage Discipline , auroient été conduites par le génie de Condé & de Turenne. César eut admiré en eux ses qualités , & tandis que ce Capitaine devoit se suffire à lui-même pendant les troubles de sa République , les Généraux François auroient été appuyés de la sagesse du Gouvernement de Louis XIV. & du zele de tous les Citoyens.



Il n'en est pas de même des tems qui précéderent ces deux Regnes. Nos Liges auroient offert aux Romains mille moyens faciles de détruire la Monarchie Françoisé. Si l'on remonte aux Regnes antérieurs, il est encore plus aisé de juger de la supériorité que la République Romaine auroit eüe sur la France. Les Conquêtes d'Edoïard III. & de Henri V. nous apprennent ce qu'auroient pû faire les Scipions, les Marcellus, les Flamininus, & les Paul-Emile.

Le Gouvernement des Fiefs auroit rendu leurs succès certains, & la République Romaine n'auroit jamais vû de circonstance où sa Politique pût agir plus librement. Elle eût profité avec son adresse ordinaire des intérêts différens qui divisoient les Princes de la Monarchie Françoisé. Avec quelle facilité n'auroit-elle pas trouvé dans les grands Vassaux des Massinissa & des Etoliens, qu'elle auroit enfin détruits, après s'en être d'abord servi pour s'agrandir ?

L'on ne peut remonter à des tems plus voisins de la naissance des Romains & des François, sans remarquer dans ceux-ci une grande supé-

ET DES FRANÇOIS, LIV. VI. 369  
florité sur les autres. J'ai déjà dit  
qu'on ne peut faire aucun parallele  
entre leurs premieres Guerres. En  
effet, qui doute que ces braves Guer-  
riers qui conquièrent les Gaules, n'euf-  
sent vaincu les premiers Romains ?  
Qui doute même que les Armées de  
Charlemagne n'eussent fait trembler  
la République Romaine dans sa plus  
haute prospérité ?

Depuis le regne de Louïs XI. les  
vices qui soumirent tant de Nations  
aux Romains, commencerent à de-  
venir plus rares dans le Gouverne-  
ment de la Monarchie Françoisé.  
Nos Rois aidés depuis par les circon-  
stances, ont établi une Police qu'on  
ne peut trop louer, qui fait encore  
de jour en jour de nouveaux progrès ;  
& qui entretenant l'amour du Prince  
& de la Patrie parmi les François,  
fera le premier ressort de leur bon-  
heur & de leur gloire, de même que  
l'amour de la liberté & de la Patrie,  
fut la première cause de la prospérité  
des Romains.

*Fin du second & dernier Volume.*



# T A B L E

DES PRINCIPALES MATIÈRES  
contenues dans le second Volume.

## LIVRE QUATRIÈME.

- I. **D** *Essai général de cette  
deuxième Partie, page 1.*
- II. *Les François & les Romains  
devoient former une Société  
Militaire, 4.*
- III. *De la Police Militaire, 14.  
Il faut distribuer les Citoyens en  
différentes Classes, 16.  
Vices de la Police Militaire chez  
les Romains, 18.  
Vices de la même Police parmi les  
Francois, 20.*
- IV. *De la nécessité du Génie Mi-  
litaire dans une Nation, 25.*
- V. *Des premières Guerres des Ro-  
mains & des François, 28.  
Causes de la supériorité des Ro-*

|   |     |
|---|-----|
| <i>mains ,</i>                              | 30. |
| <i>Parallele des Samnites &amp; des Sa-</i> |     |
| <i>xons ,</i>                               | 33. |
| <i>Ignorance des Romains &amp; des</i>      |     |
| <i>François dans la Guerre ,</i>            | 34. |
| <i>VI. Examen de la Discipline Mi-</i>      |     |
| <i>taire des Romains ,</i>                  | 38. |
| <i>Education des Romains ,</i>              | 40. |
| <i>Nécessité de la même éducation</i>       |     |
| <i>chez les Modernes ,</i>                  | 41. |
| <i>Du Serment Militaire des Ro-</i>         |     |
| <i>mains ,</i>                              | 47. |
| <i>Des récompenses &amp; des châti-</i>     |     |
| <i>mens du Soldat Romain ,</i>              | 47. |
| <i>Attachement de la République Ro-</i>     |     |
| <i>maine à sa Discipline ,</i>              | 50. |
| <i>VII. Avantages de la Discipline</i>      |     |
| <i>Militaire sur la Politique ,</i>         | 53. |
| <i>VIII. Examen de la conduite des</i>      |     |
| <i>Romains ,</i>                            | 55. |
| <i>Causes de la modération des Ro-</i>      |     |
| <i>mains prises dans les principes</i>      |     |
| <i>mêmes de leur Gouvernement ,</i>         | 56. |
| <i>Utilité de cette modération ,</i>        | 58. |
| <i>Comment les Romains conserve-</i>        |     |

rent une apparence de modération en étendant leurs Conquêtes hors de l'Italie , 60.

IX. Les Conquêtes des Romains ne fortifient pas leur République , 68.

Comment les Romains auroient pu se comporter pour mieux profiter de leurs avantages , 75.

X. De la Politique des Peuples modernes , 78.

Elle est ignorée des premiers Romains , 81.

Cette Politique a été connue des Grecs , 87.

Elle a été pratiquée par les Romains dans le tems de la décadence de leur Gouvernement , 90.

XI. Des Guerres que les Gaulois firent aux Romains ; & les Sarrasins aux François , 99.

XII. Progrès des Romains dans la Science Militaire , 112.

Parallele de l'Ordonnance des Ro-

*mains & de celle des Grecs ,*  
116.

XIII. *Progrès de la Science Mi-  
litaire chez les François ,* 119.

---

## LIVRE CINQUIEME.

- I. **I** *Dée générale de la seconde  
Guerre punique & de la  
Guerre Angloise ,* 126.
- II. *Parallele de la République Ro-  
maine & de la République de  
Carthage ,* 128.
- Conjectures sur l'établissement  
des Carthaginois ,* 130.
- Situation de Carthage pendant  
les Guerres Puniques ,* 136.
- III. *Parallele des François & des  
Anglois ,* 142.
- Des Bretons ,* 142.
- Monarchie des Anglo-Saxons ,*  
143.
- Mœurs & Gouvernement des An-  
glois après la Conquête de Guil-  
laume ,* 145.

*Pourquoi l'Angleterre fut plus  
tranquille après le regne de  
Henry VII.* 156.

*IV. Des Causes particulieres qui  
rendent d'abord les Carthagi-  
nois supérieurs aux Romains ,*  
157.

*V. Causes particulieres des avan-  
tages que les Anglois rempor-  
tent sur la France ,* 167.

*VI. Conduite d'Annibal après la  
bataille de Cannes , & d'E-  
doüard après la bataille de  
Maupertuis ,* 171.

*Annibal devoit marcher à Rome ,*  
175.

*VII. Comment Annibal perd sa  
supériorité ,* 181.

*VIII. Du concours des causes gé-  
nérales & des causes particu-  
lières ,* 186.

*IX. Causes des succès de Henry  
V.* 192.

*X. Des causes qui font avorter  
les desseins des Rois d'Angle-  
terre ,* 197.

|   |      |
|---|------|
| <i>La Politique des Rois d'Angle-</i><br><i>terre retarde leurs progrès ,</i>                           | 200. |
| <i>Des moyens de s'agrandir ,</i>   | 203. |
| <b>XI.</b> <i>Succès des François ,</i>   | 209. |
| <b>XII.</b> <i>Examen du regne de Char-</i><br><i>les le Sage ,</i>                                     | 214. |
| <i>De la préférence du grand Roi sur</i><br><i>le Héros ,</i>   | 217. |
| <i>Conduite de Charles le Sage ,</i>  | 219. |
| <i>Caractere &amp; conduite de Fabius ,</i>   | 220. |
| <b>XIII.</b> <i>Conduite de la République</i><br><i>Romaine pendant la Guerre</i><br><i>d'Annibal ,</i> | 222. |
| <b>XIV.</b> <i>Fermeté des Romains &amp;</i><br><i>des François dans les mal-</i><br><i>heurs ,</i>     | 227. |
| <b>XV.</b> <i>Regne de Charles VII.</i>   | 234. |
| <i>Caractere de ce Prince ,</i>   | 236. |
| <b>XVI.</b> <i>De la troisiéme Guerre Pu-</i><br><i>nique ,</i>   | 239. |



---

---

LIVRE SIXIÈME.

- I. **C**onduite des Ennemis de  
la République Romaine ,  
244.  
Politique des Alliés & des Enne-  
mis des Romains pendant la  
seconde Guerre Punique , 247.  
Politique des mêmes après l'abais-  
sement de Carthage , 253.
- II. Réflexions sur la conduite  
d'Annibal à la Cour d'Antio-  
chus , 258.
- III. Autres causes de l'agrandis-  
sment des Romains , 268.
- IV. De la puissance de la Cour de  
Rome , 275.  
Cette puissance s'oppose aux suc-  
cès des François , 280.
- V. De la Guerre que les Romains  
portèrent dans la Grece , & les  
François en Italie , 283.  
Situation des Grecs , 284.  
Situation des Italiens , 288.

|   |      |
|---|------|
| <i>Interêts &amp; Passions des Grecs &amp; des Italiens ,</i>   | 289. |
| <i>VI. Réflexions particulières sur les Guerres d'Italie ,</i>  | 292. |
| <i>Conduite de Charles VIII.</i>  | 295. |
| <i>Conduite de Louis XII.</i>   | 302. |
| <i>VII. De la Maison d'Autriche ,</i>   | 307. |
| <i>Situation de l'Europe à l'avènement de Charles-Quint à l'Empire ,</i>                                      | 308. |
| <i>Pourquoi la Maison d'Autriche ne parvient pas à la Monarchie universelle ; conduite de Charles-Quint ,</i> | 314. |
| <i>Conduite de Philippe II.</i>   | 316. |
| <i>VIII. La France reprend sa supériorité sur la Maison d'Autriche ,</i>                                      | 319. |
| <i>IX. Il étoit plus aisé de faire des Conquêtes chez les Anciens que chez les Modernes ,</i>                 | 324. |
| <i>X. Le Gouvernement Monarchique est plus propre que tout autre à faire des Conquêtes ,</i>                  | 326. |
| <i>XI. Pourquoi la République Ro-</i>   |      |

|   |      |
|---|------|
| <i>maine ne discontinue point de<br/>faire des Conquêtes après la<br/>ruine de son Gouvernement ,</i>               | 331. |
| <b>XII.</b> <i>De la Guerre de Mithridate,</i>  | 338. |
| <b>XIII.</b> <i>Ruine de l'Empire Romain,</i>   | 339. |
| <i>Regne de Constantin ,</i>  | 343. |
| <b>XIV.</b> <i>Foiblesse de l'Empire d'O-<br/>rient ,</i>   | 347. |
| <b>XV.</b> <i>Durée de la Monarchie<br/>Françoise ,</i>   | 350. |
| <b>XVI.</b> <i>On redonne l'Italie aux<br/>Romains &amp; l'on examine quel-<br/>le pourroit être leur fortune ,</i> | 355. |

Fin de la Table.



## APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit intitulé *Parallele des Romains & des François par rapport au Gouvernement*, il m'a paru qu'on pouvoit en permettre l'impression. A Paris ce 29. Aoust mil sept cent trente-neuf,

VATRY.

---

## PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. Salut. Notre bien-ami FRANÇOIS DIDOT, Libraire à Paris, ancien Adjoint de sa Communauté, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre *Parallele des Romains & des François, par rapport au Gouvernement*; s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de privilege sur ce nécessaires; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la Feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes. A ces causes voulant traiter favorablement

ledit Exposé, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage cy-dessus spécifié conjointement ou séparément, en un ou plusieurs Volumes & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consecutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage cy-dessus exposé en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposé, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposé, & de tous dépens, dommages & intérêts: A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie; & notamment à celui du 10. Avril mil sept cent vingt-cinq; & qu'avant que de

trois  
e imp  
conten  
p. vint  
lui am  
re. d. d  
ndant  
conten  
Fa. m  
de ces  
ent. de  
dans  
re. m  
res. m  
aire  
vraie  
, ni de  
présent  
ction  
sans l.  
t. Expo  
le. m.  
es. con  
de. con  
a. m  
Paris  
us. d.  
harge  
sur. ar  
ré. de  
s. cro  
effier  
vraie  
ne. le  
Li.  
vrit  
de

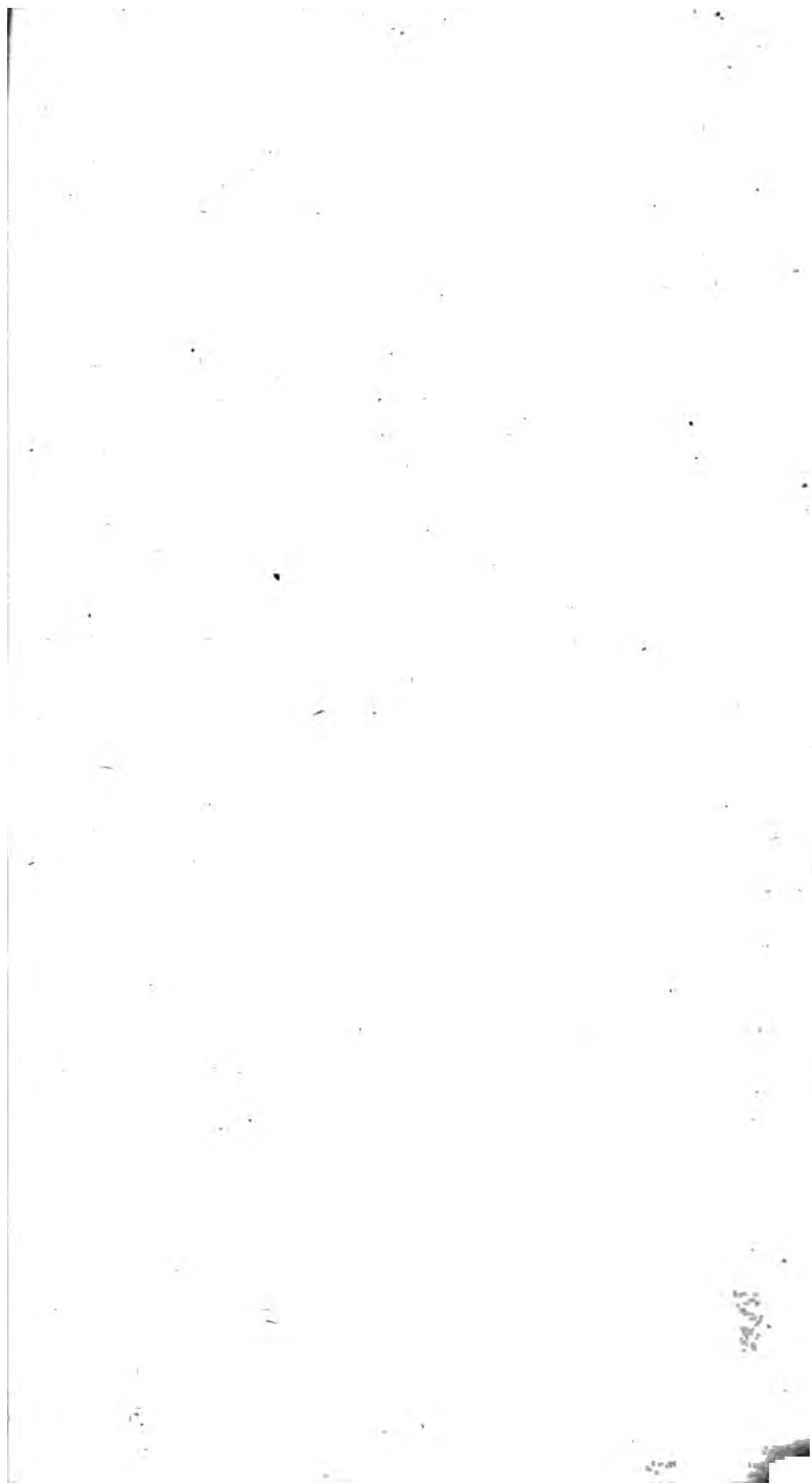
**L'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre cher & feal Chevalier le Sieur Dagueffeu, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur Dagueffeu, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Vou- lons que la copie desdites Présentes, qui se- ra imprimée tout au long au commence- ment ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au pre- mier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le on- zième jour du mois de Décembre, l'an de grace mil sept cens trente-neuf, & de notre Regne le vingt-cinquième. Par le Roy en son Conseil. SAINSON.**

*Registré sur le Registre X. de la Chambre*

*Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris*  
*n. 316. fol. 301. conformément aux anciens*  
*Reglemens confirmés par celui du 28. Février*  
*1723. A Paris le 15. Décembre 1739.*

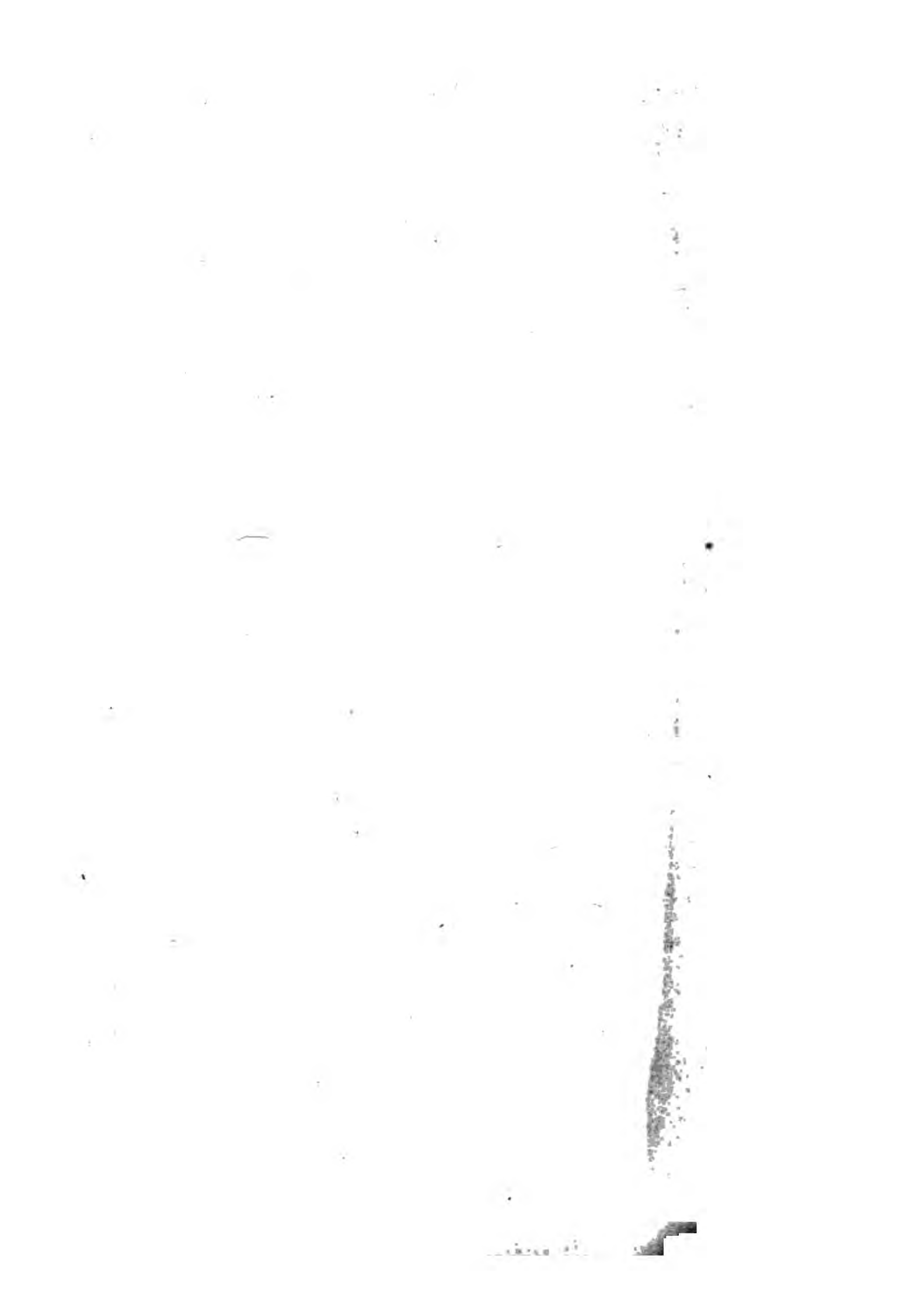
*Signé, SAUGRAIN.*

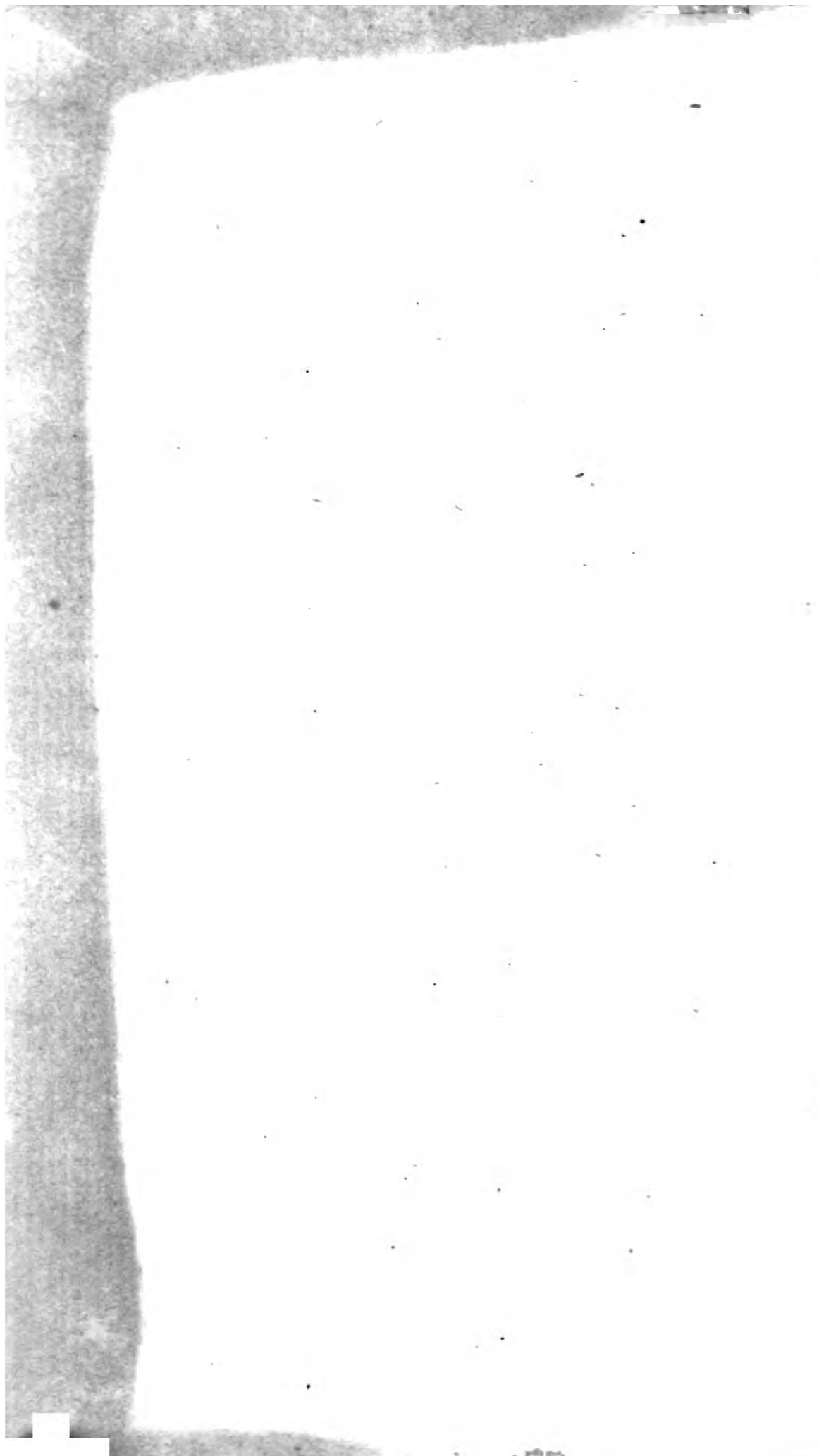
841124











Interlibrum  
8-11-1984  
2 vols.  
[VOLT.]

